

Les désastreuses aventures
des Orphelins Baudelaire

Le Pénultième Péril



Tome XII

Lemony Snicket

Nathan

Lemony Snicket

Les Désastreuses aventures
des orphelins Baudelaire



Tome 12

Le Pénultième Péril



NATHAN

Pour Beatrice.

*Nul ne saurait éteindre ma flamme,
pas plus que nul n'éteignit
celles qui dévorèrent ton logis.*



Chapitre I

Aux dires de certains, le monde est un peu comme un étang : la plus infime action du moindre être vivant, pareille à un caillou jeté à l'eau, y provoque remous et ridules, et ces ondulations se propagent de proche en proche, plus loin, plus loin, toujours plus loin, jusqu'à ce que pour finir le monde entier se retrouve changé par ce geste anodin.

Si tel est le cas, le livre que voici est l'objet idéal à jeter dans l'étang. Des vaguelettes en cercles rideront l'eau tranquille et le monde ne s'en portera que mieux : un écrit déplorable en moins et un noir secret de plus enfoui là où personne ne devrait avoir l'idée d'aller voir. La consternante histoire des orphelins Baudelaire ira dormir, paisible, dans les profondeurs vaseuses, et vous-même ne vous porterez que mieux de ne jamais lire le sombre récit que j'en ai fait, mais de regarder plutôt l'onde se troubler de la fange remontée du tréfonds.

Les orphelins Baudelaire eux-mêmes, assis à l'arrière d'un taxi conduit par une femme dont ils savaient fort peu, auraient sans doute choisi de sauter dans un étang s'ils avaient su ce qui les attendait au bout de ce trajet tortueux, le long des rues de la ville où ils avaient grandi. Dévorant le paysage à travers les vitres teintées, Violette, Klaus et Prunille s'étonnaient de voir leur quartier natal si peu changé depuis le jour où ils l'avaient quitté, après qu'un terrible incendie eut détruit leur logis, les faisant orphelins et troublant leurs jeunes vies de tant de remous et ridules que plus jamais, sans doute, elles ne retrouveraient le calme. Au détour d'une avenue, Violette reconnut le marché où, avec ses cadets, elle avait acheté de quoi préparer un dîner pour le comte Olaf, malfrat de haut vol devenu leur tuteur après l'incendie. De longs mois s'étaient écoulés, Olaf avait concocté manigance sur manigance en vue de faire main basse sur l'immense fortune Baudelaire, et cependant le marché semblait tout pareil à ce jour où, pour la première

fois, les trois enfants y avaient suivi une gentille voisine, juge à la Haute Cour. Non loin du marché fusait un immeuble géant, étincelant de tous ses vitrages, en lequel Klaus reconnut le 667, boulevard Noir, où ses sœurs et lui avaient vécu quelques jours, dans un immense appartement panoramique, sous la tutelle de Jérôme et Esmé d'Eschemizerre. Il lui semblait que l'immeuble n'avait pas changé d'un iota depuis que ses sœurs et lui s'étaient aperçus qu'Esmé entretenait pour Olaf des sentiments aussi tendres que crapuleux. Quant à Prunille, trop petite encore pour apercevoir, par la vitre, autre chose que des pans de ciel et des hauts d'immeuble, elle entendit une plaque d'égout brimbaler brièvement sous les roues du taxi et se souvint de ce passage secret qu'ils avaient découvert, tous trois, reliant le sous-sol du 667, boulevard Noir aux cendres de leur maison natale. De même que le marché, de même que l'immeuble géant, le mystère de ce souterrain était resté intact, malgré cette autre découverte, l'existence d'une énigmatique communauté du nom de V.D.C., laquelle semblait avoir creusé tout un réseau de galeries souterraines de ce type.

En réalité, sous chaque mystère dont le trio avait pu soulever un coin de voile, un nouveau mystère avait surgi, puis un autre encore, et un autre, et plusieurs autres, et ainsi de suite. Tout se passait comme si les enfants ne cessaient de sombrer dans les profondeurs vaseuses d'un étang, tandis qu'en surface la ville restait sereine, identique à elle-même, indifférente aux malheurs qui frappaient les trois orphelins. Malgré tous leurs efforts, il leur fallait l'admettre, les jeunes Baudelaire avaient élucidé bien peu des énigmes qui assombrissaient leur vie. Par exemple, ils ignoraient tout de la destination de ce taxi. Et de sa conductrice, au fond, ils ne savaient que le nom.

— Vous devez vous poser mille et mille questions, enfants Baudelaire, déclara Kit Snicket par-dessus son épaule, tout en tournant le volant de ses mains gantées de blanc.

Et Violette, très portée sur l'ingénierie – autrement dit, remarquablement douée en mécanique – admira la ronronnante docilité avec laquelle le véhicule virait sur sa droite pour franchir un large portail et poursuivre sa route le long d'un chemin sinueux bordé d'épais arbustes.

— Ce serait mieux si nous pouvions avoir une longue conversation, reprit Kit, mais nous voilà déjà mardi et le temps presse. Vous allez juste avoir le temps de vous restaurer d'un bon brunch – capital, ce brunch – avant d'enfiler vos tenues de grooms et de vous lancer dans votre mission de flâneurs.

— Grooms ? s'étonna Violette.

— Flâneurs ? s'étonna Klaus.

— Brunch ? s'étonna Prunille ; autrement dit : « Un brunch, je sais très bien ce que c'est – un petit déjeuner et un repas de midi combinés, avec des tonnes de bonnes choses à croquer –, mais qu'est-ce que celui-ci a d'aussi capital ? »

Kit sourit et, d'une main ferme, négocia un nouveau virage serré. Deux livres de poésie sautèrent du siège du passager avant sur le plancher du taxi : *Le Morse et le Charpentier et autres poèmes*, par Lewis Carroll, et *Poèmes choisis*, par T.S. Eliot. Les enfants Baudelaire avaient dernièrement reçu un message codé et dû faire appel à MM. Carroll et Eliot, justement, pour le décoder, avant de rejoindre Kit Snicket sur la plage de Malamer. Mais voici qu'à présent la jeune femme semblait s'exprimer entièrement en messages codés.

— Un grand homme, reprit-elle, a déclaré un jour que le bien, même temporairement vaincu, est plus fort que le mal triomphant. Savez-vous ce qu'il entendait par là ?

Violette et Prunille se tournèrent vers leur frère, l'expert en littérature du trio. Klaus Baudelaire avait lu tant de livres qu'il était pour ainsi dire une bibliothèque ambulante. Depuis peu, il avait entrepris de consigner dans un gros carnet bleu nuit tout ce qui lui semblait digne d'être retenu.

— Je crois que je vois, oui, se risqua le garçon. Il devait vouloir dire que les gens bien – enfin, ceux qui font de leur mieux – sont plus forts que les malfaisants – enfin, ceux qui font du mal. Même si les malfaisants ont l'air de l'emporter. C'est un V.D.C. qui a dit ça ?

— Il aurait pu en être, hésita Kit. En tout cas, cette remarque s'applique à notre situation présente. Comme vous le savez, notre organisation a éclaté voilà déjà pas mal de temps, avec de vives aigreurs de part et d'autre.

— Le schisme, murmura Violette.

— Oui, soupira Kit. Le schisme. V.D.C. était jadis un groupe solidaire et soudé, formé de volontaires tous unis pour combattre le feu – au propre comme au figuré. Aujourd’hui, il se résume à deux bords ennemis, ennemis et à couteaux tirés. Oh ! certains d’entre nous tentent toujours d’éteindre le feu, mais d’autres se sont tournés vers des pratiques autrement douteuses.

— Olaf, commenta Prunille.

En matière de langage, la benjamine des Baudelaire était encore novice, mais elle savait dire beaucoup en peu de mots, très souvent même en un seul mot – si bien que parfois ses mots étaient un peu compliqués. En tout cas, à bord du taxi, chacun comprenait ce qu’elle entendait par ces deux syllabes, Olaf.

— Oui, reconnut Kit avec un regard soucieux dans son rétroviseur. Oui, le comte Olaf est de nos ennemis. Mais il n’est pas le seul, il s’en faut ! Beaucoup, beaucoup d’autres sont aussi redoutables que lui, si ce n’est plus. Sauf erreur, d’ailleurs, vous en avez rencontré deux spécimens dans les montagnes : un zigomar avec une barbe mais pas de cheveux, une rombière avec des cheveux mais pas de barbe. Et il en est d’autres, des tas d’autres, avec toutes sortes de coiffures et d’attributs pileux – moustaches et barbichettes et rouflaquettes et favoris. Dans le temps, bien sûr, les V.D.C. se reconnaissaient au tatouage sur leur cheville. Mais de nos jours il y a tant de fourbes et de scélérats qu’on s’y perd. Malheureusement, eux ne s’y perdent pas et ne nous perdent jamais de vue. D’ailleurs, rien ne dit qu’à l’instant même nous n’en avons pas à nos trousses.

Avec un ensemble parfait, les trois enfants se retournèrent et, par la lunette arrière, ils aperçurent un autre taxi qui roulait derrière eux à distance respectueuse. Ses vitres teintées étaient aussi sombres que celles du taxi conduit par Kit, si bien qu’on ne distinguait rien au travers.

— Qu’est-ce qui vous fait dire que ce sont peut-être des ennemis qui nous suivent ? demanda Violette.

— Un taxi, répondit Kit, prend quiconque fait appel à lui. Les gens malintentionnés, ce n’est pas ce qui manque, de par le monde. Il s’ensuit que tôt ou tard un taxi en prend à son bord.

— Mais il prend aussi des gens bien, objecta Klaus. Un soir, pour aller à l'opéra, nos parents avaient pris un taxi parce que notre voiture était en panne.

Kit esquissa un sourire.

— Ah ! je m'en souviens, de ce soir-là. On donnait *La Forza del destino*. Votre mère portait un châle rouge orné de plumes tout autour. J'avais profité de l'entracte pour les suivre au bar, tous les deux, et leur glisser une boîte de fléchettes avant qu'Esmé ne m'en empêche. Ce n'était pas si simple, mais rien n'est simple dans notre affaire, et, comme l'a dit quelqu'un que j'admire assez, « Ne se laisser abattre par nulle difficulté ; garder courage quand tous l'ont perdu ; traverser les intrigues sans une tache ; remiser jusqu'à l'ambition dès lors que la fin est acquise : qui oserait dire que là n'est pas la vraie grandeur ? » Bon, je crois que cet auteur n'est plus au programme... J'espère que je ne vous donne pas le tournis, avec tout ce que je vous dis là ? Et, à propos de tournis, crampez-vous bien, maintenant. Nous n'allons pas laisser n'importe qui nous suivre, surtout pas où nous allons.

Le tournis ? Les jeunes Baudelaire l'avaient déjà. Rien de tel, pour vous le donner, que les histoires alambiquées de fourbes et de scélérats, de moustaches et de barbichettes, d'opéras et de fléchettes, sans parler des paroles de grands hommes et d'auteurs rayés du programme sur le bien, sur le mal, sur le courage perdu ou retrouvé – surtout quand ces propos vous sont tenus à bord d'un taxi lancé à fond de train le long d'un trajet en zigzag.

Mais ce n'était encore qu'un faux tournis, un tournis de pensées dans la tête, lorsque soudain, sans prévenir, c'est le taxi entier qui fut pris de tournis. Ses mains gantées crispées sur le volant, la conductrice obliqua si vivement sur la droite que le véhicule quitta la chaussée pour s'enfoncer dans un bosquet d'arbustes, continuant de tourner en toupie. Et plus il s'enfonçait dans les frondaisons, dévalant ce qui semblait être une pente, plus le taxi tournoyait sur lui-même, et les enfants, à l'intérieur, se sentaient changés en toupies tandis que défilait derrière les vitres un tourbillon de verdure, sur fond de crissements et de craquements de ramilles. Leur unique pensée,

en cet instant, était une immense bouffée de gratitude à l'égard de l'inventeur de la ceinture de sécurité...

Puis le tournoiement prit fin et les trois enfants, choqués, tremblants, se retrouvèrent sur une pelouse en pente douce où le taxi venait de s'immobiliser, au bas de l'épais massif d'arbustes. Kit coupa le contact et, avec un long soupir, posa le front contre le volant.

— Je ne devrais sans doute pas faire ce genre de chose, murmura-t-elle. Pas dans mon état.

— Éta ? s'enquit Prunille.

Alors Kit releva la tête, elle se tourna vers les enfants et, pour la première fois depuis qu'ils l'avaient suivie dans ce taxi, ils la virent pour de bon, de face. Elle avait les traits doux, mais marqués par les soucis, les traits de quelqu'un qui ne dort pas assez depuis un certain temps déjà. Ses longs cheveux en bataille étaient relevés à la diable, maintenus par deux crayons plantés dedans comme des fourchettes dans un plat de spaghettis. Son manteau noir boutonné jusqu'au menton ne manquait pas d'élégance, mais la fleur à sa boutonnière avait vu des jours meilleurs, expression signifiant ici : « avait perdu presque tous ses pétales et piquait du nez pitoyablement ». S'il leur avait fallu définir son état, les orphelins Baudelaire auraient dit de Kit Snicket qu'elle ressemblait à quelqu'un qui vient d'en voir de dures, et ils s'interrogeaient soudain : leurs traits à eux, leurs vêtements trahissaient-ils aussi qu'ils en avaient vu de dures ?

— Je suis en détresse, répondit Kit enfin. Rongée d'angoisse. En plein désarroi. Le voilà, mon état, conclut-elle, ouvrant sa portière. En détresse et enceinte.

Elle détacha sa ceinture de sécurité pour s'extirper du véhicule et les enfants virent qu'elle disait vrai : l'avant de son manteau laissait voir un arrondi léger, discret mais sans équivoque, celui des femmes qui attendent un bébé. Dans cet « état », en effet, on recommande d'éviter tout excès, notamment d'efforts et de stress – tout ce qui pourrait faire du mal à la future mère et à son bébé. Violette et Klaus se souvenaient fort bien du temps où leur mère, attendant Prunille, avait passé le plus clair de son temps sur le sofa de la

bibliothèque familiale, où leur père ne cessait de venir retaper ses coussins et de lui apporter des tranches de pumpernickel grillé avec de grands verres de citron pressé. De temps à autre, il mettait pour elle sur le tourne-disques l'un de ses airs favoris et, s'arrachant au sofa, elle dansait un peu comme un ours, tenant à deux mains son ventre rond, avec force grimaces de clown pour Violette et Klaus qui l'observaient depuis la porte. En tout cas, les quelques semaines précédant l'arrivée de Prunille avaient été pour elle un temps d'oisiveté sereine. Jamais elle n'avait eu, enceinte, à faire tourbillonner un taxi au travers d'un massif d'arbustes, les trois enfants en auraient juré. Et ils étaient bien désolés de savoir que, malgré son état, Kit Snicket vivait dans le stress et la fatigue.

— Prenez toutes vos affaires, enfants Baudelaire, leur dit-elle. Oh ! et soyez gentils, prenez les miennes aussi – juste ces deux livres et les quelques papiers sur le siège avant, merci. On ne devrait jamais rien laisser dans un taxi, rien de ce à quoi on tient. Et ne tardez pas trop, s'il vous plaît. Il se pourrait que nos adversaires tournent là où nous avons tourné et nous rattrapent d'une minute à l'autre.

Sur ces mots, elle se lança d'un pas vif, droit devant elle, le long de la pelouse en pente. Les trois enfants échangèrent des regards perplexes.

— Sur la plage de Malamer, dit Violette à mi-voix, quand j'ai vu ce taxi qui nous attendait, exactement comme nous l'avait annoncé le message, j'ai cru qu'enfin nous allions recevoir des réponses à toutes nos questions. Et maintenant, j'ai l'impression que les questions se sont multipliées par dix.

— Moi aussi, dit Klaus. Que nous veut Kit Snicket ?

— Qu'entendait-elle par « grooms » ? reprit Violette.

— Et par « flâneurs » ? reprit Klaus.

— Et qu'est-ce que ce brunch a de si capital ? demanda Violette.

— Et comment sait-elle qui nous avons vu dans les monts Mainmorte ? demanda Klaus.

— Et où peut bien être Quigley Beauxdraps ? ajouta Violette, laissant ses pensées s'envoler vers celui dont le message codé les

avait menés là – et vers qui, à vrai dire, ses pensées s’envolaient souvent.

– Fiance ? dit Prunille à mi-voix ; ce qui signifiait, en gros : « À votre avis, est-il bien prudent de suivre Kit ? Sommes-nous si certains de pouvoir nous fier à elle ? »

Et c’était bien là la question la plus importante de toutes.

Décider si l’on peut ou non accorder sa confiance à quelqu’un n’est jamais simple ni confortable. C’est un peu comme de décider s’il serait sage ou non de grimper à la cime d’un arbre, parce qu’on pourrait avoir, de là-haut, une vue superbe sur les alentours. Car il est clair qu’on pourrait aussi se poisser de mousse verte et qu’une branche pourrait casser – principales raisons pour lesquelles fort peu de gens grimpent aux arbres, le commun des mortels préférant, de loin, les fauteuils et les canapés. Bref, les orphelins Baudelaire en savaient si peu sur Kit Snicket qu’il leur était difficile de savoir s’ils pouvaient se fier à elle, et difficile d’imaginer ce qui allait suivre s’ils lui emboîtaient le pas, sans parler d’accomplir les étranges missions évoquées.

– Depuis vingt minutes que nous la connaissons, hésita Violette, elle n’a fait que dire des choses bizarres et jeter son taxi dans le décor. Normalement, je ne serais pas très tentée d’accorder confiance à ce genre de personne, mais d’un autre côté...

– D’un autre côté, il y a cette affiche, enchaîna Klaus comme son aînée laissait sa phrase en suspens. Moi aussi, je m’en souviens bien. Mère disait l’avoir achetée à l’entracte, en souvenir. Elle disait que jamais, jamais elle n’avait passé de soirée pareille à l’opéra, et qu’elle tenait à ne pas l’oublier.

– Sur l’affiche, on voyait un pistolet, se rappela Violette. Et le filet de fumée qui s’en échappait formait les lettres du titre.

– *La forza del destino*, compléta Prunille, la mine grave.

Les trois enfants se turent, les yeux sur la pelouse en pente. Kit Snicket était déjà loin et poursuivait d’un pas vif, sans un regard en arrière. En silence, les enfants récupérèrent tout ce qui traînait à l’avant – les deux recueils de poésie plus un gros classeur en carton débordant de papiers divers –, puis ils se mirent en marche à leur tour vers le bas de la pente. Un

bruissement s'éleva dans leur dos, quelque part à l'arrière du bosquet, mais il était difficile de dire s'il s'agissait d'un souffle de vent ou d'un taxi qui venait de foncer dans les arbustes.

La forza del destino est une expression italienne signifiant – vous l'aurez deviné – « la force du destin », et le mot « destin » est de ceux qui déclenchent des discussions sans fin. Certains voient dans le destin le parcours que chacun se trace, comme on choisit ses chemins au fil de la balade. D'autres y voient au contraire un chemin tracé d'avance, une fatalité à laquelle nul n'échappe, pas plus qu'on n'échappe à la mort ou à la retombée d'un soufflé – toutes choses qui finissent par arriver tôt ou tard. En ce sens, il agirait comme une force invisible analogue à la pesanteur, à la hantise des microbes, à la peur du ridicule, une force aveugle guidant chacun de nous tout au long de son existence et lui soufflant tous ses actes – se lancer dans quelque mission ou exécuter quelque vile besogne ou décider que, finalement, le livre à peine entamé contient trop d'horreurs pour être lu.

Dans l'opéra intitulé *La Forza del destino*, différents personnages palabrent, tombent amoureux, se marient en secret, se réfugient dans des monastères, s'en vont en guerre, annoncent qu'ils se vengeront, s'affrontent en duel, jettent à terre un pistolet dont le coup part accidentellement, tuant quelqu'un – en un épisode étrangement similaire à celui qui se déroule au chapitre IX du présent ouvrage – et, tout du long, ces personnages s'efforcent de démêler si leurs ennuis sont, oui ou non, l'œuvre du destin. Ils s'interrogent à l'infini sur les périls jalonnant leurs vies et, lorsque le rideau tombe enfin, même le spectateur au fond de son fauteuil ne sait trop que conclure de cette série d'événements regrettables.

Tout en suivant Kit Snicket le long de la pelouse en pente douce, sans rien savoir encore des périls qui les attendaient, les enfants Baudelaire s'interrogeaient, eux aussi. Et la question qu'ils se posaient ressemblait fort à celle qui me taraudait, en cette soirée fatale et déjà si lointaine, tout en quittant l'opéra en hâte de peur d'être vu par certaine personne : était-ce la force du destin qui menait leurs vies, ou quelque autre force plus obscure encore, plus redoutable et, surtout, plus funeste ?



Si la fantaisie vous prenait de placer cette page face à un miroir, vous seriez frappé de voir à quel point sont déconcertants les plus familiers des mots et les plus banaux des faits. En fait, c'est le monde en général qui est déconcertant, vu dans un miroir – un peu comme si, derrière cette surface lisse et argente, il existait un autre monde, rigoureusement identique au nôtre mais inversé. Mieux vaut ne pas trop y réfléchir, au fond. La vie est déjà bien assez embrouillée sans y ajouter l'idée troublante que des mondes inconnus vous épient depuis l'autre côté du miroir. D'ailleurs, peut-être est-ce pourquoi certains passent des heures devant leur armoire à glace ? Prudence ! Le risque est grand de vous laisser absorber, happer, hypnotiser par cet univers inversé et par ses insoupçonnés mystères, ne serait-ce que l'existence tenue secrète et longtemps niée, d'un monde à l'autre côté, passant sa vie à vous épier.

À l'évidence, les enfants Baudelaire n'avaient guère eu l'occasion, récemment, de s'attarder devant un miroir, ayant eu d'autres sujets de préoccupation – expression signifiant ici : « ayant été accablés de soucis dus à une situation inextricable, inextricablement liée aux agissements du comte Olaf ». Mais même s'ils avaient passé les dernières semaines de leur vie à contempler leurs reflets, ils n'auraient pas été préparés à la vision renversante qui les attendait au bout de la longue pelouse.

Lorsque enfin les trois enfants parvinrent presque au bas de la pente douce et qu'ils franchirent, virant sur leur droite, le rideau de peupliers derrière lequel avait disparu leur guide, ils eurent brusquement l'impression d'être passés de l'autre côté du miroir.

Aussi impensable que cela pût paraître, ils avaient sous les yeux un bâtiment dont l'immense façade reposait sur son toit ! À la lisière de ce toit plat s'étalait un panneau géant : HÔTEL DÉNOUEMENT. Juste au-dessus du panneau – donc sous le toit de cette bâtisse tête en bas – s'alignaient des fenêtres dont chacun des volets s'ornait du chiffre 9. Par-dessus ce premier rang de fenêtres s'en étirait un autre aux volets ornés de 8, puis un autre aux volets ornés de 7, et ainsi de suite jusqu'à une rangée aux volets ornés de zéros. Depuis l'une des fenêtres zéro saillait une sorte de manche d'aération, un peu comme une chaussette géante, crachant un épais brouillard blanc dont les volutes masquaient en partie une grande arche inversée portant l'inscription : ENTRÉE. Le tout était bâti d'étranges briques chatoyantes et la muraille s'étoilait, par endroits, d'une végétation à l'aspect d'algues et de fleurs aquatiques.

Aussi médusés qu'intrigués, les enfants achevaient à peine de parcourir du regard la distance entre le toit et l'arche d'entrée lorsqu'une fenêtre s'ouvrit à un étage, et une fraction de seconde leur suffit pour comprendre : ce n'était pas l'hôtel Dénouement qu'ils contemplaient là, tête en bas, ce n'en était que le reflet dans l'étang à ses pieds. Et à présent, levant les yeux, ils découvraient le vrai bâtiment qui lui donnait la réplique.

D'ordinaire, à moins d'avoir trop bu, on a tôt fait de distinguer une bâtisse en dur de son reflet dans l'eau. Mais l'architecte, quel qu'il fût, qui avait conçu cet hôtel s'était ingénié à renforcer l'illusion d'optique. Pour commencer, la pièce d'eau était aux dimensions de la bâtisse, comme tracée exclusivement pour en héberger le reflet. Mieux, toutes les inscriptions portées sur le bâtiment même étaient tracées en miroir, et c'est ainsi que l'hôtel, le vrai, se disait

HÔTEL DÉNOUEMENT et que les fenêtres du neuvième étage s'ornaient de gracieux ☺. Enfin, un jardinier consciencieux avait trouvé le moyen d'agrémenter la façade de quelques plantes à l'aspect d'algues et de nénuphars afin de parfaire l'illusion plus encore. Même après avoir détecté le trompe-l'œil, les enfants durent examiner plusieurs fois d'abord

le reflet, puis le bâtiment, puis le reflet, puis le bâtiment avant de s'y retrouver un peu – expression signifiant ici : « avant de s'arracher à cette vision fascinante et de rendre leur attention à Kit Snicket ».

— Par ici, enfants Baudelaire ! les appela la jeune femme, et ils la retrouvèrent assise sur une grande couverture étalée dans l'herbe rase.

Et sur la couverture s'entassait de quoi nourrir un bataillon, si un bataillon, ce matin-là, avait décidé d'envahir une pelouse au bord d'un bassin d'agrément. Il y avait là trois sortes de pains fantaisie, alignés face à une batterie de rapiers contenant différentes sortes de beurre, des confitures de toutes les couleurs et une pâte qui ressemblait fort à du chocolat fondu. À côté des pains, une vaste corbeille proposait un assortiment de pâtisseries – brioches et tartelettes, beignets et croquignoles, et même des éclairs à la crème anglaise, friandise préférée de Klaus. Il y avait deux tôles à tarte contenant deux belles quiches dorées, l'une aux asperges et l'autre au fromage, un généreux plateau de poisson fumé et une grande coupe de bois emplie d'une pyramide de fruits. Trois pichets de verre offrant trois sortes de jus de fruits voisinaient avec une théière et une cafetière d'argent, ainsi que toute la porcelaine et l'argenterie nécessaires à la dégustation, élégamment présentées avec trois petites serviettes de lin brodées de monogrammes, mot signifiant ici : « les initiales V.B., K.B. et P.B. entrelacées deux à deux de manière à former un gracieux motif ».

— Asseyez-vous, asseyez-vous vite, invita Kit, et elle mordit dans un petit gâteau saupoudré de sucre glace. Nous avons très peu de temps, je vous l'ai dit, mais ce n'est pas une raison pour ne pas manger bien. Servez-vous, prenez ce qui vous tente.

— D'où viennent toutes ces bonnes choses ? s'enquit Klaus.

— C'est l'un des nôtres qui les a déposées là pour nous, répondit Kit. Nous avons pour règle de ne jamais faire voyager ensemble les pique-niques et les volontaires. De la sorte, si jamais nos ennemis mettent la main sur un pique-nique, ils ne mettent pas la main sur nous et vice-versa. C'est la fameuse « lutte pour l'espace et la nourriture », vous connaissez ? Ce n'est pas que j'apprécie tellement celui qui a dit ça – mais bon,

je m'é gare une fois de plus. Goûtez plutôt à cette marmelade, elle est exquise.

Les enfants Baudelaire avaient à nouveau un peu le tournis, et Violette plongeait la main dans sa poche à la recherche d'un ruban. La conversation lui semblait ardue, et attacher ses cheveux pour se dégager le front l'aidait toujours à réfléchir. Mais Kit Snicket fut plus vive qu'elle. Avec un sourire, elle tira un ruban de sa poche, fit signe à Violette de venir s'asseoir auprès d'elle et, d'une main douce, la jeune femme en détresse et enceinte releva les cheveux de l'aînée des Baudelaire.

— Tu es tout le portrait de ton père, dit-elle d'une voix un peu étranglée. Lui aussi plissait le front quand il était perplexe, même s'il était rare qu'il attache ses cheveux d'un ruban. Les enfants, je vous en conjure, mangez, mangez, et pendant ce temps-là je vais m'efforcer de résumer pour vous notre situation actuelle – pas bien reluisante, je dois dire. Le temps d'en arriver au dessert et j'espère avoir répondu à toutes vos interrogations.

Les enfants s'assirent sur la couverture, ils étalèrent sur leurs jambes leurs petites serviettes brodées et se mirent en devoir de manger, tout surpris de découvrir que leur faim de nourritures terrestres égalait leur faim de savoir. Violette prit deux grosses tranches de pain noir et se confectionna un sandwich au poisson fumé, bien résolue à goûter à la pâte de chocolat s'il lui restait un peu de place ensuite.

Klaus se servit de la quiche et se mit de côté, d'avance, un éclair à la crème anglaise, et Prunille dénicha dans la coupe à fruits la pomme la plus coriace et un gros pamplemousse, dont elle entama le zeste d'un bon coup de ses petites dents tranchantes. Kit sourit aux trois enfants, elle se tamponna la bouche d'une serviette brodée K.S. et se lança dans ses explications.

— Le grand bâtiment que vous voyez là, de l'autre côté du bassin, c'est l'hôtel Dénouement. Y avez-vous déjà séjourné ?

— Non, répondit Violette. C'est à l'hôtel Preludio que nos parents nous avaient emmenés en week-end, un jour.

— Exact, dit Klaus. Je l'avais presque oublié.

— Karott, dit Prunille, se remémorant l'excellent brunch servi dans cet hôtel.

— Oui, le Preludio est charmant, concéda Kit. Mais l'hôtel Dénouement est tellement plus... comment dire ? Depuis des années, c'est le lieu où nos volontaires se rassemblent pour échanger des renseignements, discuter de plans destinés à tenir en échec nos ennemis, rapporter les livres que nous nous empruntons les uns aux autres... Avant le schisme, il existait des quantités de lieux de ce genre – banques et librairies, restaurants, papeteries, cafés, laveries automatiques, fumeries d'opium, dômes géodésiques... Les gens au cœur noble et généreux pouvaient se rassembler presque n'importe où.

— Ce devait être une époque heureuse, hasarda Violette.

— À ce qu'on m'en a dit, oui, reconnut Kit, mélancolique. Moi, je n'avais que quatre ans quand tout a mal tourné. Notre communauté s'est démantelée, disloquée, puis, comme si le monde lui-même se démantelait, se disloquait, les lieux sûrs ont été rayés de la carte les uns après les autres. Par exemple, il y avait un grand laboratoire scientifique, mais le volontaire qui possédait l'endroit a été assassiné. Il y avait une grotte merveilleuse, mais des agents immobiliers félons, toute une équipe, s'en sont fait leur fief. Enfin, il y avait un superbe quartier général dans les monts Mainmorte, et tout récemment il a été...

— ...réduit en cendres, acheva Klaus d'un ton égal. Nous sommes passés là-bas peu après.

— C'est vrai, dit Kit, j'oubliais... Eh bien, ce fameux Q.G. était le pénultième lieu sûr.

— Pénul ? demanda Prunille.

— Tième, compléta Kit. *Pénultième*. Ça vient du latin : « presque ultime ». Autrement dit : « avant-dernier ». Le Q.G. des monts Mainmorte anéanti, il ne nous reste plus que l'hôtel Dénouement. Partout ailleurs, sur cette pauvre planète, la noblesse de cœur et l'intégrité disparaissent à vive allure.

— Grité ? s'informa Prunille.

— *Intégrité*, précisa Klaus. L'honnêteté absolue, si tu préfères. Celle des gens incorruptibles.

— Et si nous ne sommes pas vigilants, poursuivait Kit, les yeux sur l'eau lisse du bassin, elles disparaîtront tout à fait.

Rendez-vous compte : un monde inexorablement envahi par la malfeasance et le mensonge ! Pouvez-vous l'imaginer ?

— Oui, dit Violette à mi-voix, et ses cadets approuvèrent en silence.

« Inexorablement », ils comprenaient fort bien : plus rien ni personne pour endiguer la malfeasance et le mensonge dans leur conquête galopante du monde. Et imaginer un monde pareil ne leur était guère difficile ; depuis des mois déjà, leur monde à eux *y* ressemblait fort. Depuis que le comte Olaf avait surgi dans leurs jeunes vies, la malfeasance et le mensonge distillés par ce triste sire avaient tout envahi, au point qu'eux-mêmes avaient peine à ne pas se laisser contaminer. Bien pis, lorsqu'ils repensaient à leurs récents faits et gestes, ils n'auraient pas juré n'avoir pas eux-mêmes menti ou mal agi – même s'ils estimaient, bien entendu, avoir eu d'excellentes raisons pour ce faire.

— Quand nous étions dans les montagnes, se souvint Klaus, nous avons trouvé un message laissé par un volontaire. D'après ce message, il devait y avoir un grand rassemblement V.D.C. à l'hôtel Dénouement ce jeudi.

Kit hochla la tête et se resserrit un peu de café.

— Et à qui ce message était-il adressé ? dit-elle. À J. S. ?

— Oui, répondit Violette. Nous avons pensé que J. S. voulait peut-être dire : Jacques Snicket.

— Frère ? demanda Prunille.

Kit posa sur sa tartelette un regard triste.

— Oui, Jacques était mon frère, dit-elle, mon grand frère. À cause du schisme, il y avait des années que je ne l'avais plus revu – que je n'avais revu aucun de mes deux frères. Et c'est tout récemment seulement que j'ai appris que Jacques...

Elle se tut.

— Nous l'avons croisé, oh ! très brièvement, dit Violette, qui n'aimait guère évoquer leur séjour dans certaine bourgade sous le signe des corbeaux. Ça a dû être un choc, pour vous.

— Un immense chagrin, oui, dit Kit. Un choc ? Pas vraiment, pas au sens de surprise. Tant des nôtres ont été lâchement supprimés par nos ennemis. (Elle caressa la main de chacun des enfants tour à tour.) Je n'ai pas besoin de vous dire combien il

est dur de perdre un être cher. Sous le coup de la douleur, j'ai commencé par me jurer de ne plus sortir de mon lit.

— Et alors ? demanda Klaus.

Elle sourit.

— Alors j'ai eu faim et, quand j'ai ouvert le frigo, un autre message m'y attendait.

— Vérification des denrées conservées, se rappela Violette. Dans les ruines du Q.G. des montagnes, nous avons découvert ce mode de communication codée.

— Je sais, dit Kit. Vous aviez été repérés par l'un des nôtres. Aucun de nous, bien sûr, n'avait cru une seconde que vous étiez pour quelque chose dans la mort de mon frère, malgré les dires de cette stupide journaliste du *Petit Pointilleux*.

Les enfants s'entre-regardèrent. Ils l'avaient presque oubliée, celle-là. Comment s'appelait-elle, déjà ? Ah oui, Geraldine Julienne. Quel tort elle leur avait causé en allant raconter dans son journal que c'étaient eux qui avaient assassiné Jacques Snicket – qu'elle confondait d'ailleurs avec le comte Olaf et nommait comte Omar, par-dessus le marché ! Depuis lors, à plusieurs reprises, les enfants avaient dû se déguiser pour échapper aux autorités.

— Repérés ? répéta Klaus. Et par qui ?

— Par Quigley Beauxdraps, bien sûr. Il vous a retrouvés dans les monts Mainmorte, puis, lorsque vous et lui avez été séparés, il s'est débrouillé pour entrer en contact avec moi. Nous sommes parvenus à nous rencontrer, lui et moi, clandestinement, dans un magasin – le Palais du peignoir de bain –, déguisés en mannequins de cire, le temps de décider que faire ensuite. C'est là que nous avons imaginé d'envoyer une dépêche à bord du sous-marin du capitaine Virlevant...

— Couikeg, dit Prunille.

— Oui, à bord du *Queequeg*, enchaîna Kit. Et c'est ensemble que lui et moi espérons venir à votre rencontre sur la plage de Malam...

— Où est Quigley ? coupa Violette.

Kit refoula un soupir avec une gorgée de café.

— Il lui tardait de vous retrouver, dit-elle, mais il a reçu un message de son frère et sa sœur.

Klaus eut un sursaut joyeux.

— Isadora et Duncan ! Ça fait si longtemps qu'on n'a pas eu de leurs nouvelles ! Ils vont bien ?

— Je l'espère, dit Kit sobrement. Le message reçu d'eux n'était pas complet, mais apparemment ils s'apprêtaient à essayer une attaque, en plein survol de l'océan. Aussitôt, Quigley est parti à leur secours à bord d'un hélicoptère que nous avons euh, emprunté à un botaniste du coin. Si tout va bien, vous devriez les revoir tous trois jeudi. Du moins, si vous n'annulez pas la réunion.

— Annuler la réunion, nous ? se récria Violette. Et pourquoi diable le ferions-nous ?

— Le dernier lieu sûr pourrait bien n'être plus si sûr, répondit Kit d'une voix triste. Et si tel est le cas, c'est vous, enfants Baudelaire, qui enverrez le signal prévenant les V.D.C. que le rassemblement de jeudi est annulé.

— Plussissur ? demanda Prunille.

Avec un sourire pour la toute-petite, Kit ouvrit le gros classeur que les enfants lui avaient rapporté du taxi et se mit à farfouiller parmi les papiers.

— Désolée d'être aussi désorganisée, dit-elle. Je n'ai même pas eu le temps de mettre à jour mon calepin – mon carnet de bord, si vous aimez mieux. Mon frère disait que si seulement on pouvait trouver le temps de lire davantage et mieux, on aurait accès à tous les secrets du monde. C'est à peine si j'ai jeté un coup d'œil à tous ces plans, tous ces schémas, ces poèmes que Charles m'a envoyés, ou même aux échantillons de papier peint pour la chambre du bébé... Ne nous affolons pas, je vais le retrouver, ce papier.

Chacun des enfants reprit un peu des bonnes choses étalées là, s'efforçant d'avoir l'air patient tandis que Kit passait en revue le contenu de son classeur et s'interrompait à chaque instant pour lisser du plat de la main un papier plus froissé que les autres. Enfin ils la virent extraire de son fouillis un petit quelque chose pas plus gros qu'une chenille, un minuscule bout de papier enroulé serré.

— Ah ! voilà, je le tiens. Un serveur m’a transmis ceci hier soir, glissé à l’intérieur d’un biscuit chinois, vous savez, un de ces *fortune cookies*.

Elle tendit le petit rouleau à Klaus, qui le déroula avec soin. Il cligna les yeux derrière ses lunettes et lut à voix haute :

— « J. S. vient d’arriver. A réclamé thé avec sucre. Mon frère envoie son meilleur souvenir. Cordialement, Frank. »

— D’ordinaire, les messages qu’on trouve dans ces biscuits chinois ne sont que des prédictions à la noix, mais ce restaurant a changé de gérant voilà peu. Maintenant, vous comprenez ma détresse. Quelqu’un qui pourrait bien se faire passer pour mon frère vient de descendre à l’hôtel – juste au moment où nos membres s’apprêtent à s’y réunir.

— Le comte Olaf, murmura Violette.

— Ce pourrait être Olaf, concéda Kit, mais il ne manque pas d’autres scélérats prêts à jouer les imposteurs. Ces deux sinistres personnages que vous avez vus dans les montagnes, par exemple.

— Ou Féval, ou Otto, ou même Bretzella, dit Klaus, revoyant en pensée les trois anciens monstres du parc Caligari qui s’étaient engagés, depuis, au service du comte Olaf.

— Remarquez, reprit Kit, J. S. n’est pas nécessairement quelqu’un de malintentionné. Des tas de gens parfaitement honnêtes sont susceptibles de descendre dans un hôtel et d’y demander du sucre avec leur thé. Pas pour le sucrer, bien sûr – le thé, disait mon frère, devrait toujours être amer comme l’absinthe et mordant comme un glaive à deux tranchants. Non, mais à titre de signal. Après tout, nos camarades et nos ennemis sont en quête du même objet : un petit vase en délicate céramique, visiblement destiné à contenir une vivifiante denrée calorique.

— Sucré, résuma Prunille.

Mais ses aînés avaient compris aussi. Ce fameux sucrier, ils ne savaient pourquoi, était d’une importance cruciale, tant pour V.D.C. que pour le comte Olaf, ne rêvant que de mettre ses vilaines pattes dessus. Ce sucrier, eux-mêmes l’avaient cherché jusque dans les profondeurs sous-marines. Mais ils n’avaient découvert ni l’objet, ni la raison pour laquelle il importait tant.

— Exactement, dit Kit. Le sucrier. Lequel est en principe, en ce moment même, en route pour l'hôtel Dénouement, et je préfère ne pas songer à ce qui s'ensuivrait si nos ennemis faisaient main basse dessus. Je ne vois pas ce qui pourrait arriver de pire, sauf peut-être s'ils parvenaient à s'emparer de la fausse golmotte médusoïde.

Les enfants échangèrent un regard atterré. Ils avaient une rude nouvelle pour Kit Snicket.

— J'ai bien peur, se dévoua Violette, que le comte Olaf ne dispose d'un petit échantillon de la médusoïde... (Tout en parlant, elle revoyait la sinistre armée à chapeaux, dans la grotte, et sa petite sœur près d'étouffer à cause du champignon tueur, la sinistre et rarissime *Amanita médusoïdes*.) Nous en avons quelques spores dans un casque de plongée bien fermé, mais à présent c'est Olaf qui les a.

Kit étouffa un petit cri.

— En ce cas, dit-elle d'une voix blanche, nous n'avons plus une seconde à perdre. Vous trois, comme je m'apprêtais à vous l'expliquer, vous allez devoir vous infiltrer dans l'hôtel – vous y introduire sans laisser savoir qui vous êtes – et vous allez tâcher d'y retrouver ce ou cette J. S. Si c'est quelqu'un de notre bord, alors vous devrez faire en sorte que le sucrier aboutisse entre ses mains. Mais si vous avez le moindre doute, il faut au contraire l'en écarter à tout prix. Malheureusement, ce ne sera pas aussi facile que ça en a l'air.

— Facile ? dit Klaus. Ça n'a pas l'air facile du tout.

— Bien, approuva Kit, gobant un grain de raisin. Au moins, vous êtes lucides. Je vous rassure, vous ne serez pas seuls. Arriver tôt étant plutôt un signe de bonne volonté, il y a d'autres volontaires déjà en place dans l'hôtel. Peut-être reconnaîtrez-vous certains de ceux qui ont gardé l'œil sur vous depuis le début de vos misères. Mais peut-être aussi reconnaîtrez-vous des gens qui ne vous veulent aucun bien, arrivés en avance pour donner le change. Car si votre mission est la chasse au suspect, sachez que divers suspects font la chasse aux Baudelaire.

— Mais comment distinguer nos amis de nos ennemis : s'inquiéta Violette.

— Comme toujours, comme partout. La première fois que vous avez vu le comte Olaf, lui avez-vous fait confiance longtemps ? La première fois que vous avez rencontré Isadora et Duncan, vous êtes vous méfiés d’eux longtemps ? Il vous faudra observer chaque personne rencontrée, et former vos jugements vous-mêmes. Enfants Baudelaire, vous allez vous changer en flâneurs.

— Enclair ? demanda Prunille ; autrement dit : « Flâneurs ? Je ne suis pas sûre de comprendre. »

— *Flâneur*, expliqua Kit, est un mot d’origine française. Il désigne une personne qui se balade tranquillement, l’air de rien, sans perdre une miette de ce qui l’entoure. Quelqu’un qui ouvre l’œil et le bon, quelqu’un qui laisse traîner les oreilles, mais qui n’intervient jamais, sauf en cas d’absolue nécessité.

— Spion ? suggéra Prunille.

— Un peu ; pas tout à fait. L’espion est un professionnel. Le flâneur se contente d’être discret, et de n’avoir pas les yeux dans sa poche. Ni les oreilles, d’ailleurs. Les enfants font d’excellents flâneurs, on les remarque si peu ! Vous allez passer inaperçus, vous trois, dans cet hôtel.

— Inaperçus, dit Klaus, m’étonnerait. *Le Petit Pointilleux* a publié nos portraits. À tous les coups, quelqu’un va nous reconnaître et nous dénoncer aux autorités.

— Sans compter, renchérit Violette, que trois enfants qui vadrouillent à travers un hôtel, ça aura tôt fait de sembler louche.

Avec un sourire bref, Kit souleva un coin de la couverture à pique-nique. Trois paquets enveloppés de papier étaient cachés là dans l’herbe.

— Celui qui m’a envoyé le message, dit-elle, est l’un des nôtres. Il m’a proposé de vous engager tous trois comme grooms. Vos tenues de grooms sont dans ces paquets.

— Enclair ? s’enquit à nouveau Prunille ; autrement dit : « Groom ? Je ne suis pas sûre de comprendre. »

Klaus avait tiré son carnet de sa poche et prenait des notes avec fièvre, mais l’occasion d’expliquer un mot était à ne pas rater.

— Un groom, dit-il à sa petite sœur, c'est quelqu'un, dans un hôtel, qui rend des tas de menus services à la clientèle.

— C'est le déguisement idéal, reprit Kit. Vous accomplirez toutes sortes de petites tâches, du genre porter des paquets, des messages, recommander de bons restaurants. Vous aurez libre accès aux moindres recoins de l'hôtel, du solarium en terrasse jusqu'à la laverie en sous-sol. Et jamais personne ne vous soupçonnera de fureter. Frank vous aidera de son mieux, mais soyez très, très prudents. À cause du schisme, voyez-vous, des frères se sont retrouvés ennemis. En aucun cas vous ne devez révéler votre identité au frère de Frank, Ernest, qui est son parfait sosie.

— Parfait sosie ? répéta Violette. Vous voulez dire qu'ils sont absolument identiques ? Mais, dans ce cas, comment les distinguer ?

Kit vida sa tasse de café.

— Je vous l'ai dit : il vous faudra être très, très attentifs. Et vous le serez, je vous en supplie. Ouvrez l'œil. Observez chacun. Notez le moindre détail. À partir de là, à vous de juger. Avoir l'œil et réfléchir, c'est le seul moyen de faire la différence entre les scélérats et les gens dignes de confiance. Entre le tordu et le droit. Entre l'injuste et le juste. Entre les malfaisants et les cœurs nobles. Bon, et maintenant, les choses sont-elles bien claires ?

Les trois enfants s'entre-regardèrent. Jamais, à leur avis, les choses n'avaient été aussi peu claires, chacune des paroles de Kit plus obscure que la précédente. Klaus reprit les notes qu'il venait de griffonner et s'efforça de résumer les instructions.

— Nous allons nous déguiser en grooms, dit-il, se concentrant très fort. Notre mission est d'ouvrir l'œil et de laisser traîner les oreilles afin de débusquer un ou une soi-disant J. S., qui pourrait tout aussi bien être vaillant volontaire que dangereux adversaire — Un certain Frank va nous donner un coup de main, enchaîna Violette. Mais son jumeau Ernest fera tout pour nous mettre des bâtons dans les roues.

— En ce moment même, à l'hôtel, reprit Klaus, il y a déjà un certain nombre de volontaires, mais aussi un certain nombre d'ennemis.

— Sucrié, conclut Prunille.

— Parfait, déclara Kit. Dès que vous aurez fini de manger, vous pourrez aller enfilez vos costumes derrière ce gros arbre, là-bas, puis signaler votre arrivée à Frank. Vous avez bien quelque chose, n'importe quoi, à jeter dans ce bassin ?

Violette tira de sa poche le galet ramassé sur la plage de Malamer.

— Ça devrait pouvoir faire l'affaire, non ?

— Idéal. En principe, Frank est aux aguets à l'une des fenêtres de l'hôtel, à moins bien sûr qu'Ernest n'ait intercepté mon message, auquel cas c'est lui qui est aux aguets. Quoi qu'il en soit, dès que vous vous sentez prêts, jetez cette pierre à l'eau, il verra l'eau se rider et saura que vous arrivez.

Klaus s'alarme :

— Parce que... vous ne venez pas avec nous ?

— Hélas, non, soupira Kit. J'ai une mission de mon côté. Pendant que Quigley s'efforce de redresser la situation dans les airs, je vais tâcher de résoudre certains problèmes en mer. Sur terre, enfants Baudelaire, c'est à vous de veiller.

— Tousseul ? s'alarme Prunille ; autrement dit : « Vous croyez vraiment que trois enfants peuvent assumer pareille mission ? »

— Regardez-vous, répondit Kit. Regardez-vous dans l'eau, tous trois.

Les enfants se levèrent et se penchèrent sur l'eau, tout au bord de l'étang. Leurs trois reflets surgirent, tête en bas.

— À la disparition de vos parents, Violette, reprit Kit, tu n'étais encore qu'une gamine. Mais vois ton regard : il n'est plus celui d'un enfant, il est celui d'une personne qui sait faire face aux coups de chien. Et toi, Klaus, vois : tu es devenu quelqu'un qui sait mener des recherches, non plus un jeune dévoreur de livres qui lit tout ce qui lui tombe sous la main. Et toi, Prunille, te voilà solide sur tes petites jambes, et avec tant de jolies dents que les quatre premières n'ont plus l'air si féroces. Vous n'êtes plus des gamins, enfants Baudelaire. Vous êtes des personnes à part entière – et même des volontaires, prêts à relever les manches dans un monde déboussolant, déboussolé, au bord du naufrage. L'hôtel Dénouement vous attend, tout comme l'engin

volant que vous savez attend Quigley, tout comme m'attend, en principe, un radeau gonflable sur certain récif corallien de qualité plus que douteuse. Mais si Quigley parvient à confectionner un filet assez grand pour capturer tous ces aigles, si je parviens à entrer en contact avec le capitaine Virlevent et à le convaincre de me rejoindre sur certain banc d'algues, alors nous serons tous deux de retour à vos côtés pour jeudi. Même avec deux passagers de plus à son bord, Hector devrait pouvoir poser sur le toit de l'hôtel son engin volant à air chaud.

— Hector ? s'écria Violette, revoyant celui qui s'était montré si gentil pour eux à Villeneuve-des-Corbeaux, avant de prendre la voie des airs, en compagnie des jeunes Beauxdraps, dans un énorme aérostat de sa fabrication. Il va bien ?

— Je l'espère, murmura Kit. (Elle se leva brusquement, tourna le dos aux enfants, et sa voix se fit chevrotante.) Ne vous occupez pas des reliefs de ce repas, enfants Baudelaire. L'un des nôtres a promis de tout débarrasser. C'est un gentleman comme on en fait peu. Vous ferez sa connaissance jeudi, si tout se passe bien... Si tout se passe bien...

Mais sa voix se cassa. Un petit cri lui échappa, presque un miaulement, et ses épaules se mirent à tressauter sans bruit.

Les enfants se concertèrent du regard. D'ordinaire, lorsque quelqu'un pleure, il est noble et généreux de s'efforcer de le consoler. Mais si ce quelqu'un s'efforce de cacher ses larmes, il peut être tout aussi noble et généreux de feindre de ne rien voir, afin de ne pas l'embarrasser. Une minute ou deux, les enfants balancèrent entre la noble et généreuse attitude consistant à consoler quelqu'un qui pleure et la noble et généreuse attitude consistant à feindre de ne rien voir. Mais les pleurs de Kit Snicket redoublaient et ils résolurent de la consoler.

Violette s'approcha d'elle et lui prit la main. Klaus lui pressa l'épaule, et Prunille noua ses bras menus autour de ses genoux – la petite n'atteignait pas plus haut.

— Pourquoi pleurez-vous ? murmura Violette. Pourquoi tant de détresse ?

— Parce que tout ne va pas bien se passer, répondit Kit après un silence. Autant que vous le sachiez, enfants Baudelaire. Nous vivons des jours sombres – plus noirs qu'un corbeau par une

nuit sans lune. Aussi nobles et généreuses que soient nos missions, nous ne les mènerons pas à bien, je le sens. Avant jeudi, j'en suis certaine, j'apercevrai votre signal. Alors je saurai que tous nos espoirs sont partis en fumée.

— Notre signal ? dit Klaus. Mais quel signal envoyer, justement ? Quel code utiliser ?

— N'importe quel code à votre idée, répondit Kit. Nous surveillerons le ciel et l'horizon.

Là-dessus, en douceur, elle se dégagea de l'emprise des enfants et, sans un mot de plus, s'éloigna d'un pas résolu. Les trois enfants la regardèrent remonter la pente et traverser le rideau de peupliers, peut-être pour regagner le taxi, peut-être pour rejoindre quelque mystérieux volontaire. Lorsqu'elle eut disparu de leur vue, ils gardèrent le silence un instant, puis Prunille se dirigea vers l'un des paquets et suggéra :

— Change ?

— Moui, se résigna Violette. Dommage de laisser ici toutes ces bonnes choses, mais je ne peux vraiment plus rien avaler.

— Peut-être que le volontaire chargé de débarrasser en fera profiter quelqu'un d'autre, dit Klaus.

— Espérons. Il y a tant de choses encore dont nous ne savons rien.

— Peut-être, justement, allons-nous en apprendre davantage ? dit Klaus plein d'espoir. En ouvrant l'œil, comme l'a dit Kit, peut-être allons-nous lever des mystères ? En tout cas, je l'espère drôlement.

— Je l'espère aussi, dit Violette.

— Idem, dit Prunille, et tous trois se turent.

Laissant là les reliefs du brunch, ils se faufilèrent derrière le gros arbre et, prestement, se tournant le dos les uns aux autres pour plus d'intimité, ils entreprirent de se changer.

Tout en bouclant sa ceinture ornée des mots « Hôtel Dénouement », Violette formula tout bas le vœu de réussir à distinguer Frank de son frère, Ernest le félon. Tout en calant sous son menton l'élastique de son calot de groom, plus raide qu'un moule à gâteaux, Klaus formula le vœu de réussir à faire le tri entre les volontaires et les traîtres. Et tout en enfilant ses petits gants blancs, surprise de voir que Frank en avait trouvé à

sa taille, Prunille formula le vœu de réussir à démasquer l'insaisissable J. S.

Enfin, chacun des trois enfants ajusta le dernier accessoire de son déguisement, une énorme paire de lunettes noires, pareilles à celles qu'Olaf avait arborées, déguisé en détective Dupin. Les verres en étaient si larges qu'ils dévoraient la moitié du visage. Klaus pouvait même garder ses lunettes à lui par-dessous, elles y étaient insoupçonnables.

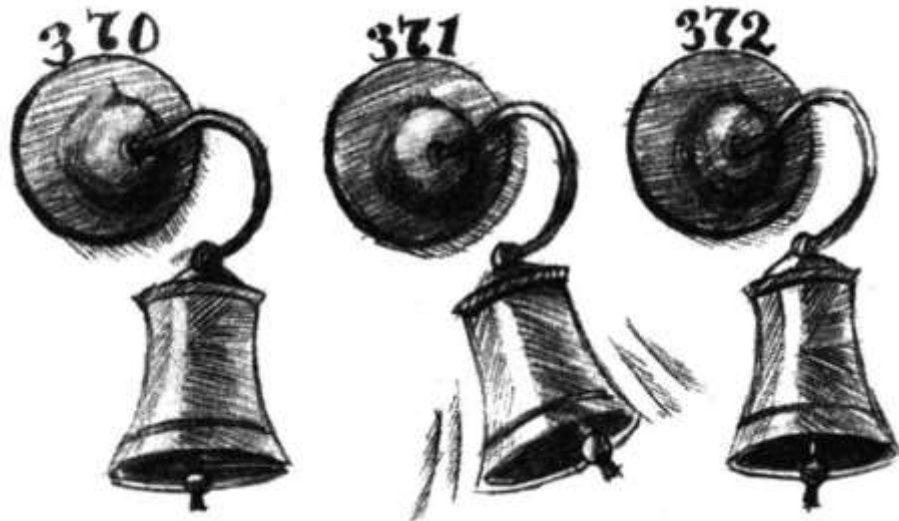
Puis ils gagnèrent le bord de l'eau et examinèrent leurs reflets de grooms. Une foule de questions les assaillait. Allait-on vraiment ne pas les reconnaître ? Allaient-ils avoir le temps de percer tous les mystères au programme ? Kit Snicket disait-elle vrai, n'étaient-ils plus des gamins, mais des personnes à part entière – des volontaires aux manches relevées, face à un monde au bord du naufrage ? Ils l'espéraient fort, mais lorsque Violette roula le galet lisse dans sa main gantée de blanc, lorsqu'elle le fit voltiger, de toutes ses forces, jusqu'au milieu de l'étang, ils furent pris de doutes horribles. Et si leurs espoirs allaient couler à pic, inexorablement, pareils à ce caillou rond ?

Ils regardèrent l'eau se rider, le reflet de l'hôtel se distordre. Ils regardèrent le toit se décomposer, les mots « Hôtel Dénouement » se désagréger, comme sur un papier froissé d'une main rageuse. Ils regardèrent chaque rang de fenêtres se désaligner, se disloquer, ils regardèrent les algues se fondre dans le néant tandis que les vaguelettes se propageaient sans bruit, de proche en proche, plus loin, toujours plus loin...

Et tout en regardant, muets, ce monde de reflets se dissoudre, les trois enfants se demandaient si leurs derniers espoirs n'allaient pas se dissoudre aussi, happés par l'univers disloqué de l'hôtel Dénouement

et par les noirs secrets zion zel rasq te
du fond de son étang.

Chapitre III



Il est des lieux où le monde est paisible, mais l'immense hall d'accueil de l'hôtel Dénouement n'était pas de ceux-là. Le jour où les enfants Baudelaire gravirent les marches du perron et, traversant le panache de vapeur que crachait la manche d'aération, franchirent la grande arche surmontée du mot

ENTRÉE – ou, mirée par l'eau à nouveau lisse, soulignée du mot ENTRÉE –, l'endroit était une vraie fourmilière. Comme l'avait prédit Kit Snicket, nul ne prêta attention au trio, chacun étant bien trop affairé pour se soucier de son prochain.

Devant le bureau de la réception – surmonté, pour quelque obscure raison, du numéro 101 en gros chiffres –, des dizaines de nouveaux arrivants faisaient la queue afin d'obtenir les clés de leurs chambres. Autour d'eux, des escouades de porteurs empilaient des bagages sur des chariots et les poussaient vers les portes d'ascenseur – surmontées, pour quelque obscure raison, du numéro 118. Des hordes de serveurs apportaient à boire à des bataillons d'assoiffés avachis sur des banquettes. Des

chauffeurs de taxi faisaient entrer de nouveaux venus, des chiens en laisse traînaient leurs maîtres vers la sortie. Des égarés consultaient des plans d'un air perplexe, des mioches déchaînés jouaient à cache-cache derrière les palmiers en pot. Un pianiste en smoking blanc, au clavier d'un piano à queue marqué du numéro 152, jouait des mélodies fluettes pour qui voulait tendre l'oreille, des équipes de nettoyage astiquaient le parquet ciré – d'un curieux bois tirant sur le vert et chaque latte frappée du numéro 123 –, pour la grande satisfaction de quiconque appréciait de marcher escorté de son reflet tête en bas. Dans un angle du hall, une imposante fontaine frappée du numéro 131 crachouillait une cascade baveuse, tandis qu'à l'angle opposé, campée sous le numéro 176, une robuste matrone appelait un nom, toujours le même, d'un ton où perçait l'impatience.

Les trois enfants s'avancèrent bravement à travers la cohue, bien décidés à jouer les flâneurs, mais il y avait tant à observer qu'ils voyaient mal par où aborder leur noble mission.

– Je n'aurais jamais cru qu'il y aurait tant de monde, dit Violette, battant des cils derrière ses lunettes noires.

– Comment débusquer notre suspect ? dit Klaus. Je trouve que tout le monde a l'air suspect.

– Primofrank, rappela Prunille.

– Tu as raison, dit Violette. Commençons par trouver notre employeur. S'il a repéré notre signal depuis sa fenêtre, il nous attend.

– Sauf si c'est son félon de frère qui a repéré le signal et nous attend.

– Oulédeu, dit Prunille.

– À votre avis, commença Violette, pourquoi y a-t-il...

Mais c'est alors qu'un grand échalas tout en bras et jambes s'avança vers eux d'un pas bondissant. Il était long comme un jour sans pain et pareil à ces bonshommes bâtons qu'on dessine quand on est petit ou qu'on fabrique en chenille cure-pipe. Sa tenue ressemblait fort au costume de groom des enfants, à ce détail près que sa poche de veste annonçait en lettres élégantes : *Gérant*.

— Ah ! dit-il aux enfants, vous êtes les nouveaux grooms, à ce que je vois. Bienvenue à l'hôtel Dénouement. Je suis l'un de ses gérants.

— Frank... hasarda Violette, ou Ernest ?

— Tout juste, répondit l'homme avec un clin d'œil. Pas fâché de vous voir, vous trois, ma foi, même si l'un de vous fait un peu demi-portion. Surtout que, ces jours-ci, c'est le coup de feu. Il faut vraiment mettre les bouchées doubles. À ce propos, vous m'excuserez, mais je suis débordé. Alors, pour ce qui est du système, vous allez devoir démêler tout seuls comment il fonctionne.

— Système ? demanda Klaus.

— Cet établissement est aussi compliqué qu'immense et vice-versa, répondit Frank, ou peut-être Ernest. J'aime mieux ne pas songer à ce qui se passerait si vous vous perdiez.

Les enfants observaient avec attention leur nouveau gérant, mais son visage était parfaitement impénétrable, mot signifiant ici : « énigmatique, indéchiffrable, d'une insondable impassibilité ». Bien malin qui aurait su dire s'il leur adressait là une menace ou une remarque amicale.

— Nous allons faire de notre mieux, répondit prudemment Violette.

— Parfait, dit-il, les entraînant à travers l'immense réception. Votre rôle va être de vous mettre en quatre pour satisfaire notre aimable clientèle – autrement dit, lui obéir au doigt et à l'œil. Comme vous le savez, le client est roi. Au moindre appel, de quelque étage qu'il provienne, vous devez vous porter volontaires et offrir vos services.

— Je vous demande pardon, monsieur, interrompit un porteur, une valise au bout de chaque bras et l'air dépassé par la situation. Ces bagages viennent d'arriver en taxi, mais, d'après le chauffeur, le client ne sera pas là avant jeudi. Que faut-il en faire ?

— Jeudi ? s'écria Frank ou Ernest, le front soucieux. Veuillez m'excuser, les grooms. Nul besoin de vous le dire, j'imagine, ceci est d'une importance cruciale. Je reviens dans un instant.

À longues enjambées, il suivit le porteur à travers la cohue, laissant les trois enfants plantés là, près d'une banquette de bois

frappée du numéro 128. D'une main machinale, Klaus caressa le bois ciré, constellé de traces de verres mouillés dues à des buveurs négligents.

— À votre avis, dit-il à ses sœurs, très bas, c'était Frank ou Ernest ?

— Aucune idée, avoua Violette. Il a employé le mot « volontaire ». Peut-être une sorte de code ?

— Crucijeu-di, rappela Prunille ; autrement dit : « Et il savait que jeudi est un jour capital. »

— Très juste, reconnut Klaus, mais ça ne nous avance guère. Est-ce capital pour lui parce qu'il est de notre bord ou parce qu'il est de l'autre ?

Mais déjà l'homme tout en bras et jambes était de retour à leurs côtés.

— Ah ! dit-il, vous êtes les nouveaux grooms, à ce que je vois.

Et les enfants comprirent qu'ils avaient affaire au deuxième frère.

— Vous devez être Ernest, dit Violette.

— Ou Frank, dit Prunille.

— Exact, répondit le gérant – mais bien malin qui aurait pu dire à laquelle des sœurs il s'adressait. Enchanté de vous voir, vous trois. C'est un peu le coup de feu, ici, ces jours-ci, comme vous pouvez le constater. Nous avons énormément de monde et nous en attendons plus encore jeudi. Bien. Vous aurez pour base le bureau de la réception, numéro 175, que vous voyez là-bas. Suivez-moi.

Les enfants le suivirent à l'autre bout du hall, où trônait un monumental bureau de bois. Juste au-dessus s'affichait le numéro 175, peint à même le verre d'une large baie vitrée. Une petite lampe en forme de grenouille occupait l'angle du meuble, et par la baie on avait vue sur la mer, grise et plate à l'infini.

— D'un côté, un étang, et de l'autre, la mer, reprit Ernest, à moins que ce ne fût Frank. Voilà qui fait beaucoup d'eau. Trop pour inspirer confiance et cependant, aux dires de certains, ce lieu serait l'un des plus sûrs au monde. (D'un coup d'œil circulaire, il vérifia que nul n'écoutait, puis il baissa le ton.) Qu'en pensez-vous ?

Ses traits impénétrables ne laissaient rien transparaître. De quel bord pouvait-il bien être ?

— Hmm, fit Prunille – ce qui est d’ordinaire une réponse sans grand risque, même si ce n’est, au fond, pas une réponse du tout.

— Hmm, fit Frank ou Ernest en écho. Bon, et maintenant, que je vous explique comment s’organise cet hôtel.

— Je vous demande pardon, monsieur, coupa une voix derrière une pile de journaux ambulante. *Le Petit Pointilleux* vient d’arriver, dernière édition !

— Ah ? Voyons voir, dit Ernest ou Frank, cueillant un exemplaire sur le haut de la pile. Il paraît que Geraldine Julienne y fait le point sur l’affaire Baudelaire.

Les enfants se figèrent, n’osant pas même échanger un regard en coin et moins encore lever les yeux vers celui qui, ami ou ennemi, commençait de lire à voix haute :

— « *LES ORPHELINS BAUDELAIRE SERAIENT DE RETOUR EN VILLE.* Selon nos dernières informations, recueillies notamment par le biais d’un message glissé dans un biscuit chinois, Veronica, Klyde et Susie Baudelaire, reconnus pour être les assassins du célèbre acteur comte Omar, seraient de retour dans notre ville, que ce soit pour y commettre de nouveaux meurtres ou pour y poursuivre leur carrière d’incendiaires. Avis à nos concitoyens : la plus grande vigilance est de mise. Prière de transmettre aux autorités toute information concernant ce dangereux trio. En l’absence d’information, prière de ne rien transmettre. » (Il se tourna vers les enfants, toujours aussi impénétrable.) Qu’en pensez-vous, les grooms ?

— Question intéressante, répondit Klaus – autre réponse sans grand risque à une question embarrassante.

— Enchanté de savoir qu’elle vous semble intéressante, répliqua Ernest ou Frank – ce qui était une réponse sans grand risque à la réponse sans grand risque de Klaus –, sur quoi il se tourna vers la pile de journaux. Je vais vous montrer le kiosque de la presse, au 168. Suivez-moi.

Et il redisparut dans la foule, laissant les trois enfants face au grand bureau de bois, le regard perdu vers la mer.

— J'ai dans l'idée que c'était Ernest, cette fois, avança Violette. Sa remarque sur la sûreté du lieu ressemblait fort à de l'humour noir.

— D'un autre côté, objecta Klaus, il n'a pas paru spécialement ému par l'article du *Petit Pointilleux*. Alors qu'Ernest, en tant qu'anti-V.D.C., est forcément anti-Baudelaire. J'en déduirais plutôt que c'était Frank.

— Sauf qu'il ne nous a peut-être pas reconnus, fit remarquer Violette. Après tout, quand Olaf se déguise, peu de gens le reconnaissent, et pourtant ses déguisements ne valent guère mieux que les nôtres. Peut-être ressemblons-nous plus à des grooms qu'aux orphelins Baudelaire.

— Ou peut-être ne ressemblons-nous plus aux orphelins Baudelaire, suggéra Klaus. Kit l'a dit : nous ne sommes plus des gamins.

— Nidicule, commenta Prunille ; autrement dit : « Vous, je ne sais pas, mais moi, je me sens comme un oisillon tombé du nid. »

— Tu n'es pas encore bien grande, c'est vrai, lui accorda Klaus. N'empêche, plus nous grandissons, moins nous ressemblons à ce que nous étions.

— Ce qui devrait faciliter nos missions, dit Violette.

— C'est-à-dire ? s'informa une voix déjà entendue.

Les trois enfants se retournèrent. Frank ou Ernest était de retour.

— Euh, ce que disait ma collègue, improvisa Klaus, réfléchissant avec frénésie, c'est que... c'est qu'il nous serait plus facile de bien faire notre boulot si vous nous expliquiez, en gros, comment s'organise cet hôtel.

— Je vous avais dit que j'allais le faire, s'impatienta Frank ou s'irrita Ernest. Une fois que vous aurez compris le système, vous serez dans cet hôtel comme des poissons dans l'eau. Ou plutôt comme des lecteurs dans une bibliothèque. D'ailleurs, si vous savez vous orienter dans une bibliothèque, vous le savez déjà, comment cet hôtel fonctionne.

— Cétadir ? demanda Prunille.

— L'hôtel Dénouement s'organise suivant le principe de classification décimale Dewey, expliqua Frank ou Ernest. Le

système Dewey, vous le savez peut-être, est celui suivant lequel sont classés les ouvrages dans quantité de bibliothèques à travers le monde. Un exemple. Mettons que vous souhaitiez un livre sur la poésie allemande. Vous commencez par rechercher la section 800, entièrement consacrée à la littérature et à la rhétorique. De la même façon, le huitième étage de cet hôtel est réservé à nos clients férus de littérature ou de rhétorique. À l'intérieur de la section 800 d'une bibliothèque, vous trouverez les ouvrages concernant la poésie allemande dans la sous-section 841. De même, si vous montez au huitième étage de notre hôtel et si vous frappez à la porte 841, vous tomberez sur une petite réunion de poètes allemands. Comprenez-vous ?

— Je crois que oui, répondit Klaus.

Les jeunes Baudelaire, malgré leur âge tendre, avait déjà fréquenté bon nombre de bibliothèques, assez pour connaître en gros le système Dewey, mais même l'immense expérience de Klaus ne lui avait pas permis d'en retenir toutes les rubriques de zéro à mille. Ce genre de prouesse serait d'ailleurs bien inutile. Pour trouver un livre dans une bibliothèque, il n'est nul besoin de connaître par cœur le système Dewey. Il suffit de consulter le catalogue dans lequel sont répertoriés les ouvrages – tantôt, comme jadis, sur des fiches en carton, tantôt dans un fichier d'ordinateur consultable sur écran, ce qui facilite grandement les recherches. Toutes les bibliothèques dignes de ce nom possèdent un catalogue, aussi Klaus demanda-t-il poliment :

— Et... où pouvons-nous trouver le catalogue de l'hôtel, s'il vous plaît ?

— Catalogue ? se récria Frank ou Ernest. Pas besoin de catalogue, c'est simple comme bonjour ! Écoutez bien. La section 100 d'une bibliothèque est dévolue à la philosophie et à la psychologie, et il en est de même pour le présent étage, depuis le bureau de la réception, cote 101 – Nature et méthode de la philosophie – au bureau des grooms, cote 175 – Morale des divertissements et loisirs. « Cote », à propos, c'est comme « numéro » ; c'est une marque de repérage. Bref, comme vous le voyez, tout est classé, numéroté. Tenez, regardez ces canapés : 135 – Rêves et mystères –, au cas où nos hôtes souhaiteraient faire un petit somme ou cacher quelque chose sous les coussins.

Au deuxième étage, vous avez les cotes 200 – Religions. Et nous y avons bel et bien une chapelle, un temple, une synagogue, une mosquée, un mausolée, une piste de pétanque, que sais-je encore ? Ah oui, au 296, vous trouverez un rabbin ronchon. Encore au-dessus, à la cote 300 – Société – nous avons nos salles de bal et de réunion. À la cote 400, vous avez les Langues ; la plupart de nos hôtes étrangers logent au quatrième. La cote 500 est celle des Sciences pures, et le cinquième héberge en effet des mathématiciens, deux ou trois géologues, une pincée de botanistes et j'en passe. Au sixième, Sciences appliquées et vie pratique. Exemple : 613, Hygiène et santé – c'est là que nous avons mis notre sauna... Bien, voyons si vous suivez. La cote 700 est celle des Arts et des loisirs ; à quoi est consacrée, selon vous, la salle 792, Divertissements publics et spectacles ?

Violette réprimait mal une furieuse envie de s'attacher les cheveux afin de mieux réfléchir, mais c'était prendre le risque de se faire identifier. Elle tenta sa chance :

– Un théâtre ?

– Les bibliothèques ne vous sont pas inconnues, à ce que je vois, dit le gérant d'un ton plat, à mi-chemin entre éloge et soupçon. Ce qui n'est hélas pas le cas de la plupart de nos clients, si bien qu'ils préfèrent sonner les grooms plutôt que de rechercher par eux-mêmes. Parions que d'ici à demain vous aurez déjà parcouru tout l'hôtel, de l'observatoire astronomique, au 999, aux logements des employés, 000, au sous-sol.

– Est-ce là que nous dormons ? s'enquit Klaus.

– En fait, vous serez de service vingt-quatre heures sur vingt-quatre, répondit Ernest, ou peut-être était-ce Frank... Mais les choses se calment considérablement la nuit, quand la plupart de nos hôtes dorment ou lisent au lit. Vous devriez pouvoir sommeiller derrière ce bureau. La sonnerie d'appel vous tiendra lieu de réveil.

Il se tut, balaya du regard le hall bondé et se pencha vers le trio. Derrière leurs verres fumés, les jeunes Baudelaire ouvrirent de grands yeux, le cœur bondissant, sur celui qui était peut-être Ernest ou peut-être Frank.

— Être groom ici, dit-il à mi-voix de son ton impénétrable, c'est la meilleure des positions pour observer discrètement l'entourage. La clientèle a tendance à traiter le personnel comme s'il était invisible, ce qui devrait vous permettre de voir et d'entendre toutes sortes de choses intéressantes. Cela dit, ne l'oubliez pas, vous serez tout de même vus et entendus. Suis-je clair ?

Il avait les yeux sur Violette, et ce fut donc à elle d'improviser la réponse sans grand risque.

— Hmm, fit-elle. Question intéressante.

Frank ou Ernest plissa les paupières et parut sur le point de dire quelque chose. Mais c'est alors qu'un bruit de carillon à vous vriller les oreilles fit sursauter les enfants.

— Aha ! s'écria le gérant. Au boulot, les grooms ! C'est pour vous...

Il leur fit signe de contourner le bureau à sa suite et désigna un vaste panneau garni d'un régiment de clochettes. Pas plus grosses que des dés à coudre ou de minuscules boutons de tiroir, elles portaient chacune un numéro entre 000 et 999, hormis une cloche supplémentaire un peu à l'écart. Cette clochette sans numéro sonnait avec autant de frénésie que ses sœurs la 373 et la 674.

— *Drelin-drelin ! Drelin-drelin !* imita Frank ou Ernest. Inutile de vous le dire, c'est là votre signal. Et pas question de laisser moisir nos visiteurs. Le numéro de la cloche vous indique d'où provient l'appel. Si c'était la 469, par exemple, vous sauriez que l'un de nos hôtes portugais réclame vos services. Mais là, vous avez un appel de la 674, donc en provenance de l'un de nos hôtes haut placé dans l'industrie du bois. Appel urgent, par conséquent. On ne fait pas attendre un client travaillant dans cette noble branche. Le numéro 373 indique des hôtes dans l'enseignement. De bien moindre importance, donc, mais ce n'est pas une raison pour leur manquer de respect. Tous nos clients sont en droit d'attendre une réponse immédiate dès lors qu'ils ont sonné.

— Mais... hésita Klaus, et cette cloche sans numéro, à quoi correspond-elle ? Le système Dewey s'arrête à 999.

Le gérant eut une moue de professeur face à un mauvais élève.

— C'est le solarium, sur le toit en terrasse, dit-il d'un ton d'évidence. Les fanatiques de bains de soleil sont rarement de grands lecteurs et se soucient donc peu du système Dewey. Et maintenant, filez, vos clients vous attendent !

— Mais par où commencer ? demanda Violette. Nous sommes appelés en trois endroits à la fois.

— Et alors ? Vous êtes trois, répondit Frank ou Ernest, plus impénétrable que jamais. Chacun de vous va se rendre auprès de l'un de nos hôtes. Prenez les ascenseurs, au 118, Force et Énergie.

— Je vous demande pardon, monsieur, interrompit un employé de l'hôtel – chasseur ou porteur, les enfants n'auraient su le dire. Il y a un banquier, au téléphone, qui demande à parler immédiatement à l'un des gérants.

— Bon, il faut que je regagne mon poste, dit Frank ou Ernest aux enfants. Et vous aussi, les grooms, au boulot. Allez ouste !

« Allez, ouste ! » ou même « ouste ! » tout court est une injonction assez peu aimable, que seuls prononcent ceux qui n'ont pas l'élémentaire courtoisie de dire plutôt, par exemple : « Je ne peux plus rien pour vous, auriez-vous l'obligeance de bien vouloir vous retirer ? », ou bien : « Je suis désolé, mais je vais devoir vous prier de quitter les lieux », ou encore : « Pardonnez-moi, mais il semblerait que vous ayez pris mon domicile pour le vôtre et mes précieuses possessions pour les vôtres, aussi me vois-je dans l'obligation de vous prier de me rendre ce qui m'appartient et de quitter mon logis, non sans avoir défait les liens qui me ligotent à ma chaise, si cela ne vous dérange pas trop, car, avec les mains liées, je suis dans l'incapacité de le faire moi-même. »

Bref, « ouste » est un mot qui manque d'élégance, et les enfants n'étaient guère enchantés de s'entendre congédier de la sorte, ni de savoir que leur job de groom allait s'exercer dans un hôtel plus alambiqué que la moyenne des établissements hôteliers. Ils n'étaient guère enchantés non plus de n'avoir pu déceler lequel des deux gérants était Frank et lequel était Ernest, guère enchantés d'apprendre que *Le Petit Pointilleux*

attirait l'attention de ses lecteurs sur le retour des enfants Baudelaire dans leur ville, si bien qu'à tout instant ils risquaient de se faire arrêter pour des crimes qu'ils n'avaient pas commis. Mais surtout, surtout, ils n'étaient guère enchantés par l'idée d'aller chacun de son côté, dans cet hôtel à perdre le nord. Ils avaient vivement espéré accomplir leurs missions ensemble, et chaque pas vers les ascenseurs les voyait moins enchantés par la perspective de se séparer.

— Bon, décida Violette, s'efforçant d'être brave. C'est moi qui vais aller à ce solarium sur le toit. Klaus, si tu te chargeais de l'appel du 674 ? Et toi, Prunille, tu vas au 373, d'accord ? Ensuite, on se retrouve tous au bureau des grooms.

— L'avantage de se séparer, dit Klaus, optimiste, c'est qu'on pourra en voir davantage. Comme chacun visitera un étage différent, on aura trois fois plus de chances de débusquer notre suspect.

— Peligroso, dit Prunille ; ce qui signifiait, en gros : « Oui, mais moi, le suspect, je ne tiens pas spécialement à me trouver seule face à lui. »

— Tu n'as rien à craindre, la rassura son frère. Cet hôtel, c'est comme une immense bibliothèque.

— Oui, dit Violette. Et que peut-il arriver dans une bibliothèque, au pire ?

Ses cadets ne répondirent pas, et tous trois attendirent l'ascenseur en silence, les yeux sur le panneau placé juste à côté des portes – un de ces avis réglementaires comme on en voit dans tous les hôtels. Lorsque l'une des portes s'ouvrit, ils s'avancèrent dans la cabine et, toujours en silence, pressèrent sur les boutons.

Quand le plancher s'éleva sous leurs pieds, les trois enfants songèrent en même temps à ce puits d'ascenseur, boulevard Noir, dans lequel ils avaient connu des heures sombres. Ce jour-là, ils avaient appris ce qui peut arriver de pire dans une cage d'ascenseur, qui est de se faire précipiter dans le vide par la petite amie d'un malfrat. Peu auparavant, ils avaient appris ce qui peut arriver de pire dans une scierie, qui est d'y provoquer un grave accident après s'être fait hypnotiser par traîtrise. Ils avaient appris ce qui peut arriver de pire dans un collège, qui est

de s'y faire deux vrais amis et les voir emportés, peu après, par une longue automobile noire. Ils avaient appris ce qui peut arriver de pire dans un laboratoire à serpents, de pire dans une petite ville, de pire dans une clinique, dans un parc forain, au sommet d'un mont, dans un sous-marin, dans une grotte marine, sur un torrent en crue, sans parler de l'intérieur d'un coffre de voiture ni d'une fosse aux lions et j'en passe. Mais toujours ou presque, au cœur de la tourmente, ils avaient trouvé une bibliothèque où ils avaient déniché quelque information cruciale qui leur avait permis de s'en tirer, expression signifiant ici : « sauver leur peau afin d'affronter la tourmente suivante, plus féroce encore que les précédentes ».

Et voilà qu'à présent ils se retrouvaient dans une sorte de bibliothèque géante. Farfelue, certes, mais bibliothèque néanmoins. Et, dans cet ascenseur qui les emportait vers les hauteurs, ils n'avaient aucune envie de songer à la pire chose qui puisse arriver dans une bibliothèque. Surtout pas après avoir posé les yeux sur ce panneau, en bas, près des portes de l'ascenseur.

EN CAS D'INCENDIE, annonçait le panneau. Les trois enfants, au moment de se séparer, n'avaient aucun désir d'envisager ce cas-là.

Ceci n'est PAS un chapitre



Comme vous l'avez sûrement remarqué, l'histoire des orphelins Baudelaire est racontée de façon séquentielle, expression signifiant ici : « chacun des événements apparaissant en bon ordre, le même que dans la réalité ». C'est ce que les professeurs de littérature appellent la narration chronologique. Mais les trois chapitres qui suivent n'ont rien de chronologique, puisqu'ils se déroulent de façon simultanée, autrement dit tous trois en même temps. Ce qui signifie que vous pouvez les lire dans l'ordre qu'il vous plaira.

Au chapitre IV, vous suivrez Violette jusqu'au solarium en terrasse, et vous découvrirez la détestable conversation qu'elle eut l'occasion de surprendre. Au chapitre V, vous retrouverez Klaus face à certains représentants de l'industrie du bois – et face à un sombre stratagème mis en place juste sous son nez. Au chapitre VI, vous lirez comment, d'après mon enquête, se déroula la troublante visite de Prunille au 373, puis dans un mystérieux restaurant situé au 954. Mais comme tous ces événements se déroulèrent en même temps, rien, strictement rien ne vous oblige à lire les chapitres susdits dans cet ordre. En fait, mon conseil serait plutôt de les sauter, ainsi d'ailleurs que

les sept suivants, et de trouver quelque autre activité, séquentielle ou simultanée, pour meubler votre temps de façon plus confortable.

Chapitre IV



Lorsque les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sur la terrasse en plein ciel, Violette se félicita doublement d'avoir des lunettes noires sur le nez.

Pour commencer, la lumière était aveuglante. La brume du matin, si épaisse sur la plage de Malamer, s'était entièrement dissipée et, en ce début d'après-midi, le soleil dardait ses rayons sur la ville entière, faisant scintiller les toits et toutes les surfaces brillantes, sans parler de la mer qui chatoyait d'un côté

ni de l'étang qui miroitait de l'autre, redevenu lisse depuis longtemps, le galet de Violette avalé par la vase.

Sur trois côtés, l'immense toit en terrasse était bordé de miroirs inclinés, destinés à mieux capter le soleil et à le renvoyer sur les fanatiques de bronzage intensif. Cet après-midi-là, ils étaient une dizaine, bardés de crème solaire de la tête aux pieds et affalés comme des crocodiles sur des matelas luisants au bord de la piscine chauffée – à l'eau si chaude que des écharpes de vapeur flottaient mollement au-dessus de la surface. Mais le plus beau était la façon dont le bassin avait été conçu de manière à créer l'illusion qu'il prenait fin au ras de l'aplomb, côté mer, sans rien pour bloquer le regard. Cet effet de plan d'eau surplombant un plan d'eau était tout simplement vertigineux.

Dans un angle du solarium se tenait un employé à lunettes de soleil vert foncé, vêtu d'un peignoir éponge élimé. Il tenait en main deux énormes spatules, assez semblables à celles dont on se sert pour retourner les grillades, et de temps à autre, en effet, il s'en servait pour retourner les amateurs de bain de soleil, afin d'éviter à leur ventre de se colorer d'un ton plus foncé que leur dos et vice-versa. Ces spatules elles-mêmes reflétaient le soleil, et Violette remerciait le ciel de l'avoir pourvue de verres fumés.

Mais elle avait une autre raison de remercier le ciel pour ces lunettes noires, et cette raison prenait la forme d'une personne plantée d'un air agacé devant les portes de l'ascenseur. La personne en question portait elle aussi des lunettes fumées, quoique bien différentes de celles de Violette : les verres, au lieu d'être plats, ressemblaient à de grands cônes qui s'évasaient vers l'extérieur, plus loin que le nez du porteur. De telles lunettes auraient suffi à rendre méconnaissable la personne qui les portait, mais elles avaient quelque chose de si ridicule et si m'as-tu-vu qu'une seconde suffit à Violette pour deviner qui pouvait s'affubler d'un tel accessoire. Le reste du personnage apportait confirmation et Violette, une fois de plus, espéra que son déguisement la rendait méconnaissable.

— Ah ! te voilà, groom ! la salua Esmé d'Eschemizerre. Pas trop tôt ! Je commençais à me demander si tu finirais par rappliquer.

— Pardon ? bredouilla Violette, contrefaisant sa voix.

Esmé se fit plus rogue encore.

— Tu as des problèmes d'oreille ou quoi ?

Sa bouche tartinée de rouge était ourlée d'argent, comme si elle avait bu un bol de ce métal fondu, et ses ongles longs, vernis d'argent, étaient taillés de manière à reproduire sur chaque main les lettres E, S, M, É, le pouce s'ornant du dessin d'un œil. Du même argent étaient ses sandales, avec d'interminables lanières qui grimpaient à l'assaut de ses mollets, en croisillons, à la façon de lianes étrangleuses. Quant au reste de sa tenue, j'ai le regret de dire qu'il se résumait, en tout et pour tout, à trois belles feuilles de laitue, maintenues sur sa peau bronzée par de la bande adhésive. Si vous savez à quoi ressemble ce maillot de bain minimal qu'on nomme bikini, vous devinez quelles parties de son corps étaient vêtues de laitue. Dans le cas contraire, je vous invite à vous renseigner auprès de quelqu'un de moins pudibond que moi pour ce qui est de décrire l'anatomie d'une mégère.

— Tu crois que je n'ai que ça à faire, le pied de grue ? reprit la mégère en question. Il y a au moins deux minutes que j'ai sonné et, depuis tout ce temps-là, je poireaute !

— Je vois déjà le gros titre, glapit une autre voix : HÔTEL DÉNOUEMENT – UNE PERSONNALITÉ TRÈS EN VUE POIREAUTE. Quand les lecteurs du *Petit Pointilleux* vont voir ça...

Violette avait tant redouté de se voir identifier qu'elle n'avait même pas remarqué que la mégère n'était pas seule. À côté d'elle, micro en main, se tenait la journaliste sans cervelle responsable des iniquités publiées dans la presse sur le trio Baudelaire. Geraldine Julienne en compagnie d'Esmé ? La paire ne semblait pas de très bon augure.

— Toutes mes excuses, madame, dit Violette, aussi professionnelle que possible. Le bureau des grooms a du mal à satisfaire la demande aujourd'hui. Que désirez-vous ?

— Ce n'est pas moi qui désire, ronchonna Esmé, c'est cette adorable petite, là, qui fait du bateau dans la piscine.

— Ch'uis pas une adorable petite ! s'offusqua une voix familière, quelque part dans le bassin chauffé – et Violette sut,

avant même de la voir, à quoi ressemblait l'adorable petite. Ch'uis un cow-boy-superman-pirate !

Et Carmelita Spats émergea d'un petit nuage de vapeur, aussi adorable en effet que le jour où Violette l'avait vue pour la première fois, au collège, ainsi que toutes les autres fois où la superchipie avait croisé son chemin. Sa tenue était à peu près aussi grotesque que celle d'Esmé, quoique un peu moins déshabillée, grâce au ciel. C'était, en gros, un combiné de tenue de Superman avec cape noire et de cow-boy avec bottes à éperons – ces petites choses piquantes aux talons destinées à faire trotter les montures plus vite qu'elles ne souhaiteraient trotter. Un bandeau sur un œil complétait la panoplie, assorti au tricorne sur la tête, avec crâne de mort et tibias en croix, motif favori des écumeurs des mers.

Carmelita, il va sans dire, n'écumait pas les mers, mais elle avait réussi à se faire livrer sur le toit de l'hôtel un petit voilier à coque de bois imitant un galion à échelle réduite, parfait pour écumer une piscine. À l'avant paraissait une figure de proue, mot signifiant ici : « sorte de statue de bois semblant représenter un poulpe en train d'étouffer un scaphandrier », et le mât soutenait une voile qui pendait mollement, faute de vent, ornée d'un œil en tout point semblable au tatouage qu'Olaf arborait à la cheville.

Un bref instant, Violette posa les yeux sur la hideuse figure de proue, puis son regard revint sur Carmelita. La dernière fois que Violette avait vu la chipie, celle-ci était tout en rose et se disait princesse-fée-ballerine-vétérinaire. Le cow-boy-superman-pirate était-il meilleur ou pire ?

— Bien sûr que si, tu es une adorable petite, roucoula Esmé, et elle se tourna vers la journaliste. Du jour au lendemain, notre Carmelita s'est changée en vrai garçon manqué.

— Ça lui passera. Je suis sûre que votre petite fille redeviendra une vraie petite fille.

— Oh ! Carmelita n'est pas ma fille, s'empressa de rectifier Esmé. Des enfants à moi ? Merci bien. C'est d'un commun ! Autant m'habiller en prêt-à-porter.

— Je croyais que vous aviez adopté trois orphelins.

— Au temps où les orphelins étaient tendance, oui. Maintenant, c'est complètement dépassé.

— Ah bon ? Et qu'est-ce qui est tendance, en ce moment ?

— Les cocktails monstres dans les grands hôtels. Les organiser, bien évidemment ! Pourquoi croyez-vous que je sois ici, pour vos beaux yeux ?

— Les cocktails monstres dans les grands hôtels ! s'extasia la journaliste, apparemment sourde à l'insulte. Je vois déjà le gros titre : *COCKTAIL MONSTRE DANS UN GRAND HÔTEL : LA GRIFFE D'ESMÉ D'ESCHEMIZERRE !* Quand les lecteurs du *Petit Pointilleux* vont voir ça ! Quand ils découvriront qu'en plus d'être une star, en plus d'être le sixième conseiller financier de la ville et la fiancée d'un grand acteur, vous êtes organisatrice de cocktails monstres, ils vont en faire des crises cardiaques.

— J'y compte bien.

— Je suis sûre que mes lecteurs voudront tout savoir de votre tenue, enchaîna la journaliste, glissant son micro sous le menton d'Esmé. Pouvez-vous m'en dire plus sur ces étranges lunettes noires que vous portez ?

— Ce sont des jumelettes de soleil, expliqua Esmé, tapotant l'objet de ses doigts griffus. À la fois jumelles et lunettes de soleil. C'est très tendance, et le pare-soleil que vous voyez là permet de surveiller le ciel sans avoir le soleil dans les yeux. Ou la lune, naturellement, si les choses devaient se passer la nuit.

— Surveiller le ciel ? dit la journaliste intriguée. Et pour quoi faire, surveiller le ciel ?

Esmé pinça le bec et Violette eut la nette impression que l'organisatrice de cocktails monstres s'en voulait d'en avoir trop dit.

— Pour... observer les oiseaux, assura-t-elle. C'est très tendance.

Mais le ton manquait de conviction.

— Quand les lecteurs du *Petit Pointilleux* vont lire ça ! Et est-ce que tous les invités du cocktail porteront des jumelettes de soleil ?

— Quoi qu'ils aient sur le nez, dit Esmé avec un petit sourire ambigu, ils auront des surprises.

— Ooh ! *quelles* surprises ?

— Si je le disais, ce ne seraient plus des surprises.

— Juste un petit indice ?

— Non.

— Un minuscule ?

— Non.

— Si je le demande gentiment ? Gentiment, gentiment, avec un beau sourire ?

Les coins de lèvres argentés d'Esmé se relevèrent un brin. Une idée lui venait.

— Si je vous donne un indice, alors il faudra répondre à une question en échange. Après tout, vous êtes journaliste, et donc bien informée. Si vous voulez savoir en quoi consistera mon hors-d'œuvre spécial, jeudi, il faut me dire quelque chose de certain hôte de cet hôtel. Il rôde au sous-sol, sournoisement, mijotant de gâcher la fête. Ses initiales sont J. S.

— J. S. ? Rôdant au sous-sol ? Mais, Esmé, je croyais que Jérôme Salom...

— Esmééé ! coupa Carmelita de sa voix de crécelle, juste au pire moment. Cette espèce de groomesse est là comme un piquet, sans rien faire, au lieu de me demander ce que je désire et tout ! C'est rien qu'une pifgalette !

Esmé se tourna vers Violette, que s'entendre traiter de pifgalette laissait de marbre – expression signifiant ici que cette insulte élimée ne lui faisait plus ni chaud ni froid.

Esmé se retourna vivement. Elle avait oublié Violette.

— Mais qu'est-ce que tu fabriques, toi ? Tu prends racine ou quoi ? Va voir ce que désire cette petite !

Sur ce, elle tourna les talons, et Violette fut soulagée de constater que son bikini en laitue comportait deux feuilles de plus, invisibles du devant, placées là où l'exigeait la décence. Violette regrettait fort de troquer sa mission de flâneuse contre sa mission de groom, mais elle gagna le bord de la piscine, attentive à ne pas glisser.

— Que désirez-vous, mademoiselle ? s'enquit-elle, contrefaisant sa voix plus encore.

— Un lance-harpon, 'videmment ! Tonton Comte dit qu'il m'en faut un, pour être un vrai cow-boy-superman-pirate ! Et si

je tire bien, il a dit, il m'apprendra à cracher loin, comme un vrai cow-boy.

— Qui est Tonton Comte ? s'enquit Geraldine.

— Le petit ami d'Esmé, répondit Carmelita. Il dit que je suis la plus adorable du monde, mais qu'un cow-boy-superman-pirate, ça a toujours un lance-harpon !

— Je vais vous chercher ça, mademoiselle, promet Violette – non sans un saut de côté pour éviter les spatules de l'employé venu retourner une dame dorée à point.

— Arrête de m'appeler « mademoiselle », pifgalette. Ch'uis un cow-boy-superman-pirate !

Aller chercher des choses pour les gens qui ont la flemme d'aller les chercher eux-mêmes n'est jamais enthousiasmant, et moins encore lorsque ces gens vous insultent en prime, mais lorsqu'elle pressa sur le bouton d'appel de l'ascenseur, Violette ne pensait déjà plus à Carmelita la peste. Elle était bien trop occupée à se demander ce qu'Esmé faisait ici. Certes, Esmé était au courant depuis longtemps, pour le rassemblement de jeudi. Mais cette histoire de cocktail semblait louche. Violette n'y croyait pas un quart de seconde.

Tout en attendant l'ascenseur, l'aînée des Baudelaire réfléchissait avec fièvre. Ces « jumelettes de soleil », à quoi étaient-elles destinées ? Esmé avait parlé de surveiller le ciel... Et comment Esmé était-elle au courant de la présence de J. S., comment savait-elle qu'il « rôdait au sous-sol » ? Enfin et surtout, surtout, où donc se cachait Olaf – Tonton Comte, comme disait Carmelita – et que manigançait-il ?

Une fois dans l'ascenseur, face au tableau de boutons, les interrogations de Violette redoublèrent. Pourquoi diantre Olaf avait-il conseillé à cette peste de se procurer un lance-harpon ? Était-ce vraiment la chose à faire que de livrer une arme à la partie adverse ? D'un autre côté, avait-elle le choix ? Sa mission de groom ne l'y obligeait-elle pas ? Et puis où trouver un lance-harpon ? Les lance-harpons, sauf exception, ne font pas partie des équipements que les hôtels proposent à leur clientèle. Ce ne sont même pas, à vrai dire, des accessoires tellement courants. Le seul que Violette avait vu de ses yeux – entre les mains d'Esmé justement – lui rappelait un épisode de sa vie qu'elle

aimait mieux ne pas se remémorer, du côté de Villeneuve-des-Corbeaux. Mais même à supposer que l'hôtel Dénouement eût jugé bon d'avoir ce genre d'objet en stock, où aller le chercher ? Sans catalogue pour se repérer dans ce satané système Dewey, Violette donnait sa langue au chat. Klaus aurait su, peut-être. Mais elle, l'unique indice Dewey qu'elle connaissait par cœur était le 621, celui de sa section de prédilection, Génie mécanique...

Avec un énorme soupir, Violette pressa sur le bouton 1, *Réception*.

— Et c'est à moi que tu viens demander du secours ? se récria Frank ou Ernest lorsqu'elle l'eut trouvé. (Le hall d'accueil était en ébullition complète, bien plus encore que lors de l'arrivée du trio, et il avait fallu à Violette de longues minutes de recherche avant de repérer enfin l'échelas.) C'est moi qui en aurais besoin, de secours, imagine-toi ! Nos hôtes arrivent en pagaille, et beaucoup plus tôt que prévu. C'est de la folie, je n'ai pas une seconde pour jouer les nounous à grooms.

— Je le sais, que vous êtes débordé, monsieur, dit poliment Violette. Mais un de nos hôtes, justement, réclame un lance-harpon et je me demande où en trouver un. Ce serait tellement plus simple si l'hôtel avait un catalogue !

— Tu ne devrais pas avoir besoin de catalogue, si tu es qui je pense.

Violette en eut le souffle coupé, mais Ernest ou Frank s'inclina vers elle.

— Alors ? chuchota-t-il. Es-tu bien qui je pense ?

Derrière ses lunettes noires, Violette battit des cils.

Certains assurent que le silence est d'or – probablement parce qu'ils préfèrent une douce quiétude au tumulte du monde. Et c'est leur droit le plus strict, mais il est hélas des circonstances où la douce quiétude ne fait pas partie des options. Pour contempler un coucher de soleil, par exemple, vous aspirez au silence afin d'être seul avec vos pensées, mais si un grizzly fait mine de venir vous tenir compagnie, il sera peut-être plus sage de crier comme un sourd pour l'en décourager. Quand vous êtes à bord d'un taxi, penché sur un plan de ville, vous aspirez au silence afin de mieux vous concentrer ; mais il

se peut que vous deviez hurler : « Vite, chauffeur ! À droite, toutes ! Je crois qu'ils viennent de tourner dans ce massif d'arbustes ! » Et lorsque vous venez de perdre quelqu'un que vous aimez, ce qui était le cas des enfants Baudelaire, vous aspirez à une longue, longue période de silence, afin de retrouver qui vous êtes et de réfléchir à ce que vous allez faire ensuite ; mais il se peut que vous soyez pris dans un engrenage de catastrophes, chaque mauvais coup pire que le précédent, sans savoir si, un jour, vous connaîtrez de nouveau ce luxe qu'est une douce quiétude. Assurément, dans bien des cas, le silence est d'or – surtout face à une question périlleuse, et Violette aurait donné cher pour le garder un moment, ce silence, le temps de scruter l'homme penché vers elle, le temps de soupeser si elle pouvait lui confier : « Oui, je suis l'aînée des Baudelaire », ou s'il valait mieux répliquer : « Désolée, je ne vois pas à quoi vous faites allusion. »

Mais Violette savait qu'il était vain d'espérer ne fût-ce qu'un brin de douce quiétude dans ce grand hall surpeuplé, aussi respira-t-elle un bon coup afin de répondre du mieux qu'elle pouvait.

— Bien sûr que je suis qui vous pensez, dit-elle avec la très nette impression de s'exprimer en langage codé, un langage codé dont elle ignorait le code : l'un de vos grooms.

— Je vois, murmura Frank ou Ernest d'un ton impénétrable. Et qui donc réclame un lance-harpon ?

— Une petite fille sur le toit, répondit Violette.

— Une petite fille sur le toit, répéta le gérant avec un étrange sourire. Et es-tu sûre qu'il faille donner un lance-harpon à une petite fille sur le toit ?

Violette hésita, ignorant la réponse, mais la situation semblait être de celles où le silence est d'or, car Frank ou Ernest, devant ce silence, lui dédia un nouveau petit sourire et, l'invitant à le suivre, l'entraîna vers un recoin de la réception. Là, il s'arrêta devant une petite porte marquée 121 et se retourna vers Violette.

— 121, dit-il. *Épistémologie*. Autrement dit : Histoire des sciences, Méthodes et principes scientifiques. (Il jeta un regard

circulaire et baissa la voix.) J'ai pensé que là-dedans, au moins, personne n'aurait l'idée d'aller regarder.

Alors, tirant une clé de sa poche, il déverrouilla la petite porte qui s'ouvrit, miaulant à peine, sur un placard à balais rigoureusement vide de balais – et même vide de quoi que ce fût, hormis un objet allongé, dans un angle.

C'était un objet fort peu avenant, ressemblant bien moins à un balai qu'à un fusil, une sorte de fusil équipé de quatre longs crochets acérés et d'une détente d'un rouge rageur. Violette eut un haut-le-cœur. Cet engin, elle le connaissait. Elle avait vu le même, ou son frère, un bien triste jour à Villeneuve-des-Corbeaux, et cette sinistre image s'était gravée dans sa mémoire. C'était bien un lance-harpon, or un lance-harpon, Violette le savait, est une arme redoutable à ne pas mettre en toutes les mains, et surtout pas celles d'une Carmelita Spats. Violette elle-même aurait mieux aimé ne pas y toucher, mais le gérant de l'hôtel avait les yeux sur elle et elle comprit qu'elle n'avait plus le choix. Précautionneusement, elle sortit l'objet du placard à balais.

– Prudence, hein, avec cet engin, murmura Frank ou Ernest de son ton impénétrable. Une arme pareille n'est pas à mettre entre toutes les mains. Je te sais gré de ton aide, groom. Tout le monde n'a pas le cran voulu pour prêter main-forte à ce genre de plan.

Violette hocha la tête en silence et, en silence, sur fond de brouhaha, elle se glissa jusqu'aux ascenseurs tout proches. En silence elle pressa sur le bouton d'appel, s'efforçant en silence, soudain prise de tournis, de mettre un peu d'ordre dans ce qu'elle venait de voir et d'entendre. En silence elle se demandait auquel des deux gérants elle avait eu affaire et ce qu'il avait bien pu vouloir dire avec son étrange remerciement. Mais tandis qu'elle attendait l'ascenseur, le silence de Violette fut fracassé d'un coup – ou, plutôt, de trois coups – par un son unique entre tous, par-dessus le tintamarre général.

L'horloge de l'hôtel Dénouement est à elle seule une légende, expression signifiant ici : « planétairement réputée pour sa capacité à faire sursauter une armée ». Nichée sous le dôme de la réception, elle sonnait les heures avec tant de fougue que

chacun de ses coups s'en allait vibrer, véhément, prolongé, jusqu'au fin fond du plus reculé des recoins de l'établissement. Mais plus frappant encore en était le timbre singulier, tel qu'on aurait juré entendre, pour chaque coup, certain mot très courant prononcé de façon péremptoire. En cet instant de mon récit, il était trois heures de l'après-midi, et partout dans le bâtiment, du sous-sol au solarium, du pignon nord au pignon sud, chacun pouvait entendre l'énorme cloche décréter lentement par trois fois, implacable et catégorique : *NoN!... NoN!... NoN!...*

Se faufilant dans l'ascenseur, le lance-harpon sinistrement lourd entre ses mains gantées, Violette sentit son cœur sombrer. Et si c'était à elle en personne que s'adressait cette horloge ? Si c'était à elle, Violette, qu'elle disait sa désapprobation, en professeur inflexible dont l'élève a tout faux ? Car à vrai dire l'aînée des Baudelaire se sentait plutôt mal partie dans la mission que lui avait confiée Kit. Avait-elle percé au jour ce que manigançait Esmé ? *NoN!* Savait-elle auquel des frères ennemis elle avait rendu service ? *NoN!* Plus grave encore, était-elle certaine de bien faire en allant livrer entre des mains douteuses une arme plus que douteuse ? *NoN!*

À chaque coup d'horloge, Violette sentait peser sur elle plus encore le blâme et la réprobation. Elle espérait vivement que ses cadets avaient plus de succès qu'elle dans leurs missions. Car, en ce qui la concernait, songeait-elle tandis que l'ascenseur rouvrait ses portes sur la terrasse et qu'elle s'apprêtait à livrer l'objet demandé, tout allait affreusement de travers. Et décidément non, trois fois non, elle n'avait jusqu'ici rien fait de bon.

Chapitre V



Lorsque les portes de l'ascenseur s'ouvrirent en chuintant au sixième étage, Klaus se tourna vers son aînée pour lui souffler : « À tout de suite ! », puis il débarqua bravement dans un long couloir désert. De part et d'autre de ce corridor s'alignaient des portes numérotées, nombres impairs d'un côté, nombres pairs de l'autre, et entre ces portes de grosses potiches montaient la garde, trop grandes pour contenir des fleurs mais trop petites pour contenir des espions. Klaus s'avança, un peu incertain, sur une épaisse carpepe gris rat qui étouffait le bruit de ses pas. Il avait beau n'avoir encore jamais mis les pieds dans cet hôtel, ce corridor lui inspirait un sentiment étrangement familier – le soupçon d'ivresse qu'il éprouvait chaque fois qu'il entrait dans une bibliothèque avec un problème en tête et la conviction que, non loin de là, devait se trouver la solution. Cette légère griserie,

il l'avait éprouvée chez l'oncle Monty, juste avant de résoudre une tragique énigme grâce à des détails cruciaux dénichés dans une bibliothèque d'herpétologie, expression signifiant ici : « impressionnante collection d'ouvrages presque exclusivement consacrés aux serpents ». Il l'avait éprouvée aussi au fond des mers, peu avant de trouver comment sauver Prunille des effets d'un champignon mortel grâce à des détails cruciaux dénichés dans une bibliothèque de mycologie, expression signifiant ici : « placard plein à craquer d'ouvrages sur les champignons, appartenant à une certaine Fiona qui lui avait brisé le cœur ». Et là, dans ce couloir désert, face à ces portes numérotées qui s'alignaient à perte de vue, cette légère griserie lui venait une fois de plus. Quelque part dans cet hôtel se cachait quelque chose ou quelqu'un qui devait pouvoir répondre à toutes les interrogations Baudelaire, éclaircir tous les mystères Baudelaire, mettre fin à tous les malheurs Baudelaire. Pour un peu, il aurait entendu l'appel ténu de ce quelque chose ou de ce quelqu'un, aussi fluet qu'un pleur de chaton au fond d'un puits ou que la sonnerie étouffée d'un réveil enfoui sous un amas d'édredons.

Par malheur, faute de catalogue, Klaus ne savait où diriger ses pas. Le plus sage était donc de commencer par accomplir sa mission de groom : répondre à l'appel du 674. Peut-être qu'en ouvrant l'œil et en laissant traîner les oreilles il allait dénicher des détails cruciaux, de toute manière ?

Mais la porte 674 eut tôt fait de dégriser Klaus. Par la fente au ras du plancher se coulaient des volutes de fumée à l'odeur vaguement familière, qui se répandaient dans le couloir de la plus sinistre façon.

Klaus frappa timidement et appela :

— Il y a quelqu'un ?

— Ah ! enfin, répondit une voix, elle-même vaguement familière et pas précisément cordiale. C'est l'un de ces clowns, j'espère ?

— *Groom*, rectifia Klaus. Puis-je vous être utile ?

— J'y compte bien ! s'écria la voix. Si j'ai sonné, croyez que c'est pour m'amuser ? Entrez !

Entrer dans une pièce enfumée n'est jamais spécialement tentant. Mais exercer un emploi, même lorsque c'est pour couvrir une mission, entraîne des obligations et le jeune Baudelaire ouvrit la porte. Un monstrueux nuage empestant le cigare lui sauta au visage, mais il s'avança bravement. À travers la fumée, à l'autre bout de la pièce, on devinait une silhouette courtaude, en costume vert lustré, tournée vers la fenêtre. La main dans son dos tenait un gros cigare, source manifeste des tourbillons jaunes qui se ruaient dans le couloir. Mais Klaus se souciait peu de la fumée. Il la remarquait à peine. Il n'avait d'yeux que pour la silhouette à la fenêtre, silhouette qu'il avait espéré ne plus jamais revoir de sa vie.

Sans doute avez-vous déjà entendu ces mots éculés, « Que le monde est petit ! », ressortis chaque fois que, par coïncidence, deux personnes se connaissant peu ou prou se croisent en un lieu où elles n'étaient pas censées se croiser. Par exemple, vous entrez dans un restaurant indien et tombez sur un serveur que vous reconnaissez, et le serveur s'écrie : « Que le monde est petit ! », comme si le monde était si petit qu'il devenait inévitable que vous vous retrouviez au même instant dans le même restaurant. En réalité, il suffit de sortir de chez soi et de faire le tour du pâté de maisons – ne parlons pas de randonnée –, pour savoir qu'il n'en est rien. Le monde n'est pas petit du tout. Il serait même plutôt vaste, avec des tas de restaurants indiens répartis un peu partout, employant des serveurs qui ont pour vous des messages de la plus haute importance, et d'autres serveurs qui font l'impossible pour que ces messages ne vous arrivent jamais. Et ces serveurs ennemis s'affrontent depuis des années, depuis le temps où vous n'aviez pas assez de dents pour mâcher même le plus ramolli des gnocchis.

Non, le monde n'est pas petit, il est immense. Et Klaus avait espéré qu'il l'était suffisamment pour que l'occupant du 674, haut placé dans l'industrie du bois, ne fût pas certain patron de scierie dont ses sœurs et lui n'avaient gardé que de sombres souvenirs. De tout leur séjour aux établissements Fleurbon-Laubaine, pas une fois les trois enfants n'avaient aperçu les traits de cet homme, éternellement masqués par la fumée de

son cigare, pas plus qu'ils n'avaient appris son vrai nom, si malaisé à prononcer qu'il se faisait appeler « Monsieur » ou « M. le Directeur ». En revanche, ils en savaient long sur sa générosité, sa compassion, sa cordialité – suffisamment long, en tout cas, pour que Klaus fût atterré à l'idée que ce monde immense eût cru bon de lui en servir une deuxième ration.

— Alors, tu prends racine ou quoi ? éclata M. le Directeur. Demande au moins ce que tu peux faire pour moi !

— Que puis-je pour vous, monsieur ? demanda Klaus.

L'autre se retourna d'un bloc dans un tournoiement de fumée.

— Qui t'a dit mon nom ?

— Il ne connaît pas votre nom, intervint une voix patiente.

Et Klaus distingua, à travers la fumée, une deuxième silhouette qu'il n'avait pas notée, en peignoir éponge brodé de l'inscription : *Hôtel Dénouement*. Ce second personnage aussi, Klaus l'avait connu à la scierie, et il n'aurait su dire si sa vue lui faisait plaisir ou non. D'un côté, Charles s'était toujours montré gentil avec ses sœurs et lui. Et, même s'il ne leur avait pas été d'un grand secours, c'est toujours une bonne surprise que de découvrir, dans une pièce, quelqu'un de gentil qu'on n'avait pas remarqué. D'un autre côté, Klaus n'était pas ravi de voir Charles toujours au côté de M. le Directeur, qui n'avait pour lui que mépris.

— Je suis sûr qu'il appelle tout le monde Monsieur, compléta Charles.

— Évidemment ! aboya M. le Directeur. J'en suis sûr aussi, je ne suis pas un demeuré ! Bon, le clown, conduis-nous au sauna, et que ça saute !

— Oui, monsieur, répondit Klaus, heureux que Frank ou Ernest ait eu la bonne idée de mentionner que le sauna se trouvait au 613.

Un sauna, au cas où vous ne le sauriez pas, est une pièce lambrissée de bois et chauffée comme un four à pizza, dans laquelle on prend des bains de vapeur brûlante censés être excellents pour la santé – toutes choses que Klaus savait déjà, mais qui ne lui auraient pas soufflé où trouver le sauna, en

l'absence de catalogue. Ce coup de chance lui donnait l'air de bien connaître son métier.

— Le sauna est par là, dit-il d'un ton assuré. Un peu plus loin le long du couloir. Si vous voulez bien me suivre, messieurs...

— Navrés de vous avoir dérangé alors que le sauna est si proche, s'excusa Charles.

— Oh ! c'est un plaisir pour moi de vous y accompagner.

Neuf fois sur dix, comme chacun sait, l'expression « C'est un plaisir pour moi » signifie en réalité : « Voilà bien la dernière chose que j'aie envie de faire. » Mais cette fois-là était la dixième. Klaus était authentiquement ravi de l'occasion. N'était-ce pas une chance inespérée de laisser traîner les oreilles et d'apprendre ce que faisaient là le patron de la scierie et son partenaire ?

— Bon, mais qu'attendons-nous ? Allons-y ! tonna M. le Directeur, gagnant le couloir au pas de charge.

— Euh, M. le Directeur, dit Charles, ne seriez-vous pas mieux en peignoir ? En costume-cravate, vous ne tirerez pas tous les bienfaits de la vapeur sur la santé.

— Mais je n'en ai rien à faire, moi, des bienfaits de la vapeur sur la santé ! Je ne suis pas un demeuré ! Dans le sauna, tout ce que j'aime, c'est l'odeur du bois chaud !

Charles ravala un soupir et suivit Klaus dans le couloir.

— J'espérais que ce séjour ici serait une petite détente pour lui, confia-t-il au garçon, mais « détente » ne fait pas partie de son vocabulaire, pas plus que « vacances » ou « repos ». Il est de ceux qui aiment trop leur métier pour l'oublier ne serait-ce qu'une journée.

Des mordus de ce genre, chacun de nous en connaît : des plombiers qui consacrent leurs dimanches à visiter le musée des Éviers, des malfaiteurs qui consacrent leurs congés à mal faire. Mais Klaus avait peine à croire que ces deux-là séjourneraient à l'hôtel Dénouement dans l'unique but de se détendre. Pas à deux jours d'un important rassemblement V.D.C. Il tenta sa chance :

— Et... vous êtes ici pour affaires ?

Mais M. le Directeur avait dû entendre, car il se retourna comme un serpent.

— Ne dites rien à ce clown, Charles, hein ! Son boulot, c'est de servir la clientèle, pas de l'espionner.

— Je vous prie de m'excuser, monsieur, dit Klaus, se retenant de préciser que jamais clown, dans un hôtel, n'a été au service de la clientèle. Voilà, le sauna est ici.

Et en effet, ils se trouvaient déjà face à la porte 613, sous laquelle se coulaient des volutes de vapeur, en écho de la fumée de cigare que laissait échapper la 674.

— Toi, le minus, décréta M. le Directeur, tu nous attends dans le couloir. Quand il sera temps de nous raccompagner, on t'appellera.

— Nous raccompagner ? Pas besoin, dit Charles, et il ouvrit la porte du sauna, libérant des tourbillons de vapeur blanche. Il y a juste à longer le couloir. Je suis sûr que ce jeune groom à mieux à faire que de nous attendre ici.

— Et qui tiendra mon cigare ? demanda M. le Directeur. Je ne vais pas entrer avec un cigare dans ce lieu envahi de vapeur ! Je ne suis pas un demeuré !

— Non, bien sûr, capitula Charles.

M. le Directeur tendit son cigare à Klaus et suivit son partenaire à l'intérieur. Derrière eux, la porte commença à se refermer mollement, mais Klaus, pris d'une inspiration, l'arrêta en y calant le pied. Prestement, il plaça le cigare en équilibre sur la potiche la plus proche et, tout doux, rouvrit la porte juste assez pour se glisser à l'intérieur à son tour. Comme prévu, la vapeur était si épaisse que les deux messieurs avaient disparu, ce qui signifiait que de leur côté, depuis leurs banquettes de bois, ils ne voyaient pas Klaus non plus.

Klaus se plaqua au ras de la porte. C'était l'endroit idéal pour laisser traîner les oreilles.

— Vous auriez pu vous montrer plus courtois, M. le Directeur, dit Charles, sa voix légèrement étouffée par la vapeur. Il n'y avait aucune raison de soupçonner ce pauvre groom de tentative d'espionnage.

— On n'est jamais trop prudent ! répliqua l'autre. D'ailleurs, c'est vous-même qui m'avez dit que des ennemis pourraient bien rôder dans cet hôtel.

— C'est ce que signalait ce message que j'ai reçu. D'après J. S., il nous faut faire très attention si nous tenons à retrouver les Baudelaire.

Klaus tressaillit. Retrouver les Baudelaire ? Mais pourquoi ce J. S. se mêlait-il d'aider Charles à les retrouver, ses sœurs et lui ? Pour un peu, malgré la moiteur, il en aurait eu la chair de poule, expression signifiant ici : « Il aurait presque regretté d'avoir laissé traîner les oreilles. »

— Retrouver ces trois-là ? Jamais dit que j'y tenais ! ronchonna M. le Directeur. Ces orphelins ne nous ont valu que des ennuis.

— Les ennuis, ils n'y étaient pour rien. Tout est venu du comte Olaf. Vous vous souvenez ?

— Sûr que je me souviens ! Je ne suis pas un demeuré ! Le comte s'était déguisé en demoiselle – plutôt accorte, ma foi –, et il travaillait pour cette hypnotiseuse qui a provoqué des accidents graves dans ma scierie ! Bon, mais si ces jeunes Baudelaire n'avaient pas une énorme fortune qui les attend à la banque, jamais Olaf n'aurait concocté toutes ces manigances ! Donc c'est la faute des orphelins !

— Hmm, vous avez raison, je suppose. N'empêche que j'aimerais les retrouver. D'après *Le Petit Pointilleux*, ils sont dans une mauvaise passe.

— D'après *Le Petit Pointilleux*, ce sont trois jeunes tueurs ! Qui sait si le gamin à lunettes, là, le rat de bibliothèque, ne va pas nous sauter dessus, ici même, dans cet hôtel, et nous tailler en pièces ?

— Non, non, assura Charles, ces trois-là ne nous veulent aucun mal. Pourtant, ce n'est pas moi qui les en blâmerais, s'ils nous en voulaient parfois. Quand on sait ce qu'ils ont vécu à la scierie... D'ailleurs, si je les retrouve, la première chose que je ferai sera de leur présenter mes excuses. Je pourrais peut-être demander une paire de jumelles à ce groom ? À en croire J. S., il n'est pas exclu qu'ils arrivent en sous-marin. Il me suffirait de surveiller la mer, guetter l'apparition d'un périscope...

— La mer ? Parlons-en ! Cette chambre avec vue sur la mer, c'est mortel ! Moi, je l'aurais voulue sur l'étang. J'aurais pu y jeter mes mégots et regarder les jolis ronds dans l'eau.

— Pas sûr que les mégots soient très bons pour la qualité de l'eau, dit Charles.

— Qu'est-ce que j'en ai à faire, moi, de la qualité de l'eau ? J'ai d'autres priorités que vos histoires d'environnement. La forêt de Renfermy se fait clairette, et quand il n'y a plus d'arbres, hein, c'est bon pour la scierie, peut-être ? Déjà, les affaires ne vont pas fort. Notre dernière grosse commande, c'était pour agrandir cette usine de moutarde, là, ça commence à faire un bail. J'espère que ce cocktail, jeudi, sera l'occasion de nouer des relations d'affaires. Après tout, hein ? Sans ma scierie, il n'aurait même pas de planchers, ce bel hôtel !

— Je me souviens, dit Charles. Les livraisons en pleine nuit et tout ça... Mais, M. le Directeur, vous m'aviez dit que, depuis, vous n'aviez plus jamais eu de nouvelles de cette organisation.

— Et c'était vrai. Jusqu'à ces jours-ci. Vous n'êtes pas le seul, Charles, à recevoir des messages du dénommé J. S. Je suis invité à une petite fête qu'il donne jeudi soir, et je suis convié à y porter tout ce que j'ai comme accessoires de valeur. Ce qui signifie, je suppose, qu'il y aura du beau monde. Des jolies fortunes qui pourraient bien être disposées à acheter du beau bois.

— Si la scierie redevient prospère, M. le Directeur, hasarda Charles, nous pourrions peut-être payer nos employés en bon argent, plutôt qu'en chewing-gums et en bons de réduction ?

— Ne dites donc pas n'importe quoi, Charles ! Le chewing-gum et les bons de réduction sont une excellente rémunération. Si vous passiez moins de temps dans les livres et davantage dans les cahiers de comptes, vous auriez plus d'égards pour l'argent et un peu moins pour les gens !

— Il n'y a pas de honte à avoir des égards pour les gens, plaida Charles d'une voix douce. Pas de honte à bien les aimer. Vous, par exemple, je vous aime bien, M. le Directeur. Je tiens à vous. Et les enfants Baudelaire aussi, je les aime bien. Si ce que m'a écrit J. S. est vrai, il semblerait que leurs parents...

— Je vous demande pardon, coupa une voix.

La porte s'ouvrit à la volée et une silhouette filiforme s'avança à travers la vapeur. Klaus s'aplatit contre le mur. M. le Directeur aboya :

— C'est mon clown ? Qu'est-ce que j'ai dit ? De m'attendre dans le couloir !

— Non, je suis l'un des gérants de l'hôtel, intervint Frank ou Ernest. Cela dit, si vous désirez un clown, nous avons cela au 791, Spectacles & Arts du cirque. Euh, je suis désolé de faire irruption de la sorte, mais nous sommes dans l'obligation de vous demander d'évacuer le sauna. Un événement indépendant de notre volonté nous contraint à réquisitionner cette pièce. Si vous souhaitez d'autre vapeur, vous en trouverez en abondance au...

— Je n'en ai rien à faire, moi, de votre vapeur ! rugit M. le Directeur. Ce qui me plaît, c'est l'odeur du bois chauffé ! Où respirer cette odeur, sinon au sauna ?

— Au 547, répondit le gérant, courtois, vous avez la Chimie organique. Vous y trouverez toutes sortes d'odeurs intéressantes.

Klaus recula dans l'embrasure de la porte et fit semblant d'arriver juste.

— Au 547 ? Je me ferai un plaisir d'y conduire nos hôtes, proposa-t-il, espérant ainsi entendre la suite de la discussion entre Charles et M. le Directeur.

— Non, non, lui dit Ernest ou Frank. Toi, ta présence est requise ici. D'ailleurs, par le plus heureux des hasards, une chimiste vient de passer dans le couloir, qui se fera une joie d'accompagner ces messieurs là-bas. Je vous l'appelle.

— Bon, se résigna M. le Directeur. On y va.

D'un pas traînant, il gagna le corridor, où se tenait une silhouette en blouse blanche avec un masque sur le nez, un de ces masques comme en portent les chirurgiens et les chimistes. Il eut tôt fait de repérer son cigare sur le rebord de la potiche et de se le remettre au bec, si bien que le nuage de fumée reprit position devant ses traits avant que la nuée de vapeur ne se dissipe. Sans un mot de plus, Charles et lui emboîtèrent le pas de la blouse blanche, laissant Klaus en tête à tête avec Frank ou Ernest.

Le gérant se tourna vers Klaus et lui tendit un gros objet rigide, sorte de cylindre creux dans lequel était enroulé quelque chose de large et plat.

— À manier avec précaution, dit-il en déposant la chose dans les mains de Klaus. Une fois déroulé, c'est extrêmement collant – si collant que tout ce qui l'effleure y reste englué. Tu sais ce que c'est ?

— Du papier tue-mouches ? hasarda Klaus. L'hôtel a des problèmes d'insectes ?

— D'insectes, pas vraiment. D'oiseaux, disons plutôt. C'est du papier attrape-oiseaux. Incomparablement plus costaud que le tue-mouches. Et tu vas m'aider à suspendre une extrémité de ce rouleau au rebord de cette fenêtre, là, puis laisser pendre le reste dehors, par-dessus l'étang. Tu devines pourquoi ?

— Pour attraper des oiseaux, dit Klaus, mais...

— Manifestement, tu as beaucoup lu et tu sais beaucoup de choses, reprit Ernest ou Frank, d'un ton qui pouvait être aussi bien réprobateur qu'approbateur. Tu sais donc que les oiseaux peuvent causer toutes sortes de problèmes. Par exemple, j'ai entendu dire que, récemment, un vol d'aigles avait enlevé tout un groupe d'enfants. Qu'en penses-tu, dis-moi ?

Klaus eut un léger sursaut. Ce qu'il en pensait, il le savait très exactement. Il voyait même fort bien la scène, gravée à jamais dans son souvenir : cette nuée d'aigles emportant dans les airs toute une troupe de scouts des neiges, depuis le sommet du mont Augur. Il en pensait que c'était horrible, mais les traits impénétrables du gérant ne laissaient en rien deviner si tel était aussi son avis.

— Impressionnant, dit-il pour finir, prenant soin de choisir un mot pouvant convenir tout à la fois à l'horreur et à l'admiration.

— Impressionnante réponse, commenta Frank ou Ernest, et il eut un soupir songeur. Dis-moi... Es-tu bien qui je pense ?

Klaus cligna des yeux derrière ses lunettes rondes et derrière les lunettes noires qui les masquaient. Imaginer une réponse sans risque pour éluder une question à risques, c'est un peu comme de choisir le bon ingrédient pour un sandwich. La moindre erreur et c'est la catastrophe. Devant la porte de ce sauna, Klaus aurait donné cher pour être certain de donner une réponse sans risque, par exemple : « Oui, je suis Klaus Baudelaire », s'il avait affaire à Frank, ou bien : « Désolé, je ne

comprends pas ce que vous voulez dire », s'il avait Ernest en face de lui. Après une seconde de pure panique, il se rabattit sur la seule réponse sans risque qui lui venait à l'esprit :

— Bien sûr que oui, je suis qui vous pensez, dit-il, avec la nette impression de s'exprimer en langage codé, un langage codé dont il ignorait le code. L'un de vos grooms.

— Je vois, dit Frank ou Ernest, plus impénétrable que jamais. Je te sais gré de ton aide, groom. Tout le monde n'a pas le cran voulu pour prêter main-forte à ce genre de plan.

Sur ces mots, le gérant s'éclipsa, et Klaus se retrouva seul dans le sauna. À pas prudents, il traversa la pièce embuée, puis, à tâtons, il chercha la fenêtre, trouva le moyen de l'ouvrir et rabattit un volet marqué 9, qui donnait directement sur l'étang aux eaux lisses. Comme il arrive en général lorsqu'on ouvre une pièce embuée, la vapeur se rua dehors, laissant pleinement visibles les lambris de la pièce et ses banquettes de bois. Klaus réprima un soupir. Si seulement les choses avaient bien voulu s'éclaircir aussi dans sa tête !

En silence, il attacha une extrémité du papier gluant au rebord de la fenêtre, pris de tournis en repensant à tout ce qu'il venait d'entendre. En silence, il fit passer par-dessus bord le reste du rouleau de papier, qui s'incurva vers l'étang à la façon d'un toboggan. En silence, il contempla l'étrange installation, se demandant lequel des deux gérants lui avait confié une mission aussi insolite. Il s'apprêtait à quitter le sauna lorsque son silence fut fracassé d'un coup – ou, plutôt, de trois coups – par un son unique entre tous.

L'horloge de l'hôtel Dénouement est à elle seule une légende, expression signifiant ici : « planétairement réputée pour sa capacité à faire sursauter une armée ». Nichée sous le dôme de la réception, elle sonnait les heures avec tant de fougue que chacun de ses coups s'en allait vibrer, véhément, prolongé, jusqu'au fin fond du plus reculé des recoins de l'établissement. Mais plus frappant encore en était le timbre singulier, tel qu'on aurait juré entendre, pour chaque coup, certain mot très courant prononcé de façon péremptoire. En cet instant de mon récit, il était trois heures de l'après-midi, et partout dans le bâtiment, du sous-sol au solarium, du pignon nord au pignon

sud, chacun pouvait entendre l'énorme cloche décréter lentement par trois fois, implacable et catégorique : *NoN!... NoN!... NoN!...*

Alors, se détournant de la fenêtre pour gagner le couloir et redescendre à la réception, Klaus sentit son cœur sombrer. Et si c'était à lui en personne que s'adressait cette horloge ? Si c'était à lui, Klaus Baudelaire, qu'elle disait sa désapprobation, en professeur inflexible dont l'élève a tout faux ? Car à vrai dire le garçon se sentait plutôt mal parti dans la mission que lui avait confiée Kit. Avait-il la moindre idée de ce que faisaient dans cet hôtel Charles et M. le Directeur ? *NoN!* Avait-il démêlé auquel des frères ennemis il avait eu affaire ? *NoN!* Plus grave encore, était-il certain d'avoir bien agi en suspendant à la fenêtre ce rouleau de papier gluant, destiné à un usage douteux ? *NoN!*

À chaque coup d'horloge, Klaus sentait peser sur lui plus encore le blâme et la réprobation. Il espérait vivement que ses sœurs avaient plus de succès que lui dans leurs missions. Car, en ce qui le concernait, songeait-il en pressant sur le bouton de l'ascenseur pour regagner le niveau 1, tout allait affreusement de travers. Et décidément non trois fois non, il n'avait jusqu'ici rien fait de bon.



Lorsque les portes de l'ascenseur s'ouvrirent en chuintant au troisième étage, Prunille se tourna vers ses aînés pour leur souffler : « At'taleur ! », puis elle débarqua bravement dans un long couloir désert.

De part et d'autre de ce corridor s'alignaient des portes numérotées, nombres impairs d'un côté, nombres pairs de l'autre, et entre ces portes de grosses potiches montaient la garde, nettement plus grandes que Prunille mais nettement moins adorables. La petite s'avança, un peu incertaine, sur une carquette gris rat qui étouffait le bruit de ses pas. Se faire passer pour un groom afin de démêler ce qui se tramait dans un hôtel à perdre le nord n'était déjà pas facile pour ses aînés, mais pour une toute-petite à peine sortie de la phase bébé, la tâche relevait du tour de force.

Certes, au cours des derniers mois, Prunille avait fait de gros progrès. De quatre pattes elle était passée à deux seulement, son

vocabulaire se rapprochait doucement de celui du commun des mortels, elle avait même un peu appris à cuisiner. Malgré tout, elle avait des doutes : pouvait-elle vraiment tenir le rôle d'une professionnelle de l'hôtellerie ? Tout en se dirigeant vers ses premiers clients, elle résolut d'adopter une attitude laconique – mot signifiant ici : « inspirée des habitants de la Laconie, légendairement peu bavards, et consistant à n'ouvrir la bouche qu'en cas d'absolue nécessité, de manière à ne pas attirer l'attention sur son âge tendre et sa relative inexpérience dans le métier ».

Lorsqu'elle arriva devant le 371, Prunille crut d'abord à une erreur. Frank – ou peut-être Ernest – avait assuré que des enseignants logeaient là, mais quel type d'enseignement pouvait donc expliquer les sons indescriptibles qui traversaient la porte ? La torture des petits animaux était-elle désormais au programme des collègues ? En tout cas, une bestiole non identifiée protestait là énergiquement, alternant cris perçants, couinements horribles, miaulements d'agonie, le tout entrecoupé de brefs instants presque mélodieux mais si abominablement bruyants que Prunille dut tambouriner à la porte avant d'être enfin entendue.

– Qui ose déranger un génie dans ses gammes ? s'informa une voix aussi tonitruante que familière.

– Groum ! lança Prunille.

– *Groum !* singea la voix, d'un ton grinçant et haut perché que la petite reconnut sans peine.

Le doute n'était plus permis et la porte, en s'ouvrant, apporta confirmation. Dans son embrasure s'encadrait un individu que Prunille avait espéré ne plus jamais, jamais revoir.

Si vous avez un jour travaillé pour quelqu'un, puis, par la suite, cessé de travailler pour lui, vous savez déjà qu'il existe trois façons de quitter un employeur. Vous pouvez : a) claquer la porte ; b) vous faire mettre à cette même porte – en d'autres termes, vous faire virer ; c) obtenir une séparation à l'amiable. Claquer la porte, vous le savez sûrement, signifie que pour une raison x ou y votre employeur vous a déplu. Vous faire mettre à la porte, il va de soi, signifie que c'est vous qui avez déplu à votre employeur. Quant à la séparation dite à l'amiable, aucune

amabilité là-dedans. L'expression signifie que vous n'aviez qu'une idée, claquer la porte, que votre employeur n'avait qu'une idée, vous virer, et que, prenant les devants, vous avez planté là le bureau, l'usine, le monastère ou autre lieu avant que l'un de vous ne passe à l'action le premier. Dans tous les cas de figure, il n'est jamais plaisant de se retrouver nez à nez avec un ancien employeur. C'est un rappel cruel, pour les deux parties concernées, de l'enfer vécu ensemble. En ce qui me concerne, je suis allé jusqu'à me jeter au bas d'un escalier plutôt que de me retrouver, ne fût-ce qu'un millième de seconde, nez à nez avec une modiste que j'avais fuie après avoir deviné la sinistre réalité qui se cachait sous ses voilettes – pour découvrir, l'instant d'après, que l'infirmier qui me plâtrait le bras n'était autre que le goujat qui nous avait virés de son orchestre, mon accordéon et moi, après trois représentations de certain opéra. Mais je digresse.

Il serait malaisé de dire si le bref stage de Prunille comme secrétaire au collègue Prufrock avait pris fin sur une démission, une mise à la porte ou à l'amiable, le trio Baudelaire ayant quitté l'endroit après qu'une combine du comte Olaf eut bien failli réussir. Il n'en était pas moins déplaisant pour elle de se retrouver face au proviseur adjoint Nero.

— Qu'est-ce que c'est ? aboya l'intéressé, brandissant le malheureux violon dont il tirait ces sons inqualifiables.

Les quatre couettes hideuses qui lui hérissaient le crâne avaient doublé de longueur, constata Prunille, et doublé de hideur aussi, sans parler de la mocheté de cette cravate ornée d'escargots qu'il s'entêtait à porter.

— Zavéconné, répondit Prunille, aussi laconique que possible.

— *Zavéconné*, singea le bonhomme. Et alors ? J'ai bien le droit de sonner, non ? Est-ce une raison pour m'interrompre en plein exercice ? Pas plus tard que jeudi, autrement dit après-demain, j'ai un récital de la plus haute importance. Et je compte bien ne plus lâcher ce violon d'ici là.

— M. le principal ! geignit une voix par-derrière, elle aussi étrangement familière. S'il vous plaît, vous aviez dit que nous ferions une petite pause pour déjeuner.

Le principal adjoint se retourna vivement, faisant voltiger ses couettes hideuses, et Prunille découvrit, à sa consternation, que la suite 371 hébergeait deux autres personnes tout droit venues du passé Baudelaire. Mr Rémora, qui réclamait une pause, avait été le professeur de Violette au collège Prufrock – encore qu’il eût été difficile de dire ce qu’il enseignait, ses cours consistant à débiter de brefs récits sans queue ni tête tout en s’empiffrant de bananes au point de s’en tartiner la moustache, qu’il avait plus noire et drue qu’un pouce de gorille.

– Oui, et moi j’ai si faim que j’avalerais bien un quintal de riz, renchérit Mme Alose, qui avait été le professeur de Klaus.

Sa passion pour le système métrique n’avait manifestement pas faibli, mais en revanche, observait Prunille, son apparence avait changé. Par-dessus sa crinière sombre était perchée une petite perruque blond platine, calot de neige au sommet d’un pic, et sur ses yeux reposait un loup, mot signifiant ici : « masque de velours ou de satin noir recouvrant seulement le pourtour des yeux, très en vogue au XVI^e siècle chez les dames de qualité mais aujourd’hui rarement porté, même par les professeurs, en dehors des bals masqués ».

– J’ai cru comprendre qu’au 954 il y avait un excellent restaurant indien, ajouta la dame.

En toute autre circonstance, Prunille aurait répondu : « Andiamo ! », ce qui était sa façon de dire : « Je vais vous y conduire, tout le plaisir est pour moi. » Mais elle redoutait, en ouvrant la bouche, de révéler sa véritable identité, aussi se contenta-t-elle, laconique, d’une gracieuse courbette devant ses clients tout en indiquant, de ses petites mains gantées, la direction des ascenseurs. Un bref instant, le principal adjoint parut déçu, puis il singea la courbette, ravi d’avoir trouvé comment se moquer d’un muet.

– Ne feriez-vous pas mieux de prendre votre butin avec vous, madame Alose ? suggéra Mr Rémora, désignant le fond de la pièce.

Mme Alose battit des cils derrière son loup.

– Oh non ! dit-elle. Non, je ne crois pas. Il sera plus en sécurité ici.

Prunille coula un regard vers le fond de la pièce et fit sa première observation de flâneur. Là-bas, sur une table, tout près d'une fenêtre avec vue sur la mer, s'empilaient des sacs jouflus sur lesquels était inscrit en grosses lettres :

PROPRIÉTÉ DU COMPTOIR D'ESCOMPTE PAL-ADSU &
BANQUE DE GRUGES ASSOCIÉS.

La benjamine des Baudelaire voyait mal ce que venaient faire, dans cette chambre d'hôtel, des biens lui semblant fort appartenir à la banque de Mr Poe. Mais les deux professeurs et le proviseur adjoint piaffaient dans le couloir, ne lui laissant guère le temps de se creuser la cervelle. Toujours aussi laconique, elle ouvrit la voie en direction des ascenseurs, répétant dans sa tête : « 954, 954, 954... » Pourvu que ce fût le bon numéro ! Sinon, en l'absence de catalogue, où dénicher un restaurant indien dans cet hôtel à perdre le nord ?

— J'ai hâte de donner ce récital, déclara le proviseur adjoint comme le petit ascenseur entamait sa montée vers le neuvième étage. Tous ces critiques musicaux invités au cocktail vont être éblouis. Ma carrière va enfin prendre son essor. Adieu, collègue Prufrock !

— Qui vous a dit qu'il y aurait des critiques musicaux à ce cocktail ? s'étonna Mr Remora. Mon invitation à moi précisait seulement : « *Buffet. Bananes à discrétion.* »

— La mienne non plus ne parlait pas de critiques musicaux, fit remarquer Mme Alose. Elle spécifiait seulement : « *Champagne en l'honneur du système métrique.* » On m'y demandait aussi d'apporter tous mes bijoux et objets de valeur afin de les faire peser et mesurer. Ma paie d'enseignante ne me permet pas de m'offrir des objets de valeur. Pour m'en procurer, j'ai dû me mettre un peu hors la loi.

— *J'ai dû me mettre un peu hors la loi*, singea Mr Nero de sa voix la plus flûtée. Vrai ! J'ai peine à croire que nous ayons été invités à la même réception, vous et moi. Un génie de mon envergure... Parions qu'Esmé d'Eschemizerre et son fiancé vous ont envoyé ces invitations par erreur !

Derrière ses lunettes noires, Prunille plissait le front. Le fiancé d'Esmé ? C'était le comte Olaf, sauf erreur. Il n'y avait rien de surprenant à le retrouver derrière une monumentale manigance, mais pourquoi diantre attirer Nero et les autres dans cet hôtel ?

La petite aurait bien aimé laisser traîner les oreilles un peu plus, mais l'ascenseur, avec un hoquet, s'immobilisa au neuvième, et elle dut reprendre son rôle de groom.

— Neuf, dit-elle, laconique.

— *Neuf*, singea Mr Nero.

Mais c'était machinal, car il tenait surtout à sortir de l'ascenseur le premier, quitte à bousculer tout le monde. Prunille se faufila sur ses talons et, de nouveau, guida ses clients jusqu'à la porte 954, qu'elle ouvrit – se hissant sur la pointe des pieds – d'un geste très professionnel.

— Puis-je quelque chose pour vous ? chevrota une voix cassée.

Et Prunille eut la surprise de reconnaître un nouveau personnage surgi de son jeune passé.

C'était un très, très vieux monsieur, avec de toutes petites lunettes sur le nez – plus petites encore, si c'est possible, que des rondelles d'olive verte. La première fois que les enfants avaient eu affaire à lui, ce vieux monsieur avait eu le crâne découvert, mais cette fois, à la surprise de Prunille, il l'avait empaqueté d'un turban rehaussé d'un rubis rutilant, vrai ou faux. Ce turban, ou son frère, Prunille l'avait déjà vu sur le crâne du comte Olaf déguisé en prof de gym. Mais que diantre faisait-il sur celui du vieux Hal, archiviste à la clinique Heimlich ?

— *Puis-je quelque chose pour vous ?* singea Mr Nero. Bien sûr que vous le pouvez, et même vous le devez ! Nous mourons de faim.

— Je n'avais pas saisi qu'il s'agissait d'une occasion triste, dit Hal, clignant des yeux derrière ses lunettes microscopiques.

— Si vous nous régalez, ce ne sera pas une occasion triste ! répondit Mr Rémora.

Hal fronça les sourcils comme si la réponse n'était pas la bonne, mais il guida ses trois clients vers une table, dans un coin du restaurant désert.

— Nous sommes fiers de servir ici une large gamme de mets en provenance des Indes, récita-t-il, distribuant les menus et versant à chacun un verre d'eau. L'histoire culinaire de cette région du monde est d'ailleurs passionnante. Lorsque les Britann...

— Je prendrai dix grammes de riz blanc, l'interrompt Mme Alose, un dixième d'hectogramme de crevettes vindaye, trois cents décigrammes de chana aloo masala, mille centigrammes de saumon tandouri, quatre samosas de dix-huit centimètres cubes chacun, cinq décilitres de lassi à la mangue et une sada rava dosai longue de dix-neuf centimètres virgule cinq.

Prunille espérait des remarques de Hal sur cette commande – tout lui était bon pour enrichir son savoir culinaire – mais le vieil homme se contenta de griffonner sur son bloc-notes, puis il se tourna vers Mr Rémora, qui fronçait le sourcil sur le menu.

— Je prendrai les bananes frites, résolut le professeur après mûre réflexion. Combien de bananes y a-t-il dans une portion ?

— Deux, monsieur.

— Mettez-m'en deux douzaines, alors. Ce qui m'en fera quarante-huit.

— Choix intéressant, commenta Hal. Et vous, monsieur ?

— Moi ? Un ballotin de chocolats ! ordonna Nero. Grand format !

Prunille se retint de sursauter. Elle avait presque oublié cette obsession pour les chocolats.

— Les chocolats ne font pas partie des mets traditionnels indiens, monsieur, dit Hal. Si vous ne savez pas quoi commander, permettez-moi de vous conseiller notre assortiment de plats variés.

— *Permettez-moi de vous conseiller notre assortiment de plats variés !* singea Nero, fusillant Hal des yeux. Au diable vos traditions ! Je ne mangerai rien ! De toute manière, allez savoir ce qu'on risque avec des chocolats de provenance étrangère !

Hal fit mine d'ignorer cette remarque xénophobe – autrement dit, inspirée par la haine ou la crainte de l'étranger, Prunille s'en souvenait fort bien, Jérôme ayant expliqué ce mot aux trois enfants, quelques mois plus tôt.

— Vos commandes vous seront servies sous peu, dit-il seulement, hochant la tête. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, je serai en cuisine.

— *Si vous avez besoin de quoi que ce soit, je serai en cuisine,* singea Nero, mais Hal avait déjà disparu derrière des portes battantes.

Alors le principal adjoint prit soin de poser son verre mouillé directement sur le bois de la table, afin d'y laisser une vilaine marque ronde, et il se tourna vers les deux professeurs.

— La coiffure de cet étranger me rappelle ce bon Mr Gengis, vous vous souvenez ?

— *Bon Mr Gengis ?* se récria Mr Rémora. Vous l'avez vu aimable une seule fois, vous ? D'ailleurs, sauf erreur, il s'agissait d'un criminel déguisé.

D'une main nerveuse, Mme Alose redressa sa perruque.

— Ce n'est pas parce qu'on est criminel, dit-elle, qu'on n'a pas le droit d'être bon ! Sans compter qu'il est bien normal, quand on a les autorités à ses trousses, d'être un peu à cran de temps à autre.

— À propos d'autorités aux troussés... commença Mr Rémora.

Mais le principal adjoint le fit taire d'un regard de glace.

— Plus tard, dit-il, et il se tourna vers Prunille. Groom, ordonna-t-il, sans même faire l'effort de cacher qu'il l'envoyait hors de portée de voix. Va donc nous chercher des serviettes de table. Ce n'est pas parce que je ne consomme rien que je n'ai pas droit à une serviette !

Prunille acquiesça, laconique, et fila vers les portes battantes. D'un côté, elle regrettait un peu de devoir s'éloigner de cette table juste au moment où ses convives semblaient sur le point de discuter de quelque chose d'important. D'un autre côté, en tant que chef en herbe, expression signifiant ici : « brin de fille ayant pris goût à l'art culinaire », il ne lui déplaisait pas d'aller jeter un coup d'œil en cuisine. Depuis le jour où la juge Abbott – Judy Sibyl Abbott, qui avait été un temps leur adorable voisine – avait emmené les trois enfants au marché acheter de quoi confectionner une mémorable sauce *puttanesca*, la petite se passionnait pour la gastronomie. Mais bien sûr il lui avait

fallu attendre de tenir sur ses deux jambes pour mettre la main à la pâte.

Si vous n'avez jamais glissé le nez dans les cuisines d'un, restaurant, vous devriez envisager l'expérience. C'est un lieu qui regorge d'ustensiles insolites et d'ingrédients fascinants, et il est relativement facile de s'y faufiler, du moins si vous ne craignez pas de vous faire jeter dehors à la seconde même où vous serez repéré. Pourtant, lorsque Prunille entra dans la place, elle ne vit ni ustensile insolite ni ingrédient fascinant et ce, pour deux raisons combinées. D'abord, l'endroit était tout embué de vapeur, une vapeur exquisément odorante qui s'échappait d'une bonne douzaine de faitouts bouillonnant aux quatre coins de la pièce. L'air manquait donc de limpidité, mais là n'est pas la principale raison pour laquelle Prunille ne vit rien. La vérité est qu'une conversation était en cours dans la pièce, conversation entre deux personnages impénétrables, or ce qui se disait là était plus captivant encore que n'importe quel ustensile ou ingrédient de la cuisine indienne traditionnelle.

— J'ai des nouvelles de J. S., chuchotait Frank ou Ernest à l'oreille de Hal.

Tous deux tournaient le dos à Prunille. À la faveur d'une volute de vapeur, Prunille se coula tout près d'eux, entre deux fourneaux.

— J. S. ? s'étonna Hal. Elle est ici ?

— Elle est ici. Pour donner un coup de main. Elle a observé le ciel avec son vidéo-détecteur céleste et, malheureusement, elle est d'avis que nous allons tous manger du corbeau.

— Manger du corbeau ? répéta Hal. Comme ma grand-mère disait : « manger son chapeau » ? Alors là, j'en suis bien navré. Le corbeau est un oiseau dur à cuire, parce que sa viande est fort coriace, à voyager comme il le fait.

Prunille réfléchit très fort. « Manger du corbeau », elle le savait, signifie grosso modo : « subir une défaite et l'admettre ». Combien de fois avait-elle entendu cette expression dans la bouche de sa mère, lorsque ses parents jouaient au tric-trac, tous les deux ? « Bertrand, disait Mrs Baudelaire après le jet de dés qui assurait sa victoire, tu vas manger du corbeau, mon cher ! » Là-dessus, elle se jetait sur le père de Prunille pour le

chatouiller sans merci, et les trois enfants à leur tour s'écroulaient sur leurs parents, en petit tas hurlant de rire.

Mais dans le cas présent, curieusement, Hal semblait faire allusion à une réelle consommation de corbeau. Et même si Prunille, à tout prendre, préférait le corbeau, surtout en gibelotte, au chapeau de feutre ou de paille, cru ou cuit, elle commençait à se demander si ce restaurant ne cachait pas d'étranges choses.

— Oui, c'est bien fâcheux, concédait Frank ou Ernest. Si encore nous avons de quoi mettre un peu de douceur dans ce plat. J'ai ouï dire que certains champignons avaient refait surface.

— Hmm, fit Hal, impénétrable. Du sucre vaudrait mieux.

— D'après nos calculs, le sucre devrait passer à la laverie peu après la tombée de la nuit, poursuivit le gérant, non moins impénétrable.

— Ravi de l'apprendre, dit Hal. Je commence à fatiguer un peu. Savez-vous combien de feuilles de laitue fraîche il m'a fallu envoyer là-haut, sur ce toit en terrasse ?

Frank ou Ernest plissa le front :

— Dites-moi, souffla-t-il, plus bas que jamais. Êtes-vous bien qui je pense ?

— Et *vous* ? répondit Hal tout aussi bas. Êtes-vous bien qui je pense ?

Prunille tendit le cou pour tendre l'oreille, dans l'espoir d'apprendre si Frank ou Ernest faisait allusion au champignon nommé « fausse golmotte médusoïde » et si Hal faisait allusion au mystérieux sucrier. Las ! à sa grande horreur, ce léger mouvement fit craquer le plancher, si bien que Hal et Ernest – ou peut-être Frank – se retournèrent comme un seul homme et ouvrirent de grands yeux sur la toute-petite, à travers la nuée de vapeur.

— Et toi, s'écrièrent-ils en chœur, es-tu bien qui je pense ?

L'énorme avantage du laconisme, c'est qu'il vous évite les ennuis que peuvent attirer les mots malheureux. Un auteur laconique – par exemple un poète produisant un haïku tous les dix ans – risque peu de déplaire à quiconque. Alors qu'un auteur qui vient de rédiger douze ou treize livres dans un laps

de temps record risque fort de se retrouver, un jour ou l'autre, recroquevillé sous la table basse d'un criminel notoire, retenant son souffle et priant le ciel pour que nul ne remarque que le jeu de tric-trac a la tremblote et que le tapis se noircit d'une curieuse tache évoquant de l'encre. Dans ces occasions, on se demande si certains exercices littéraires en valent réellement la peine – mais je m'é gare une fois de plus, revenons-en à Prunille, cherchant que répondre à une épineuse question.

Si la toute-petite, au lieu d'opter pour le laconisme, avait choisi de noyer le poisson par un joyeux babil, elle aurait été en peine d'imaginer une réponse adaptée. Par exemple, répondre : « Prunilaire mayday », ce qui était sa façon à elle de dire : « Oui, je suis Prunille Baudelaire, mes aînés et moi avons besoin de votre aide pour démêler ce qui se trame dans cet hôtel et faire parvenir nos conclusions à nos amis de V.D.C. », ne pouvait convenir que si elle avait affaire à Frank. Dans le cas contraire, c'était se jeter dans la gueule du loup. Mais si elle répondait : « No habla esperanto », autrement dit : « Désolée, je ne comprends pas votre question », la réponse ne valait que si elle avait affaire à Ernest. Car, s'il s'agissait de Frank, elle se privait sottement de son secours.

Par-dessus le marché, la présence de Hal compliquait encore les choses. Les trois enfants avaient travaillé pour lui, brièvement, aux Archives de la clinique Heimlich, mais ils avaient quitté cet employeur de façon un peu précipitée. Hal avait cru les jeunes Baudelaire responsables de l'incendie ayant ravagé ses chères Archives, et Prunille ignorait s'il leur gardait une dent, expression signifiant ici : « s'il comptait parmi leurs ennemis jurés », ou si, malgré tout, il était plutôt de leur côté, celui des volontaires et de V.D.C.

Tout cela était horriblement compliqué, plus compliqué encore que ma façon de raconter, mais Prunille, par bonheur, avait opté pour le laconisme, et une réponse laconique suffisait.

— Groum, dit simplement la petite, et c'était largement assez.

Du regard, Hal consulta Frank ou peut-être Ernest, et Ernest, ou peut-être Frank, lui répondit du regard. Les deux hommes échangèrent un hochement de tête et, comme un seul

homme, gagnèrent le fond de la cuisine où se dressait un grand placard. Hal ouvrit le placard et en sortit un étrange objet qu'il tendit à Frank ou Ernest, lequel l'inspecta brièvement et le tendit à Prunille. On aurait dit une énorme araignée de métal, tout hérissée de fils tortueux, avec une sorte de clavier alphabétique au milieu.

— Sais-tu ce qu'est ceci ? s'enquit le gérant.

— Oui, répondit la benjamine des Baudelaire.

Prunille n'avait encore jamais vu pareil accessoire, du moins pas de ses yeux, mais ses aînés lui avaient décrit l'étrange système de verrouillage observé dans les monts Mainmorte. Sans le génie de Violette pour la mécanique et sans les connaissances de Klaus en matière de littérature russe, jamais ils n'auraient pu déverrouiller ce cadenas, ni libérer Prunille des griffes du comte Olaf.

— Prends-en bien soin, lui dit Frank ou Ernest. Lorsque tu places cet engin sur la poignée d'une porte de cet hôtel et que tu tapes les lettres V, D, C, cette porte se retrouve cadenassée par verrouillage à digicode culturel. À présent, tu vas prendre l'ascenseur, descendre au sous-sol et aller verrouiller de la sorte la porte 025.

— C'est la laverie de l'hôtel, vois-tu, enchaîna Hal, scrutant la petite à travers ses lunettes minuscules. Comme la plupart des laveries, buanderies, blanchisseries et autres, cette pièce comporte une bouche d'aération, équipée d'une manche pour évacuer la vapeur au-dehors.

— Et si quelque chose venait à tomber du ciel sous l'angle voulu, compléta Frank ou Ernest, ce quelque chose pourrait choir dans la manche d'aération et aller rouler dans la pièce. Et si ce quelque chose était précieux, très précieux, alors il vaudrait mieux que la porte soit hermétiquement close, afin que ce quelque chose ne se retrouve pas dans de mauvaises mains.

De quoi parlaient-ils, tous deux ? Prunille n'en avait aucune idée, et elle regrettait bien de ne pouvoir disparaître à nouveau dans la vapeur et, peut-être, en apprendre plus. Mais elle referma ses petites mains gantées sur l'étrange cadenas. L'heure n'était plus à la flânerie.

— Je te sais gré pour ton aide, groom, lui dit Frank, ou peut-être Ernest – ou peut-être un autre, qui sait ? Tout le monde n'a pas le cran voulu pour prêter main-forte à ce genre de plan.

Alors, avec un hochement de tête laconique, Prunille tourna les talons. En silence elle franchit les portes battantes, en silence elle retraversa le restaurant – sans même ralentir pour glaner des bribes du conciliabule des trois enseignants –, en silence elle rouvrit la porte 954 pour regagner le couloir et l'ascenseur.

Mais tandis qu'elle prenait le chemin du sous-sol, son silence fut fracassé d'un coup – ou, plutôt, de trois coups – par un son unique entre tous.

L'horloge de l'hôtel Dénouement est à elle seule une légende, expression signifiant ici : « planétairement réputée pour sa capacité à faire sursauter une armée ». Nichée sous le dôme de la réception, elle sonnait les heures avec tant de fougue que chacun de ses coups s'en allait vibrer, véhément, prolongé, jusqu'au fin fond du plus reculé des recoins de l'établissement. Mais plus frappant encore en était le timbre singulier, tel qu'on aurait juré entendre, pour chaque coup, certain mot très courant prononcé de façon péremptoire. En cet instant de mon récit, il était trois heures de l'après-midi, et partout dans le bâtiment, du sous-sol au solarium, du pignon nord au pignon sud, chacun pouvait entendre l'énorme cloche décréter lentement par trois fois, implacable et catégorique : *NoN !... NoN !... NoN !...*

Dans l'ascenseur où elle venait d'entrer, l'étrange cadenas sinistrement lourd entre ses petites mains gantées, la benjamine des Baudelaire sentit son cœur sombrer. Et si c'était à elle en personne que s'adressait cette horloge ? Si c'était à elle, Prunille, qu'elle disait sa désapprobation, en professeur inflexible dont l'élève a tout faux ? Car la petite avait beau s'être appliquée de son mieux, elle soupçonnait que ce mieux-là ne valait pas grand-chose. Elle avait ouvert l'œil et le bon, mais avait-elle démêlé auquel des frères ennemis elle avait eu affaire ? *NoN !* Elle avait laissé traîner les oreilles, mais savait-elle ce que faisaient ici deux professeurs de collègue et un proviseur adjoint plus que louche ? *NoN !* Plus grave encore, elle s'apprêtait à

aller verrouiller une porte dans un but qui lui échappait, mais était-elle certaine de bien agir, ce faisant ? *NoN !*

À chaque coup d'horloge, Prunille sentait peser sur elle plus encore le doute et la réprobation. Lorsqu'elle atteignit la porte 025, une lingère à la longue crinière blonde et au tablier tout fripé sortait justement de la pièce. Avec un petit salut de la tête, l'inconnue referma la porte et s'éloigna d'un pas traînant. Prunille la regarda disparaître, puis elle plaça sur la poignée de porte le gros cadenas à digicode. Elle espérait vivement que ses aînés avaient plus de succès qu'elle dans leurs missions. Car, de son côté, songeait-elle en tapant avec soin V, D, C, tout allait affreusement de travers. Et décidément non, trois fois non, elle n'avait jusqu'ici rien fait de bon.

Ceci n'est PAS un chapitre non plus



À ce stade de mon récit, l'histoire des orphelins Baudelaire reprend son cours normal et donc chronologique. Par conséquent, si vous souhaitez en achever la lecture, il vous est vivement recommandé de lire les chapitres dans l'ordre.

Cela dit, ne pas les lire du tout est encore plus vivement recommandé.

Chapitre VII



Cet après-midi-là, après les trois coups d'horloge, après que le dernier *NoN!* eut fini de vibrer d'un bout à l'autre de l'immense hôtel, bon nombre d'événements se produisirent – ici et là, et ailleurs encore.

Au neuvième étage, une femme se vit soudain identifiée par une chimiste, et toutes deux furent prises de fou rire. Au sous-sol, un ambidextre signala dans son walkie-talkie qu'il venait de voir quelque chose de louche. Au sixième, une femme de ménage se défit d'une pièce de son déguisement et, perçant un trou derrière une potiche du couloir, examina les câbles de l'un

des ascenseurs tout en prêtant l'oreille aux échos étouffés d'une rengaine exaspérante qui tournait en rond dans la pièce au-dessus. Dans le même temps, au 296, un vaillant volontaire réalisait brusquement que l'hébreu s'écrit de droite à gauche et non de gauche à droite, de sorte qu'en miroir il se déchiffre de gauche à droite et non de droite à gauche, cependant qu'à la cafétéria, au 178, un scélérat réclamait du sucre pour son café, se voyait immédiatement plaquer au sol le temps qu'une serveuse vérifie qu'il ne portait pas de tatouage à la cheville, puis offrir une double part de tarte à la rhubarbe en dédommagement. Au 174, un banquier décrochait le téléphone – pour constater que la ligne était muette. Au 594, des gens assis en silence au milieu d'aquariums tropicaux, avec pour toute compagnie une valise de linge sale, étaient loin de se douter qu'à la réception, sous un coussin de canapé, se cachait ce petit napperon de papier dentelle qu'ils recherchaient depuis plus de neuf ans.

Dehors, juste devant l'hôtel, un chauffeur de taxi regardait la manche d'aération cracher placidement sa vapeur et se demandait si ce client au dos curieusement voûté allait finir par revenir chercher ses bagages restés dans le coffre, tandis que, de l'autre côté du bâtiment, une femme en tenue de scaphandrier braquait vers l'eau sombre une torche électrique et scrutait les profondeurs marines. À l'autre bout de la ville, une longue limousine noire emmenait une jeune femme loin de l'homme qu'elle aimait et, dans une autre ville, à des lieues et des lieues des orphelins Baudelaire, quatre enfants jouaient sur une plage sans se douter que, très bientôt, ils allaient recevoir une terrible nouvelle, cependant que dans une autre ville encore – ni celle où avaient grandi les Baudelaire, ni celle dont je viens de parler –, quelqu'un venait d'apprendre quelque chose qui lui causait grand émoi, du moins à ce que j'ai cru comprendre.

À chaque *NoN!* d'horloge, tandis que l'après-midi laissait peu à peu place au soir, une infinité d'événements se produisirent ainsi, non seulement dans ce microcosme déboussolant qu'était l'hôtel Dénouement, mais encore, au-delà de ses murs de brique, dans le vaste monde lui-même, au moins aussi déboussolant. Mais les orphelins Baudelaire n'en surent

rien, et ils avaient trop de chats à fouetter pour méditer sur le vaste monde.

Curieusement, de tout le restant de l'après-midi, leurs tâches de grooms ne les avaient plus appelés hors de la réception, si bien qu'ils n'avaient plus eu l'occasion d'ouvrir l'œil ailleurs que dans ce grand hall, courant d'un bout à l'autre pour aller chercher ceci, rapporter cela. Mais c'est à peine, en réalité, s'ils prêtaient attention aux objets qu'ils trimbalaient, aux clients qui les réclamaient ou à la longue silhouette filiforme de Frank ou d'Ernest qu'ils croisaient à l'occasion, au moins aussi affairé qu'eux. Tandis que déclinait le jour et que les clochettes derrière le bureau commençaient à se calmer, les pensées des trois enfants demeuraient tout entières absorbées par ce qu'ils venaient de vivre. Chacun d'eux méditait sur ce qu'il avait observé, se demandant bien ce qu'il fallait en conclure.

Puis la nuit vint et, comme l'avait prédit Frank ou Ernest, l'hôtel s'assoupit pour de bon. Alors les trois enfants se glissèrent derrière le grand bureau de bois, ils s'adossèrent au mur sous la baie vitrée et allongèrent les jambes devant eux, leurs orteils effleurant presque les clochettes. Violette fit le récit de sa rencontre avec Esmé, Carmelita et la journaliste sur la terrasse à bains de soleil, puis rapporta son échange avec Frank ou Ernest à la réception. Klaus fit le récit de sa rencontre avec Charles et M. le Directeur au 674, puis rapporta son échange avec Ernest ou Frank au sauna. Prunille fit le récit de sa rencontre avec le principal adjoint Nero, Mr Remora et Mme Alose au 371, puis rapporta ses échanges avec Hal et Frank ou Ernest au restaurant indien du 954. Klaus nota le tout en détail dans son précieux carnet, et confia la plume à Violette lorsque vint son tour de parler. Aucun d'eux, naturellement, ne se priva d'interrompre pour poser des questions ou glisser des remarques, mais lorsque tout fut dit, lorsque les trois enfants récapitulèrent la situation, elle ne leur parut en rien plus claire qu'au matin.

— Tout ça est à dormir debout, dit Violette. Un vrai recueil d'histoires de fous. Esmé qui donne un cocktail ici, Carmelita qui réclame un lance-harpon... Dites-moi un peu, ça rime à quoi ?

— Et Charles et M. le Directeur à l'hôtel, dit Klaus, ça vous paraît logique, à vous ? Et ce papier gluant à la fenêtre du sauna ?

— Nero ? renchérit Prunille. Remora ? Alose ? Hal !

— Sans parler de J. S., dit Violette. Qui est-ce ? Quelqu'un qui rôde au sous-sol ou quelqu'une qui surveille le ciel ?

— Et Olaf, dans tout ça ? surenchérit Klaus. Si c'est lui qui tire les ficelles, quelle est l'idée, quel est le but ? Il y a vraiment de quoi perdre la boussole !

— Frankouernest ? rappela Prunille.

Et c'était sans doute la question la plus déboussolante de toutes. Car enfin les trois enfants avaient chacun eu affaire à l'un ou l'autre des deux gérants sur le coup de trois heures de l'après-midi. Kit leur avait dit qu'en étant très attentifs ils devaient pouvoir distinguer les félons des braves. Mais les enfants avaient observé les deux gérants très attentivement – et ils ne voyaient vraiment pas comment deux personnes pouvaient se trouver en trois endroits à la fois.

Alors ils se turent et méditèrent là-dessus, dans un silence entamé seulement d'un étrange bruit haché, monocorde et répétitif, qui semblait provenir du dehors. Dans un premier temps, ce bruit fut une énigme de plus, puis ils comprirent qu'il s'agissait d'un chœur de grenouilles. L'étang devait héberger des centaines, des milliers de grenouilles et, avec la tombée de la nuit, toutes avaient refait surface afin d'échanger leurs points de vue dans le parler guttural de leur peuple. Le concert ainsi produit était totalement impénétrable, indéchiffrable, insondable, comme si la nature elle-même s'exprimait suivant un code dont les enfants n'avaient pas la clé.

— Kit a dit que tout n'allait pas bien se passer, rappela soudain Violette. Elle a dit que nos missions étaient nobles, mais que nous ne les mènerions pas à bien.

— C'est vrai, se souvint Klaus. Elle a dit que tous nos espoirs risquaient de s'envoler en fumée, et elle avait peut-être raison. En tout cas, les choses se présentent mal. Chacun de nous a glané des bribes d'informations, mais ces éléments mis bout à bout ne tiennent tout simplement pas debout.

— Éléfan, affirma Prunille.

Ses aînés la regardèrent sans comprendre.

— Poèm, dit-elle. Poppa.

Ils échangèrent un regard perplexe.

— Éléfan, s'entêta Prunille.

Mais c'était l'une de ces rares occasions où ni Violette ni Klaus n'avaient la moindre idée de ce qu'elle voulait dire. De toutes ses forces, la petite cherchait quel mot prononcer pour se faire comprendre. Pour finir, avec application, elle articula :

— Saxe. John Godfrey.

Alors tous trois sourirent.

John Godfrey Saxe est un nom qui a peu de chances de vous dire grand-chose, sauf bien sûr si vous êtes un mordu des poètes humoristes américains du XIX^e siècle. Les amateurs de ce genre ne courent pas vraiment les rues, mais le père des enfants Baudelaire avait été du nombre, au point de connaître par cœur des pages entières de cet auteur. De temps à autre, lorsqu'il se sentait d'humeur folâtre – autrement dit, lorsqu'il était pris d'un accès de joyeuse fantaisie, aussi soudaine que farfelue –, il empoignait sans prévenir le premier de ses rejetons qui passait à sa portée et le faisait sauter sur ses genoux en déclamant, par exemple, certain poème de John Godfrey Saxe au sujet d'un éléphant.

Dans ce poème, six aveugles croisent un éléphant pour la première fois de leur vie, et se chamaillent de bon cœur sur la nature de l'objet. Le premier, palpant le flanc, le déclare pareil à un mur. Le second, tâtant une défense, le compare à une lance de guerrier. Le troisième empoigne la trompe et le décrit comme un serpent ; le quatrième, à partir d'une patte, soutient qu'il a tout d'un arbre ; le cinquième, touchant une oreille, l'assure pareil à un éventail ; le dernier, saisissant la queue, jure qu'un éléphant n'est qu'une corde – et, bien sûr, chacun de ces messieurs soutient mordicus que lui seul est dans le vrai.

Les aînés Baudelaire ayant atteint cet âge fatidique auquel, en règle générale, les fantaisies paternelles vous mettent plutôt mal à l'aise, Prunille s'était retrouvée public privilégié de ces récitals de poésie, si bien qu'elle connaissait le poème infiniment mieux que ses aînés.

— Pas mal vu, dit Violette. Cette histoire d'éléphant ressemble assez à la nôtre. Chacun de nous a eu affaire à un tout petit morceau du puzzle, mais aucun ne l'a vu en entier.

— Le voir en entier ? dit Klaus. Tu veux rire ! Derrière chaque porte de cet hôtel se cache une énigme, en réalité. Il faudrait pouvoir être partout à la fois et observer tout le monde à la fois, les volontaires comme les scélérats.

— Ubiqui, dit Prunille.

— N'empêche, s'obstina Violette, il faut essayer. D'après Kit, le sucrier est en chemin pour cet hôtel. Il faut tout faire pour empêcher qu'il ne tombe dans de mauvaises mains.

— Mais il pourrait être n'importe où, ce sucrier ! objecta Klaus. Et les mauvaises mains pourraient être n'importe lesquelles. Tout le monde ou presque parle de J. S., J. S., J. S., et nous ne savons même pas si c'est il ou elle.

— *Cha-cun-a-vai-t-un-peu-rai-son*, récita Prunille, se remémorant le pénultième vers du poème.

— Mais aucun tout à fait, ça non ! complétèrent ses aînés en chœur.

Mais le dernier mot fut noyé par un autre son, ou plutôt quasiment le même, mais autrement riche en décibels.

NoN ! sonnait l'horloge de l'hôtel. *NoN !...* et *NoN !*, douze fois *NoN !*

— Bon sang, il est tard, dit Klaus lorsque le douzième *NoN !* eut achevé de résonner sous la voûte. On discute, on discute, et on ne voit pas le temps passer.

Ses sœurs et lui se relevèrent pour s'étirer un bon coup et constatèrent que le grand hall était parfaitement désert. Le piano à queue s'était tu, couvercle refermé. La fontaine ne gazouillait plus. Même le bureau de la réception était désert, comme si l'hôtel n'attendait plus personne avant l'aube. Seule veillait encore vaillamment, sous l'immense dôme plongé dans l'ombre, la lampe en forme de grenouille – et, bien sûr, les enfants Baudelaire.

— Tous les clients dorment, apparemment, chuchota Violette. À part ceux qui lisent au lit toute la nuit, comme l'a dit Frank.

— Ouernest, rappela Prunille.

— Ce serait peut-être une idée d'en faire autant, suggéra Klaus. Plus qu'un jour pour démêler ce sac de nœuds ; demain matin, il vaudrait mieux avoir les idées claires.

— D'ailleurs, ajouta Violette, il ne va sans doute plus se passer grand-chose avant le jour.

— Vané, bâilla Prunille.

Mais aucun des trois enfants ne fit seulement mine de se rasseoir. Dormir alors que tant d'ennemis, animés de tant de mauvaises intentions, étaient embusqués alentour ? Cela ne semblait pas très prudent.

D'un autre côté, des rôdeurs qui rôdent, des gens malintentionnés qui ruminent leurs mauvaises intentions, ce genre d'état de choses vaut pour toutes les nuits, en tous lieux, pas seulement à l'hôtel Dénouement en cette nuit bien précise. Et même la plus noble des âmes, la meilleure des volontés a besoin d'un petit somme de temps à autre – expression signifiant ici : « grande envie de s'allonger par terre derrière un vaste bureau de bois, en espérant qu'avant le jour personne n'aura le mauvais goût de sonner un groom ».

Les enfants auraient mieux aimé de meilleures conditions pour dormir, bien sûr. Mais il y avait belle lurette que de meilleures conditions ne s'étaient pas présentées, et sans plus discuter ils se souhaitèrent mutuellement bonne nuit, puis Klaus tendit le bras et éteignit la lampe en forme de grenouille.

Durant un bon moment, les trois enfants restèrent étendus là dans le noir, à écouter le concert des grenouilles sur l'étang.

— Fénoir, dit Prunille soudain.

La benjamine des Baudelaire n'avait pas précisément peur du noir, non ; mais cela lui semblait une chose à mentionner en passant, au cas où ses aînés auraient eu peur.

— Très noir, reconnut Violette. Surtout avec ces lunettes sur le nez. Aussi noir qu'un corbeau par une nuit sans lune, c'est bien ce qu'a dit Kit ?

— Bon ! déclara Klaus brusquement.

Ses sœurs l'entendirent se lever et, malgré leurs lunettes noires, la lumière de la lampe grenouille rallumée les fit cligner des yeux.

— Quoi, *bon* ? s'étonna Violette. Je croyais qu'on essayait de dormir.

— Dormir ! Comment dormir alors que, cette nuit même, dans cet hôtel, est censé arriver le sucrier ?

— Colissimo ? demanda Prunille ; autrement dit : « Mais comment ? Par quel moyen de livraison ? »

— Par corbeau.

— Corbeau ? répéta Violette.

— Ce ne serait pas la première fois que des corbeaux se chargeraient d'une livraison cruciale, fit valoir Klaus. Vous vous rappelez, les messages d'Isadora livrés au pied de l'arbre Jamais-plus ? C'était bel et bien par voie corbale. Voilà pourquoi Esmé surveillait les airs avec son vidéo-détecteur céleste !

— Aussijihesse, dit Prunille, songeant à ce qu'avait dit Ernest ou Frank.

— Voilà pourquoi Carmelita voulait à tout prix un lance-harpon, murmura Violette, choquée. Pour tirer sur les corbeaux, et empêcher V.D.C. de récupérer le sucrier.

— Et voilà pourquoi Frank ou Ernest m'a fait accrocher ce papier attrape-oiseaux à la fenêtre du sauna, réfléchit Klaus à voix haute. Si les corbeaux sont touchés par le harpon, ils iront tomber sur le papier gluant, j'imagine. Ce qui démontrera que la livraison a échoué.

— Possible, dit Violette, sauf que... Est-ce Frank qui t'a fait installer ce papier gluant, ou Ernest ? Si c'est Frank, d'accord, ça pourrait être un signal d'échec. Mais si c'est Ernest, ça pourrait aussi bien être un signe de succès.

— Et le sucrier ? s'avisa Klaus. S'ils sont touchés par le harpon, les corbeaux laisseront tomber le sucrier. En ce cas, je suppose, il ira chuter droit dans l'étang.

— Paforcé, dit Prunille.

— Et où veux-tu qu'il tombe ? demanda son aînée.

— Hypochlorite, dit Prunille ; ce qui était sa façon à elle de dire : « laverie ».

— À la laverie de l'hôtel ? dit Klaus. Et par quel tour de passe-passe ?

— Manche, expliqua Prunille. Frankadi. Ouernest.

— Vu ! s'écria Violette. Il tomberait dans la manche d'aération ! Ça expliquerait pourquoi ils t'ont fait placer ce cadenas sur la porte de la laverie. Pour que personne d'autre n'aille mettre la main sur le sucrier.

— Oui, mais... est-ce Frank ou Ernest qui a chargé Prunille de ce travail ? dit Klaus. Si c'est Frank, le sucrier est en sécurité. Si c'est Ernest, autant dire que l'ennemi a tous les atouts dans son jeu.

— Jihesse, rappela Prunille.

— J. S. est la clé de l'énigme, convint Violette. Esmé est d'avis que J. S. gâche la fête. M. le Directeur est persuadé que c'est J. S. qui l'organise. Kit estime que J. S. pourrait bien être de nos ennemis. Et nous, nous ne savons même pas si c'est un homme ou une femme !

— Coméléfan, dit Prunille. John Godfrey Saxe.

— Il faut trouver J. S., résuma Klaus. Mais comment ? Chercher dans un immense hôtel un client dont on ne connaît que les initiales, autant chercher dans une méga-bibliothèque un livre dont on ne connaît qu'un bout de titre.

— Et sans catalogue, murmura Violette.

À la lumière de la lampe grenouille, les trois enfants se remirent à méditer.

Les bibliothèques, jusqu'alors, leur avaient rendu de fiers services. Dans une bibliothèque, un jour, ils avaient déchiffré un message crucial au milieu d'une tempête, dans une autre ils avaient trouvé de quoi élucider un meurtre. Ils avaient même déniché des informations salvatrices dans une bibliothèque à trois livres, sans parler d'une quatrième que pourtant un incendie avait réduite à quelques bouts de papier calcinés.

Un bref instant, les enfants passèrent en revue toutes les bibliothèques de leur vie, se demandant si, par hasard, quelque donnée dénichée dans l'une d'elles pouvait leur porter secours dans cette bibliothèque embrouillée qu'était l'hôtel Dénouement.

— *Ici-le-monde-est-paisible*, récita soudain Prunille, se remémorant la devise veillant sur les décombres de la bibliothèque en cendres.

À cet instant, comme en écho, les trois enfants perçurent un bruit furtif au-dessus d'eux, un froufrou, un froissement, à peine audible par-dessus le colloque des grenouilles.

Puis ce bruissement se fit plus net, mais les enfants avaient beau lever le nez, ils ne distinguaient toujours rien sous ce dôme aussi noir qu'un corbeau par une nuit sans lune.

N'y tenant plus, Violette saisit la lampe grenouille et la leva aussi haut qu'elle put, aussi haut que le lui permettait le cordon, et les trois enfants retirèrent leurs lunettes noires. Alors, sur fond de pénombre, ils discernèrent vaguement une forme humaine qui semblait descendre tout droit du mécanisme de l'horloge, suspendue à ce qui semblait être une grosse corde. C'était une vision irréelle et passablement inquiétante, évoquant fort une araignée au bout de son fil en train de descendre depuis le centre de sa toile, et pourtant les enfants ne pouvaient s'empêcher d'admirer l'agilité des gestes.



En silence, presque sans à-coups, la forme se rapprochait d'eux... et pour finir ils virent émerger de l'ombre un échelas tout en bras et jambes et long comme un jour sans pain, pareil à ces bonshommes bâtons qu'on dessine quand on est petit ou

qu'on fabrique en chenille cure-pipe. Il descendait le long d'une corde qu'il déroulait au fur et à mesure, prouesse que je vous déconseille formellement, à moins bien sûr d'y avoir été dûment entraîné – or le meilleur entraîneur a dû changer de nom et de métier depuis que certain Q.G. montagnard a été réduit en cendres, et il gagne désormais sa vie en jouant les hommes-araignées dans un petit cirque ambulante.

Bientôt, l'homme fut tout proche du sol et, d'un élégant saut de chat, il atterrit sur ses pieds sans bruit. Puis, à longues enjambées, il rejoignit les enfants, ralentissant à peine pour épousseter le revers de sa veste dont la poche annonçait en lettres élégantes : *Gérant*.

— Bonsoir, enfants Baudelaire, dit-il. Ne m'en veuillez pas, je vous prie, de ne pas m'être manifesté plus tôt, mais je tenais à être certain que vous étiez bien qui je pensais. Vous avez dû avoir un mal fou à vous y retrouver dans cet hôtel, sans catalogue...

— Ah ! triompha Klaus. Il existe donc bien un catalogue ?

— Naturellement qu'il en existe un ! Tu n'imagines tout de même pas que j'aurais organisé cet établissement suivant le système décimal Dewey et que j'aurais négligé d'y joindre un catalogue ?

— Mais où est-il, ce catalogue ? demanda Violette.

L'homme sourit.

— Suivez-moi dehors, dit-il. Je vais vous montrer.

— Trapp, murmura Prunille à ses aînés, et ils acquiescèrent sans bruit.

— Désolée, dit Violette, mais nous ne vous suivons pas dehors. Pas tant que nous n'avons aucun moyen de savoir si nous pouvons vous faire confiance.

À nouveau, il sourit.

— Je ne vous en veux pas d'être méfiants, dit-il. Du temps où nous nous voyions souvent, votre père et moi, nous nous récitions l'un à l'autre des vers d'un poète humoriste américain du XIX^e siècle afin de nous reconnaître mutuellement sous nos déguisements.

Il prit une posture théâtrale et, déployant un bras filiforme, se mit à déclamer bien haut :

*Souventefois ainsi pinaillent
Les grands théologiens,
Chacun rétif et dur d'oreille
Aux propos du voisin,
Mais sur un éléphant disert
Dont il sait trois fois rien.*

Le langage des poètes humoristes américains du XIX^e siècle est parfois un peu déroutant. Non seulement ils emploient des mots bizarres – tels *souventefois*, qui signifie simplement : « souvent », ou *disert*, signifiant ici : « capable de radoter pendant des heures », sans parler de *théologiens*, qui désigne des savants têtus et enclins à discuter sans fin –, mais encore ils placent ces mots dans n'importe quel ordre. Même les enfants Baudelaire, qui connaissaient ce poème depuis le berceau, ne comprenaient pas tout dans cette strophe, la seule chose certaine étant que les fameux théologiens discutaillaient sur trois fois rien. Dans le cas présent, par bonheur, ils n'avaient pas besoin de savoir ce que disait la strophe au juste. Il leur suffisait d'en connaître l'auteur.

— John Godfrey Saxe, conclut Prunille avec son plus beau sourire.

— Exact, dit l'homme, et, d'un petit coup sec, il décrocha sa corde du plafond, l'enroula avec soin et la cala sous sa ceinture.

— Mais qui êtes-vous ? s'enquit Violette.

— Vous ne l'avez pas deviné ? s'étonna-t-il.

Tout en parlant, de son pas d'araignée, il se dirigeait vers l'entrée.

— Frank ? hasarda Klaus, courant presque pour le rattraper.

— Non, répondit l'homme, et il s'engagea sur le perron.

Les enfants l'y suivirent. Dehors, sur l'étang invisible, les palabres des grenouilles prenaient un relief étonnant. Les trois enfants s'entre-regardèrent, encore un peu hésitants, puis ils s'avancèrent vers les marches.

— Ernest ? demanda Prunille.

L'homme se retourna, sourit et, poursuivant sa descente, disparut derrière la vapeur venue de la laverie, délicatement bleutée dans la nuit...

— Non plus, répondit sa voix.

Alors les trois enfants descendirent les marches, traversant à leur tour la nuée bleue.

Chapitre VIII



« Dénouement », vous le savez sans doute, n'est pas seulement le nom d'un hôtel ni celui de la famille qui l'a fait bâtir – et moins que jamais aujourd'hui, l'hôtel susdit et ses secrets ayant pour ainsi dire sombré dans l'oubli, et les derniers survivants de la famille ayant désormais changé de nom et travaillant dans des auberges plus modestes et de moindre renom. Non, *dénouement* est aussi un nom commun, l'un de ceux que l'anglais a empruntés au français. Et, même si parfois il se retrouve sans accent aigu, contrairement à tant d'autres mots il n'a pas changé de sens en traversant les mers.

Un dénouement, c'est d'abord l'action de dénouer quelque chose, par exemple un lacet, une corde, et le résultat de cette action. Par extension, en étirant le sens du mot, c'est tout ce qui désembrouille une affaire embrouillée – autrement dit, un sac de nœuds, telle l'histoire des orphelins Baudelaire ou l'histoire de quiconque mène une vie compliquée.

Mais attention ! Ne pas confondre « dénouement » et « fin de l'histoire ». Par exemple, le dénouement de *Blanche-Neige* survient bel et bien au moment où Mlle Neige quitte les sept nains pour épouser son prince et devenir Mme Charmant. Mais ce n'est pas la fin de l'histoire puisqu'ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants. Qui dit beaucoup d'enfants dit

beaucoup de soucis, donc beaucoup d'histoires, simplement le conteur n'était pas d'humeur à nous les raconter. De même, *Boucle d'Or et les trois ours* trouve son dénouement lorsque les ours, suivant la version dont vous disposez, dévorent la petite squatteuse ou la chassent de leur chaumine. Mais la vraie fin de l'histoire des ours intervient beaucoup plus tard, lorsqu'une troupe de jeunes scouts néglige de bien éteindre son feu de camp, qu'un incendie de montagne s'ensuit et que les soldats du feu, malgré leurs efforts, échouent à sauver d'une mort certaine toutes les créatures vivant là.

Bien sûr, il est des récits où fin et dénouement coïncident, telle *La Forza del destino*, où tous les protagonistes se reconnaissent et s'entre-tuent au cours d'un seul et même chant, mais d'ordinaire le dénouement n'est pas la dernière péripétie de la vie d'un héros, ni la fin de ses ennuis. Ce peut être aussi bien l'avant-dernière tourmente, le pénultième péril. Et, tandis que les enfants Baudelaire suivaient l'inconnu dans la nuit, jusqu'au bord de l'étang presque au pied de l'hôtel, un certain dénouement approchait à grands pas, mais en aucun cas la fin de l'histoire – laquelle reste nimbée de brouillard, telle une île perdue au cœur d'une mer rageuse, cette mer dont les vagues venaient battre au pied même de l'hôtel à perdre le nord.

— Vous devez vous poser mille et mille questions, enfants Baudelaire, déclara l'inconnu. Et rendez-vous compte : ici même, vous pourriez trouver toutes les réponses.

— Qui êtes-vous ? osa Violette.

— Dewey Dénoement, bien sûr. Le troisième triplé. Vous n'avez donc jamais entendu parler de moi ?

— Non, avoua Klaus tout cru. Nous pensions que vous étiez Frank ou Ernest.

— Frank et Ernest, oui, dit Dewey. Il n'y en a que pour eux. Parce que c'est eux qui déambulent à travers l'hôtel et règlent tout à droite et à gauche, tandis que moi, caché dans l'ombre, je règle le mécanisme de l'horloge. (Il poussa un soupir, les yeux sur l'étang coassant doucement.) Voilà bien ce qui me déplait, avec V.D.C. : tous ces miroirs, toutes ces fumées.

— Mirfum ? s'enquit Prunille.

— Oui, lui expliqua Klaus. Les miroirs et la fumée passent souvent pour des symboles de cachotterie, de tricherie. Des moyens de masquer la vérité, si tu préfères. (Il se tourna vers l'homme.) Mais... quel est le rapport avec V.D.C. ?

— Avant le schisme, répondit Dewey, V.D.C. était comme une bibliothèque ouverte à tous. Chacun pouvait s'y inscrire et avoir accès à toute l'information engrangée. D'un bout à l'autre de la planète, des volontaires échangeaient librement les résultats de leurs recherches respectives, ils se prêtaient des livres, tiraient des conclusions des expériences des uns et des autres. Pendant un temps, cette harmonie a semblé sur le point de rendre ce monde plus sage et plus sûr.

— Ce devait être une époque merveilleuse, dit Klaus.

— À vrai dire, je m'en souviens à peine, avoua Dewey. J'avais quatre ans au moment du schisme. J'étais tout juste assez grand pour atteindre, en m'étirant sur la pointe des pieds, mon étagère favorite dans la bibliothèque familiale : le rayon des livres étiquetés 020. Et puis, un soir, comme nos parents accrochaient des ballons pour fêter nos cinq ans, mes frères et moi avons été emmenés.

— Emmenés où ? demanda Violette.

— Koliexpress ? demanda Prunille ; autrement dit : « Emmenés par qui ? »

— J'admire votre curiosité, dit Dewey. La femme qui m'emmena ce jour-là disait qu'être curieux est le meilleur moyen d'éviter de tourner à rien, comme il arrive à tant de gens, au bout du compte. Être curieux de tout ; ne pas craindre le changement ; s'intéresser toujours aux grandes choses ; savoir goûter les petits bonheurs. Elle m'emmena dans un lieu haut perché au cœur des montagnes, où l'on encourageait cet état d'esprit, selon elle.

Klaus avait ouvert son calepin et prenait des notes à toute allure, à la lueur du maigre éclairage qui tombait de l'entrée.

— Le quartier général, marmotta-t-il. Le Q.G. de la Vallée des Douze Courants d'air.

— Vos parents ont dû trouver dur de vous voir partir, dit Violette.

— Ils ont péri cette nuit-là, murmura Dewey. Dans un terrible incendie. Ce n'est pas à vous que je dirai l'effet que ça m'a fait, le jour où je l'ai appris.

Les trois enfants se turent, les yeux sur l'eau lisse. Çà et là luisaient les reflets des rares fenêtres éclairées, mais la silhouette de l'hôtel se réduisait à une masse sombre, de sorte que l'étang était fort sombre aussi. Leur interlocuteur disait vrai. Perdre ses parents brutalement, ils savaient tous trois ce que c'était.

— Non, les choses n'ont pas toujours été ainsi, enfants Baudelaire, reprit Dewey. Il fut un temps où il existait des lieux sûrs un peu partout à travers le monde, un temps où les orphelins n'avaient pas à errer de place en place, à la recherche de gens au cœur noble et généreux, susceptibles de leur venir en aide. Hélas, au fil des ans, le schisme ne fait qu'empirer. Si la justice et la droiture ne reprennent pas le dessus, bientôt il ne restera plus nulle part un seul lieu sûr, ni personne pour savoir comment le monde devrait être.

— Je ne comprends pas, dit Violette. Pourquoi n'avons-nous pas été emmenés, nous aussi ?

— Vous l'avez été, dit Dewey. Emmenés et placés sous la tutelle du comte Olaf. Qui a tout fait pour garder ses vilaines mains sur vous, malgré l'intervention de diverses personnes bien intentionnées.

— Mais pourquoi ne nous a-t-on rien expliqué ? demanda Klaus. Pourquoi avons-nous dû essayer d'y voir clair tout seuls ?

Dewey hocha la tête lentement.

— Ainsi va ce triste monde, je le crains. Miroirs et écrans de fumée masquent tout, enfants Baudelaire. Depuis le schisme, tout ce qui était recherche scientifique, tout ce qui était découvertes et observations, que dis-je ? les livres mêmes, tout a été dispersé au hasard, tout a volé en éclats. Et le résultat ressemble à l'éléphant de ce poème que votre père aimait tant. Chacun n'a plus entre les mains qu'un infime éclat de la vérité, personne ne la voit en entier. Très bientôt, cependant, tout cela devrait changer.

— Jeudi, affirma Prunille.

— Tout juste, approuva Dewey avec un sourire pour la toute-petite dans le clair-obscur. Enfin les volontaires vont se rassembler et tout mettre en commun : les conclusions de leurs recherches, de leurs observations, les témoignages et preuves recueillis, et jusqu'aux ouvrages qu'ils ont lus ou écrits. Et écoutez-moi bien, poursuivit-il, désignant le reflet sombre de l'hôtel. De même qu'un catalogue, dans une bibliothèque, vous indique où trouver tel ou tel livre, le catalogue que voici vous indique où se trouve tel ou tel des nôtres ou tel ou tel malfrat et, en gros, ce qu'il fait. Des années durant, tandis que de vaillants volontaires parcouraient le monde afin d'observer les agissements des scélérats, ma coéquipière et moi étions ici, occupés à recueillir ces renseignements. Nous avons tout enregistré, jusqu'à la plus modeste note du plus modeste calepin du plus modeste volontaire, et tout archivé, tout catalogué. À l'occasion, en cas de disparition d'un volontaire ou d'un lieu sûr, nous nous sommes rendus sur place afin de recueillir nous-mêmes l'information en danger de se perdre. Nous avons repêché des profondeurs du lac Chaudelarmes les dossiers d'Agrippine Amberlu afin d'en recopier le contenu. Nous avons recollé les bribes calcinées des archives de Madame Lulu et pris autant de notes que possible. Nous avons fouillé la maison où a grandi l'homme à barbe mais sans cheveux, et interrogé l'ancien prof de maths de la femme à cheveux mais sans barbe. Nous avons archivé divers articles cruciaux, découpés dans les vieux journaux entreposés à La Falotte, et jeté d'autres documents et éléments cruciaux par les fenêtres de notre Q.G. en flammes, afin que le courant les emporte vers certain lieu sûr au fond des mers. Nous avons dûment enquêté sur le moindre crime, le moindre vol, le moindre acte de malveillance commis depuis le début du schisme et minutieusement catalogué le tout. Oui, au bout du compte, tout secret de quelque importance finit dans mon précieux catalogue. Ce catalogue, c'est toute ma vie. Je ne dirais pas qu'elle aura été facile ; mais riche d'informations, à coup sûr.

— Vous êtes plus qu'un volontaire, commenta Violette, vous êtes un volontaire archiviste et bibliothécaire.

— Oh ! mais sans galons, précisa Dewey, modeste. Rien d'officiel là-dedans, car j'ai dû tout faire sous le secret, de façon souterraine – « underground », comme on dit. Bien obligé de cacher tout ça : il y a là-dedans tant de preuves de vilénie, tant de pièces à conviction accablantes que tous les scélérats du monde ne rêvent que d'une chose : faire disparaître l'ensemble !

— Cacher tout ça, dites-vous, mais où ? s'interrogeait Klaus. Autant cacher un éléphant. Un catalogue aussi vaste, ça doit être immense ! Au moins aussi énorme que cet hôtel !

— Ça l'est, reconnut Dewey. Je dirais même plus : c'est exactement du calibre de cet hôtel.

Violette et Klaus, dans la nuit, échangèrent un regard perplexe, mais Prunille avait les yeux ailleurs, sur la surface lisse de l'étang.

— **VPS** i s'écria-t-elle, pointant vers l'eau un petit doigt ganté.

— Exactement, dit Dewey. La vérité aura toujours été là, sous le nez de tout un chacun, évidente pour qui ne se contente pas de la surface des choses. Tous, les volontaires comme les autres, savent que le dernier lieu sûr est l'hôtel Dénouement, mais aucun ne s'est jamais demandé pourquoi l'enseigne était écrite à

l'envers. Eux séjournent à **L'HÔTEL DÉNOUEMENT** alors que le vrai dernier lieu sûr – le catalogue – est en sécurité dans les profondeurs de l'étang, dans des salles subaquatiques organisées en miroir par rapport au bâtiment même. Nos ennemis pourraient réduire l'hôtel en cendres que les secrets les plus capitaux ne seraient même pas menacés.

— Mais... hésita Violette, si cette cachette est un tel secret, pourquoi nous la révéler, à nous ?

— Parce qu'il est bon que vous sachiez, répondit Dewey sans hésiter. Vous avez roulé votre bosse, enfants Baudelaire. Vous avez été témoins de plus de vilénie que bien des gens au cours d'une longue vie. Je suis certain que les notes recueillies dans ton carnet de bord, Klaus, seront une précieuse contribution au catalogue. Qui mieux que vous trois saurait garder l'un des secrets les plus importants au monde ?

Un bref instant, il contempla l'étang, puis il posa les yeux sur chacun des enfants tour à tour dans la pénombre et reprit à mi-voix :

— Passé jeudi, enfants Baudelaire, vous ne serez plus dans le brouillard. (À ces mots, les trois enfants sentirent les larmes leur monter aux yeux.) J'espère qu'alors vous déciderez de vous établir ici. Il me faut quelqu'un de doué en ingénierie pour améliorer la partie hydraulique de mon installation. Il me faut quelqu'un qui ait un sens aigu de la méthode pour faire de mon catalogue le plus performant qui soit au monde. Et, bien sûr, il nous faut tous manger – manger bien, pour bien vivre –, or j'ai entendu chanter les louanges des talents de cuisinière de Prunille.

— Efcharisto, dit Prunille, modeste.

— La cuisine de Hal est atroce, confia Dewey avec un petit sourire chagrin. Et j'aimerais savoir pourquoi il a tenu à ouvrir son restaurant au 954, alors que tant d'autres salles s'offraient à lui. La mauvaise cuisine est toujours pénible, d'où qu'elle vienne. Mais la mauvaise cuisine indienne pourrait bien être la pire – parce que la meilleure cuisine indienne pourrait bien être la meilleure.

— Hal fait partie des volontaires ? s'informa Klaus, songeant à ce que leur avait rapporté Prunille.

— En quelque sorte. Peu après l'incendie qui a ravagé la clinique Heimlich, ma coéquipière s'est rendue sur les lieux afin de recueillir toute information susceptible d'enrichir notre catalogue. Elle a trouvé Hal en désarroi. Ses malheureuses archives n'étaient plus que vestiges, et il n'avait nulle part où aller. Elle lui a proposé de venir à l'hôtel Dénouement et de nous donner un coup de main dans nos recherches tout en se faisant cuisinier. Hélas, il n'excelle qu'à une seule de ces tâches.

— Et Charles ? s'enquit Violette, songeant à ce qu'avait rapporté Klaus.

— Charles enquête pour nous depuis votre départ de la scierie, répondit Dewey. Il vous tient en affection, enfants Baudelaire, et se fait beaucoup de souci pour vous. Dommage que son partenaire soit d'un égoïsme aussi forcené... Oh ! vous avez croisé votre lot de tristes personnages, vous trois, je le sais,

mais aussi bon nombre de gens bienveillants, au cœur aussi noble et généreux que le vôtre.

— Le cœur noble, murmura Klaus, feuilletant machinalement son calepin, pas sûr qu'on puisse dire ça de nous. Ces accidents à la scierie, vous savez, c'était nous. Et l'incendie de la clinique, nous en sommes partiellement responsables. Nous avons aussi aidé à mettre le feu qui a détruit les archives de Madame Lulu. Nous av...

— Arrête, l'interrompit Dewey d'une voix douce, lui posant une main sur l'épaule. Vous avez le cœur assez noble, enfants Baudelaire. C'est ce qu'on peut demander de mieux en ce bas monde.

Le garçon baissa la tête, la joue contre la main du bibliothécaire, ses sœurs se nichèrent contre lui, et les quatre volontaires firent silence un moment dans la pénombre. En silence, les quatre orphelins versèrent quelques larmes et, comme pour toutes les larmes versées de nuit, aucun d'eux n'aurait su dire au juste pourquoi il pleurait — alors qu'en ce qui me concerne je le sais fort bien, pourquoi je pleure, et ce n'est pas à cause des oignons que quelqu'un émince dans la pièce voisine, ni à cause de ce damné curry que ce même quelqu'un compte préparer. Je pleure parce que Dewey Dénouement se trompait.

Oh ! Dewey Dénouement ne se trompait pas en affirmant que les enfants Baudelaire avaient le cœur assez noble, même si quantité de personnes, j'imagine, seraient prêtes à soutenir le contraire, surtout enfermées dans un cachot sans même un paquet de cartes à jouer. Non, Dewey Dénouement se trompait en affirmant qu'avoir le cœur assez noble est ce qu'on peut demander de mieux en ce bas monde, parce qu'on peut demander beaucoup mieux. On peut demander, par exemple, une deuxième tranche de quatre-quarts, même s'il a été clairement dit qu'il n'était pas question d'en reprendre. On peut demander une nouvelle boîte d'aquarelles, même si on est certain de s'entendre répondre qu'on n'a jamais ouvert l'ancienne, que toutes les couleurs ont racorni dans leurs godets. On peut demander un aquarium dans sa chambre, avec un combattant du Siam qui est un poisson d'excellente

compagnie. On peut demander – pour d'évidentes raisons – un appareil photo qui photographie même dans le noir. On peut demander un sucre de plus dans son café le matin, un oreiller de plus dans son lit le soir. On peut demander plus de justice, on peut demander un mouchoir, on peut demander des petits-fours, on peut demander que tous les soldats du monde déposent les armes et entonnent en chœur *Cry Me a River* ou toute autre chanson au choix. Mais on peut aussi demander une chose très simple qui n'est pas la lune, et c'est d'avoir toujours auprès de soi une personne capable de dire : « Mais si, tu es quelqu'un de bien ; mais si, tu as le cœur assez noble ; mais si, tu as telle et telle qualité », alors que, ces qualités, on les a soi-même perdues de vue ou qu'on n'est plus très sûr d'en être pourvu.

La plupart d'entre nous, bien sûr, avons des proches, parents ou amis, prêts à nous prodiguer ce réconfort lorsque, par exemple, nous venons de perdre dans un tournoi de badminton ou de laisser filer un truand débusqué à bord d'un canot à moteur. Mais les orphelins Baudelaire n'avaient plus de parents, et leurs plus proches amis flottaient quelque part dans les airs à bord d'un engin volant à air chaud, occupés à repousser des aigles. Aussi les mots que venait de prononcer Dewey leur mettaient-ils du baume au cœur, de ce baume qui a nom « espoir ». Et c'est le cœur plein d'espoir, peu après, qu'entendant un bruit de moteur ils se retournèrent pour voir qui arrivait là.

Et pour une fois – pour une fois – leur espoir ne fut pas déçu.

– Enfants Baudelaire ! s'exclama une voix qui ne leur était pas inconnue.

– Enfants Baudelaire ! s'exclama une autre voix qui ne leur était pas inconnue.

Les enfants scrutèrent la pénombre en direction du taxi d'où descendaient deux silhouettes, et ils n'en crurent pas leurs yeux. Les deux arrivants portaient d'étranges lunettes formées de deux larges cônes attachés derrière la tête par de la grosse ficelle emmêlée, le surplus posé à la diable sur le crâne. Ce genre d'accessoire avait de quoi masquer l'identité du porteur, mais

les enfants ne s'y trompèrent pas. À la voix, à l'allure générale, ils avaient déjà reconnu les personnes qui se hâtaient vers eux, deux personnes que pourtant ils n'avaient pas revues depuis longtemps et qu'à vrai dire ils ne comptaient plus revoir un jour.

— Madame la juge ! s'écria Violette.

— Jérôme ! s'écria Klaus.

— Jihesse ! s'écria Prunille ; autrement dit : « Jérôme Salomon d'Eschemizerre et Judy Sibyl Abbott ! »

— Quelle joie de vous retrouver, vous trois ! dit la juge, retirant son vidéo-détecteur céleste afin de se tamponner les yeux, puis de serrer chacun des enfants dans ses bras. Je craignais tant de ne plus vous revoir ! Toute ma vie je m'en voudrai d'avoir laissé cet ahuri de banquier vous emmener loin de moi.

— Et moi, dit Jérôme d'Eschemizerre – qui pour son malheur avait épousé une certaine Esmé, née Squalor –, toute ma vie je m'en voudrai de vous avoir regardés partir sans lever le petit doigt. Quel tuteur lamentable j'ai fait ! Honte à moi.

— Oh ! mais moi, assura la juge, c'est pire encore ! À la seconde même où je vous ai vus disparaître dans cette voiture, j'ai compris que je venais de commettre une grosse bêtise. Et, sitôt que j'ai appris le grand malheur qui avait frappé le Dr Montgomery, je me suis lancée à votre recherche. Ce faisant, j'ai rencontré des gens qui s'efforçaient, eux aussi, de combattre les scélérats de ce monde, mais toujours j'espérais vous retrouver moi-même, ne fût-ce que pour vous demander pardon.

— Moi aussi, je vous demande pardon, reprit Jérôme. Sitôt que j'ai eu vent des ennuis que vous aviez eus à Villeneuve-des-Corbeaux, j'ai lancé des recherches à mon tour. Et je n'arrêtais pas de tomber sur de petits messages qui semblaient m'être personnellement destinés.

— De mon côté, j'étais persuadée qu'ils s'adressaient à moi, dit la juge. À moi, Judy Sibyl. Tête de linotte que je suis ! Comme si j'étais la seule à avoir pour initiales J. S. !

— Puis j'ai fini par me sentir comme un imposteur, avoua Jérôme.

— Imposteurs ? Vous n'en êtes ni l'un ni l'autre, assura Dewey. Vous êtes des braves. Des gens de bonne volonté. Des

volontaires. (Il se tourna vers les enfants.) Ces deux-là nous ont rendu des services incommensurables – d’immenses services, impossibles à évaluer. Judy Sibyl a relaté devant la Haute Cour de justice tous les détails de votre affaire. Et Jérôme Salomon a effectué de précieuses recherches sur le non-droit – autrement dit, sur l’absence de droit, l’injustice.

— En quoi j’ai été inspiré par ma femme, confessa Jérôme, retirant à son tour ses étranges lunettes. Partout où j’enquêtais sur vous, enfants Baudelaire, je découvrais d’affreuses manigances pour faire main basse sur votre héritage. J’ai dévoré tous les ouvrages sur le non-droit et l’injustice dans toutes les bibliothèques du pays, j’ai même rédigé un volume sur le sujet, *Odieuses Lâchetés des Affamés de Fortune*, dénonçant les agissements de requins sans scrupules, de fiancées cupides, de banquiers bons à rien et autres incapables, responsables des pires injustices.

— Mais bien évidemment, mes pauvres enfants, ajouta la juge, rien de tout cela n’effacera jamais nos torts envers vous.

— Oh ! que non, renchérit Jérôme. Jamais nous ne serons aussi braves que vous, aussi nobles de cœur, généreux et tout.

— Nobles et généreux ? leur dit Violette. Mais si, vous l’êtes assez.

Ses cadets approuvèrent en silence et tous trois, sans résister, se laissèrent à nouveau étreindre par la juge de la Haute Cour et par l’expert en non-droit.

Lorsque quelqu’un vous a déçu, par exemple en vous laissant tomber, surtout dans un moment critique, or la juge Abbott et Jérôme avaient déçu les trois enfants en restant les bras ballants aux pires moments –, vous avez parfois du mal à ne pas rayer ce quelqu’un de vos tablettes, vous êtes terriblement tenté de faire comme s’il n’existait plus, même si, depuis, il a tout fait pour se racheter. Certains assurent qu’il faut toujours pardonner, même à ceux qui vous ont déçu jusqu’à la trahison complète. D’autres au contraire conseillent de ne jamais pardonner, mais de tourner le dos en tapant du pied, et tant pis pour ceux qui implorent votre pardon en se traînant à genoux devant vous. De ces deux attitudes, la seconde est bien sûr la plus drôle – encore qu’il soit épuisant, à la longue, de tourner le dos en tapant du

pied, étant donné qu'à peu près tout le monde vous déçoit un jour ou l'autre, quand ce n'est pas plusieurs fois par jour.

Pour en revenir aux enfants Baudelaire, l'amère déception d'avoir vu les deux J. S., des semaines plus tôt, ne pas lever le petit doigt pour eux au lieu de voler à leur secours était un peu comme une meurtrissure à peine assoupie, un « bleu » passé au mauve et jaune, qui fait encore mal si l'on appuie, et cette meurtrissure encore vive leur donnait envie de tourner le dos en tapant du pied. Mais ce soir-là – ou, pour être précis, ce matin de mercredi aux petites heures –, les enfants n'avaient nulle envie de taper du pied devant un hôtel où dormaient tant de malfrats, pas plus que de sauter dans un étang dont l'eau, à cette heure de la nuit, n'avait sans doute rien de douillet. Pour tout dire, malgré l'immensité, l'incommensurabilité de la déception éprouvée, ils n'avaient qu'un désir : pardonner à ces deux-là et se nicher dans leurs bras.

— Navré d'interrompre ces embrassades, déclara Dewey soudain, mais nous avons à faire, camarades. Comme l'a dit l'un des nôtres voilà déjà plus de deux mille ans : « Quand les gamins lancent des pierres aux grenouilles, c'est pour rire, mais les grenouilles meurent pour de bon. » En d'autres termes, nous ne sommes pas au théâtre. Il nous faut *agir*.

— À propos de grenouilles, dit la juge, je suis au regret de dire que nous n'avons rien vu depuis l'autre côté de l'étang. Rien du tout. Ces vidéodétecteurs célestes fonctionnent très bien en plein jour, mais, sitôt le soleil couché, ils obscurcissent tout. Autant essayer de voir un corbeau par une nuit sans lune, ce qui est très exactement ce que nous cherchions à voir.

— Je confirme ce que dit Judy Sibyl, avoua Jérôme, piteux. Rien à faire pour voir si les corbeaux étaient arrivés, ni s'ils étaient restés en rade.

— Ni si un seul d'entre eux avait été intercepté, reprit la magistrate, ni si le sucrier était bel et bien allé choir dans la manche.

— Manche ? répéta Dewey.

— Oui, insista la juge. Vous nous aviez dit que si nos ennemis tiraient sur les corbeaux, les oiseaux tomberaient sur le papier gluant.

— Et que, s'ils tombaient sur le papier gluant, enchaîna Jérôme, le sucrier, avalé par la manche d'aération, irait atterrir à la laverie, c'était bien ça ?

Dewey jeta un regard vers la vapeur bleutée, puis vers l'eau lisse et noire de l'étang.

— Possible, dit-il d'un ton impénétrable, possible. En tout cas, le sucrier entre les mains de nos ennemis, ce serait encore bien pire que leur main mise sur la fausse golmotte médusoïde.

— Mais alors... balbutia Violette, vous connaissiez leur projet de tirer sur les corbeaux pour intercepter le sucrier ?

— Oui, reconnut Dewey. Judy Sibyl avait appris qu'un lance-harpon venait d'être livré, sur demande, à un client du solarium et Jérôme avait remarqué une large bande de papier gluant pendouillant à la fenêtre du sauna, au 613. Quant au cadenas à digicode permettant de verrouiller la laverie, c'est moi-même qui l'ai fourni à Prunille.

— Mais alors, bredouilla Klaus, vous saviez que des scélérats s'étaient infiltrés dans l'hôtel ?

— Bien sûr, répondit la juge. D'ailleurs, il suffisait de voir toutes ces vilaines traces de verres mouillés posés à même le bois pour se douter qu'il y avait des fripouilles à l'hôtel.

— Mycélium ? s'enquit Prunille, tout aussi saisie que ses aînés.

— Oui, confirma Jérôme. Nous le savons qu'Olaf a trouvé le moyen de se procurer un peu du champignon mortel, enfermé dans un casque de scaphandre.

Les trois enfants jetèrent au calepin de Klaus un coup d'œil dépité.

— Si je comprends bien, murmura Violette, aucune de nos découvertes n'avait grand intérêt, finalement. Tout était déjà connu comme le loup blanc.

— Et alors ? déclara Jérôme. Aucune importance, les enfants. Et surtout, ne vous en faites pas. Jamais Olaf n'osera lâcher son champignon dans la nature tant qu'il n'aura pas ses vilaines pattes sur le sucrier. Ce qui n'est pas près d'arriver.

— Moi seul connais les mots capables d'actionner le verrou à digicode culturel, expliqua Dewey, entraînant doucement les enfants vers l'hôtel. Or, il n'y a pas un scélérat au monde qui ait

assez lu, dans sa vie, pour deviner d'ici à jeudi quels sont ces mots. À ce moment-là, tous les volontaires ici présents viendront témoigner à charge au procès d'Olaf et de sa bande. Tous apporteront des éléments de preuve, des pièces à conviction – et c'en sera fini de leurs vilaines manigances.

— Jérôme Salomon sera un témoin clé à ce procès, ajouta la juge. Son tour d'horizon du non-droit et de l'injustice aidera puissamment la Haute Cour à prononcer son verdict.

— Procès ? dit Violette.

— Témoin ? dit Klaus.

— Sententia ? dit Prunille ; ce qui signifiait : « Verdict ? »

Les trois adultes échangèrent un regard d'intelligence, puis ils sourirent aux enfants.

— C'est ce que nous cherchions à vous dire, reprit Dewey d'un ton patient. V.D.C. a réuni, sur les méfaits du comte Olaf, des charretées de preuves et de documents. Jeudi, la juge Abbott et ses collègues de la Haute Cour procéderont à l'audition de tous les témoins. Le comte Olaf, sa chère Esmé et leur triste clique passeront enfin devant la justice.

— Plus jamais vous n'aurez à fuir le comte Olaf, promit Jérôme, ni à redouter que quiconque cherche à s'emparer de votre héritage.

— Plus qu'un jour d'attente, enfants Baudelaire, conclut la juge, et vos misères prendront fin.

— Comme l'a dit quelqu'un que j'admire, reprit Dewey : « Le bien, même temporairement vaincu, est plus fort que le mal triomphant. »

NoN !...

Dans la nuit retentit un coup, un seul, mais qui vibra comme à l'infini. Une heure du matin, clamait l'horloge. Sans un mot de plus, Dewey prit la main de Violette, la juge Abbott prit celle de Klaus, Jérôme prit celle de Prunille – en s'inclinant un peu de côté – et tous les six se mirent en marche vers le perron de l'hôtel, passant devant le taxi dont le moteur ronronnait doucement et dont le chauffeur attendait toujours, ombre chinoise derrière la vitre embuée.

Tous avaient plutôt le sourire, bien sûr, mais les enfants Baudelaire n'étaient pas nés de la dernière pluie, expression

signifiant ici qu'ils avaient déjà trop vécu pour avaler tout ce qu'on leur disait. S'ils avaient été nés de la dernière pluie, peut-être auraient-ils cru qu'en effet, dans les quarante-huit heures qui suivaient, le comte Olaf et sa clique allaient se faire condamner par un tribunal et qu'eux trois, libérés de toute menace, pourraient travailler gaiement aux côtés de Dewey Dénouement, à perfectionner son immense catalogue subaquatique. Mais les trois orphelins n'étaient pas nés de la dernière pluie. Violette était née quinze ans plus tôt, Klaus environ un an et demi après elle, et même Prunille, à peine sortie du « bas âge », n'était pas née de la dernière pluie. Vous non plus, d'ailleurs, sauf erreur – sinon, bienvenue dans le vaste monde et félicitations pour avoir appris à lire aussi jeune. Mais si vous n'êtes pas né de la dernière pluie et, surtout, si vous avez déjà lu une ou deux des aventures des orphelins Baudelaire, vous ne serez pas surpris d'apprendre que cet instant de grâce prit fin presque aussitôt, brisé net par l'apparition d'un illustre trouble-fête, juste comme le petit groupe traversait la vapeur bleue de la laverie, juste comme le *NoN!* unique achevait de vibrer dans la nuit.

Ce personnage indésirable se tenait au centre du hall d'accueil, sa grande silhouette maigre campée dans une pose affectée, tel un acteur guettant les applaudissements. Vous ne serez pas surpris d'apprendre qu'il portait une tatouage à la cheville, visible au travers de sa chaussette trouée. Et comme vous n'êtes pas né de la dernière pluie, vous ne serez pas surpris d'apprendre que cet individu faisait irruption dans la vie des orphelins Baudelaire pour la énième et pénultième fois.

Les trois enfants non plus n'étaient pas surpris, d'ailleurs.

Ils n'étaient pas nés de la dernière pluie mais, lorsque le comte Olaf se tourna vers eux et braqua sur eux ses petits yeux luisants, luisants, les orphelins Baudelaire se prirent à souhaiter de n'être pas nés du tout.

Chapitre IX



— Ha ! jappa le comte, un doigt osseux pointé vers les enfants Baudelaire.

Et les orphelins découvrirent qu'ils avaient tout de même un peu de chance dans leur malheur. Avoir de la chance dans son malheur, c'est découvrir une petite consolation au milieu d'un océan de contrariétés, une grâce menue, un petit rien bon à prendre, comme un brin de persil odorant à côté d'un sandwich au thon rance, ou une fleur de pissenlit au milieu d'un jardin rasé par des chèvres. Une petite consolation est rarement d'un

grand secours, guère plus qu'un pépin de pomme face à une faim de loup, et pourtant les trois enfants, malgré l'horreur que leur inspiraient ces retrouvailles avec Olaf, remerciaient le ciel pour ce menu soulagement : apparemment, l'odieux individu avait renoncé à son rire sardonique. La dernière fois qu'ils s'étaient trouvés face à lui, à bord d'un sous-marin grotesque en forme de poulpe géant, il les avait harcelés d'un rire stupide enjolivé de hoquets, de rots, de reniflements et de rimes à faire grincer des dents. Cette fois, au moins, son ricanement satanique était redevenu très sobre et réduit à une seule syllabe, *Ha !*

— Ha ! répéta-t-il, je le savais, que je vous retrouverais, mes lascars ! Ha ! Vous revoici entre mes griffes ! Ha !

— Entre vos griffes, sûrement pas, le contredit Violette. Le hasard nous a placés au même moment au même endroit, c'est tout.

— C'est ce que tu crois, orpheline ! ricana Olaf. Sauf que celui qui te tient par la main est l'un des miens. Livrez-la-moi, Ernest. Ha !

— Ha vous-même, Olaf, rétorqua Dewey Dénouement d'un ton ferme – mais Violette sentait sa grande main trembler dans la sienne. Je ne suis pas Ernest et ne la livrerai pas.

— Bon, alors livrez-la-moi, Frank, reprit Olaf. Et vous pourriez au moins vous coiffer différemment, vous deux, qu'on vous distingue !

— Je ne suis pas Frank non plus.

— Croyez que je suis aveugle, peut-être ? Je ne suis pas né de la dernière pluie, vous savez. Vous êtes l'un de ces crétins de jumeaux ! Je suis bien placé pour le savoir : grâce à moi, vous deux, vous êtes les derniers survivants de la famille entière.

— Une famille où les *triplés* sont fréquents, répliqua Dewey, pas les *jumeaux*. Je suis Dewey Dénouement.

L'unique sourcil du comte s'envola vers les hauteurs.

— Dewey Dénouement, marmotta-t-il entre ses dents. Donc, vous existez vraiment... Je vous avais toujours pris pour une figure de légende, comme les licornes, comme Giuseppe Verdi.

— Giuseppe Verdi n'est pas une figure de légende ! s'indigna Klaus. C'est un compositeur d'opéras !

— Silence, rat de bibliothèque ! aboya Olaf. Quand les adultes discutent, les enfants se taisent. Livrez-moi ces trois-là, vous autres !

— Vous livrer les orphelins Baudelaire ? Jamais ! éclata la juge Abbott, serrant plus fort la main de Klaus. Vous n'avez aucun droit légal sur eux. Pas plus que sur leur fortune !

— On ne prend pas des enfants comme on prend des pommes dans un compotier ! s'indigna Jérôme. C'est du non-droit ! Nous ne laisserons pas faire !

— Si j'étais vous, dit le comte – et ses petits yeux luisants se réduisirent à l'état de fentes –, je me méfierais. Dans cet hôtel, sachez-le bien, j'ai des comparses à tous les étages.

— Nous aussi, assura Dewey. Nous aussi, dans cet hôtel, nous avons des confrères, des camarades. Beaucoup sont arrivés en avance et, dans quelques heures, les rues fourmilleront de taxis amenant ici des braves, des gens au cœur noble et vaillant.

— Ha ! s'écria Olaf. Qui vous dit que ce seront des braves ? Un taxi prend en charge quiconque l'appelle.

— Les hôtes attendus sont des nôtres. Des coéquipiers. Des alliés, dit Dewey avec véhémence. Ils ne nous laisseront pas tomber.

— Ha ! railla Olaf, des alliés ! Comme si on pouvait compter là-dessus. Plus d'alliés m'ont trahi que je ne saurais en compter. Tenez, Crochu et Fiona, par exemple ! Pas plus tard qu'avant-hier, hein, ils m'ont roulé dans la farine en vous laissant filer, petits scorpions de Baudelaire ! Après quoi, rebelote, ils m'ont fauché mon sous-marin dans mon dos !

— Nos amis à nous, dit Violette très calme, nous pouvons compter sur eux. Plus que vous sur les vôtres.

— Vraiment ? railla le comte, et il se pencha vers les enfants avec son sourire de squal. Vous n'avez donc rien retenu, vous trois, de ce qui vous est arrivé ? Les braves dont vous parlez, enfants Baudelaire, ils vous ont lâchés, tous. Oui, ces cœurs nobles, comme vous dites. Regardez donc les nigauds qui se tiennent à côté de vous. Une juge à la Haute Cour qui m'a laissé t'épouser, Violette. Un dadais qui vous a carrément laissés tomber. Et maintenant, vous voilà avec cette espèce de grand rat

de bibliothèque qui passe sa vie à rôder la nuit en prenant des notes. Belle bande de nobles, ah oui, vraiment !

— Il y a ici Charles, de la scierie Fleurbon-Laubaine, intervint Klaus. Il nous aime bien.

— M. le Directeur aussi est ici, rétorqua Olaf. Qui ne vous aime pas.

— Hal, dit Prunille.

— Proviseur adjoint Nero et Mr Rémora, répliqua Olaf, comptant les affreux sur ses doigts jaunes. Et cette écervelée du *Petit Pointilleux*, qui écrit ces articles abracadabrantésques à la gloire de mon prétendu cocktail. Et cet hurluberlu de Mr Poe, arrivé voilà quelques heures pour enquêter sur un braquage de banque. Ha !

— Ceux-là ne comptent pas, dit Klaus. Ils ne sont pas des vôtres.

— Ils pourraient en être, ricana Olaf, pour tout le bien qu'ils vous ont fait ! Et pendant ce temps-là, chaque minute qui passe voit se rapprocher les miens.

— Nos amis aussi se rapprochent, dit Violette. À l'instant même, ils volent au-dessus des mers, et demain ils viendront se poser sur le toit de l'hôtel.

— S'ils échappent à mes aigles.

— Ils leur échapperont, dit Klaus. Nous vous avons bien échappé, nous.

— Vous m'avez échappé ? Parlons-en ! Et comment, hein ? Par quels moyens ? *Le Petit Pointilleux* regorge de vos crimes. Vous avez menti, joué la comédie, trompé la confiance de tas de gens. Vous avez volé. Vous vous êtes rendus coupables de non-assistance à personne en danger. Vous avez mis le feu ici, mis le feu là. Vous avez eu recours à des stratagèmes. Pour survivre. Comme tout le monde. Non, non, petits blancs-becs. Ici bas, les vrais cœurs nobles, ça n'existe pas.

— Paran ! lança Prunille, farouche.

Une fraction de seconde, le comte Olaf parut ébranlé, puis son sourire mauvais lui revint, un sourire à vous glacer le sang.

— Ha ! vos parents, ricana-t-il. Parions que le grand rat ne vous a pas raconté l'histoire des fléchettes empoisonnées, hein ? Et si vous la lui demandiez, cette histoire, orphelins ? Si vous

demandiez à cette figure de légende le récit de certaine soirée tragique à l'opéra ?

Les enfants se tournèrent vers Dewey, qui semblait avoir rougi. Mais ils n'eurent pas le temps de prononcer un mot qu'une autre voix familière leur parvint depuis le fond du hall.

— Laissez tomber cette question-là ! sifflait la voix. J'en ai une autre, et plus urgente.

Là-dessus, avec un gloussement, Esmé sortit de l'ascenseur. Ses hideuses sandales argentées faisaient flip-flop sur le plancher et les feuilles de laitue de son bikini bruissaient contre sa peau nue. Derrière elle venait Carmelita, toujours en cowboy-superman-pirate et toujours armée du lance-harpon livré par Violette.

Mais cette triste paire avait une escorte, trois personnes en file indienne, sorties de l'ascenseur à leur tour. Ouvrant la marche venait l'employé du solarium qu'avait vu Violette, toujours dans son peignoir râpé, ses lunettes vert sombre sur le nez. Derrière lui venait la chimiste entrevue par Klaus au sixième, drapée d'une longue blouse blanche, un masque sur le nez. Fermant la marche venait la blanchisseuse qu'avait remarquée Prunille, avec ses cheveux blonds et son tablier froissé.

Quelques heures plus tôt, en croisant ces personnes, les trois enfants n'avaient rien noté de spécial. Mais l'employé du solarium se retourna, révélant un dos plus que voûté ; la chimiste retira son masque, non pas d'une main mais du bout du pied ; la blanchisseuse retira à deux mains ce qui n'était qu'une perruque – et les enfants, au premier coup d'œil, reconnurent ces trois-là.

— Féval ! s'écria Violette.

— Bretzella ! s'écria Klaus.

— Otto ! s'écria Prunille.

— Esmé ! s'écria Jérôme.

— Et moi ? Personne ne crie mon nom ? éclata Carmelita, ulcérée.

D'un pas résolu, elle se dirigea vers Violette, qui remarqua immédiatement que son arme ne comptait plus que deux

harpons et se demanda dans la même seconde, horrifiée, où étaient passés les deux premiers et où finiraient les deux autres.

— Ch’uis un cow-boy-superman-pirate, siffla Carmelita à l’aînée des Baudelaire. Et toi, t’es rien qu’une pifgalette. Alors crie mon nom où je te transperce d’un harpon !

— Carmelita ! intervint Esmé. Ne braque pas cette arme sur Violette.

— Esmé a raison, dit le comte Olaf. Ne gaspillons pas ces harpons. Nous risquons d’en avoir besoin.

— Absolument, reprit Esmé. D’ailleurs, le temps nous manque. Il reste des tas de choses à faire, pour ce cocktail, si nous voulons qu’il soit un succès ! Il faut poser des housses sur les canapés, afin de camoufler nos... enfin bref. Mettre des fleurs sur le piano et des anguilles électriques dans la fontaine. Accrocher au plafond des banderoles et des nœuds coulants ! Choisir la musique, que les gens puissent danser, et condamner les issues, qu’ils ne puissent pas sortir. Sans parler de préparer les cocktails, les canapés, les petits-fours. Ce qui compte le plus, dans une réception, c’est tout de même ce qu’on mange et ce qu’on boit – et pour...

— Ce qui compte le plus, dans une réception, coupa Dewey, ce n’est pas ce qu’on mange ni ce qu’on boit ! Ce sont les conversations !

— Oui, et si j’étais vous, Esmé, renchérit la juge Abbott, je ne ferais pas tant la fière ! Votre cocktail, il sera annulé, pour cause de comparution de ses organisateurs devant la Haute Cour de justice !

— Ha ! ma chère Judy Sibyl, s’écria le comte Olaf. Je vois que vous n’avez guère changé depuis le temps où nous étions voisins. Pas plus de plomb dans la cervelle, en tout cas. Et vous croyez que votre Haute Cour va suffire à nous arrêter ? Pas plus que vos V.D.C., dites-vous bien ! Quelque part dans cet hôtel est camouflé le plus mortel de tous les champignons de la planète. Jeudi, il sortira de sa cachette et je peux vous dire qu’il fera place nette ! Après quoi, à moi l’héritage Baudelaire ! Plus personne en travers de mon chemin !

— Vous n’oserez pas libérer ce champignon, intervint Dewey. Pas tant que je détiendrai le sucrier.

— Le sucrier ? s'écria Esmé. Amusant que vous en parliez ! (Elle n'avait pas l'air si amusé que ça, notèrent les enfants Baudelaire.) C'est précisément à ce propos que j'avais une question à poser.

— Oui, le sucrier ! siffla le comte Olaf avec un regard de braise. Parlons-en. Où est-il ?

— Les monstres le savent, glissa Esmé.

— Exact, patron, dit Féval. Je suis peut-être qu'un bossu, mais j'ai vu Carmelita tirer sur les corbeaux avec ce lance-harpon que lui a remis Violette.

La juge Abbott se tourna vers Violette, effarée.

— Toi ? C'est toi qui lui as remis un lance-harpon ?

— Euh, oui, avoua Violette. Dans le cadre de ma mission de groom.

— Mais ce lance-harpon, se lamenta la magistrate, il fallait le tenir à l'écart de l'ennemi, pas le lui remettre ! Frank ne t'en a donc pas empêchée ?

Violette songea à son échange avec le gérant aux traits impénétrables.

— Je... Je crois qu'il a essayé, dit-elle à mi-voix. Mais le client est roi. Que faire d'autre ?

— Et moi, j'ai canardé deux corbeaux ! fanfaronna Carmelita. Ça veut dire que Tonton Olaf va m'apprendre à cracher loin, comme un vrai cow-boy !

— Sois tranquille, trésor, lui dit Esmé, il t'apprendra. N'est-ce pas, Olaf ?

Olaf se renfrogna. Manifestement, il avait mieux à faire qu'enseigner à une gamine à propulser sa salive.

— Mouais, maugréa-t-il. Je t'apprendrai.

Alors Bretzella s'avança en ondulant et déclara, la bouche sous le coude :

— Même une contorsionniste comme moi a pu voir ce qui s'est passé ensuite. Les corbeaux sont tombés droit sur ce papier gluant que Klaus avait suspend...

— Toi ? se récria Jérôme. C'est toi qui as accroché ce piège ?

— Euh, Ernest me l'avait ordonné, avoua Klaus, comprenant soudain auquel des gérants il avait eu affaire. J'essayais de passer pour un groom. Que faire d'autre ?

— Obéir n'est pas toujours ce qu'on fait de mieux ! déplora Jérôme.

— Quand les corbeaux se sont englués, enchaîna Otto, mimant la scène de ses deux mains, ils ont lâché le sucrier. Je n'ai pas vu où il est tombé, mais j'ai vu Prunille condamner la porte de la laverie avec un gros cadenas.

— Aha ! s'écria Olaf. Le sucrier a dû tomber dans la manche d'aération !

— Je me demande quand même pourquoi il fallait que je me déguise en blanchisseuse, grogna Otto. Blanchisseur, c'était aussi bien, et je n'avais pas besoin de cette stupide perruque.

— Tu n'avais surtout pas besoin de passer dans le camp des scélérats, ne put se retenir de lui dire Violette. Tu serais aussi bien chez les braves.

— Oui, dit Klaus, le regardant droit dans les yeux. Tu pourrais faire partie des volontaires. Et ça vaut pour vous trois, qui étiez monstres de foire, comme nous. Vous pourriez rallier notre camp, au lieu de faire le jeu d'Olaf.

Féval baissa le nez.

— Jamais je ne pourrai faire partie des gens bien, dit-il, tout triste. Pas avec le dos que j'ai.

— Moi non plus, dit Bretzella. Jamais V.D.C. ne voudrait de quelqu'un d'aussi tordu que moi.

— Et encore moins de quelqu'un qui n'a ni droite ni gauche, soupira Otto. La perfidie est mon destin.

— Coxigru ! commenta Prunille.

— Sornettes ! traduisit Dewey, qui semblait comprendre d'instinct le langage de la toute-petite. Moi aussi, je suis ambidextre. Ce n'est pas pour autant que j'ai renoncé à faire quelque chose de ma vie. La perfidie n'a rien à voir avec le destin ou la fatalité, c'est un choix !

— Bien parlé, Frank, intervint Esmé. Vivre, c'est choisir. Et en ce moment même, je vous laisse le choix : vous me dites où est ce sucrier, ou gare !

— Je n'appelle pas ça un choix, répondit Dewey, très calme. Et je ne suis pas Frank.

Esmé changea de ton.

— En ce cas, Ernest, tu choisis et vite : tu me dis où est ce sucrier, ou g...

— Diouhay, rectifia Prunille.

— Quoi ? coassa la mégère avec un triple battement de ses paupières bardées d'argent.

— Oui, laissa tomber Olaf, c'est le grand rat de bibliothèque, le Dewey. En chair et en os. Il n'avait rien d'une légende, pour finir. Comme Verdi.

— Quoi ? répéta Esmé. Mais alors, quelqu'un a bel et bien tout archivé, tout catalogué, tout classé, chaque fois que nous levions le petit doigt ?

— Eh oui, lui dit Dewey. C'est l'œuvre de ma vie, Tôt ou tard, tout finit dans mon catalogue, archivé en bonne place. Même le plus ténébreux secret.

— Autrement dit vous savez tout du sucrier, reprit Esmé d'un trait. Vous connaissez son contenu. Et ce qu'il a de crucial. Et combien ont payé de leur vie le simple fait d'avoir tenté de le récupérer. Vous savez le mal qu'il a fallu se donner pour trouver à ce contenu un contenant idoine – élégant, discret et, surtout, fermant bien. Vous savez ce que ce contenu signifie pour les Baudelaire, ce qu'il signifie pour les Snicket.

Elle fit un pas en avant sur ses sandales d'argent et darda vers Dewey un ongle argenté – celui qui était taillé en S – jusqu'à l'éborgner presque.

— Et vous savez, conclut-elle, sifflante, vous savez qu'il *m'appartient*.

— Plus maintenant, la contredit Dewey.

— Beatrice me l'a piqué !

— Il est de pires crimes, dit froidement Dewey, que de piquer un sucrier.

Alors Esmé gloussa, et ce gloussement avait de quoi vous faire rentrer sous terre.

— Certes, dit-elle, et, d'un pas de côté, elle rejoignit Carmelita, puis, d'un ongle acéré – celui qui était taillé en M – elle détourna la pointe du lance-harpon droit sur Dewey. Et maintenant, dites-moi comment ouvrir cette porte ou cette petite fille vous change en brochette.

— Ch’uis pas une petite fille ! s’insurgea Carmelita, abaissant l’arme. Et je ne tirerai plus un seul coup tant que Tonton Comte m’aura pas appris à cracher loin comme un vrai cow-boy.

— Carmelita ! fulmina Olaf. Tu vas obéir et plus vite que ça ! Je t’ai déjà offert cette stupide panoplie, sans parler de ce bateau qu’il a fallu monter là-haut. Braque cette arme sur Dewey immédiatement !

— Montre-moi comment cracher d’abord !

— Braque cette arme !

— Montre-moi !

— Braque cette arme !

— Montre-moi !

— Braque !

— Montre !

— Braque !

— Montre !

Alors, avec un rugissement, Olaf arracha l’arme des mains de la chipie.

— Jamais de ma vie je ne t’apprendrai à cracher ! Tu m’entends ? Jamais ! Ha !

— Chéri ! plaida Esmé. Tu ne vas pas rompre une promesse faite à notre chère petite...

— Ch’uis pas une chère petite ! Ch’uis un cow-boy-sup...

— Tu es une mouflette gâtée-pourrie, voilà ce que tu es ! éclata Olaf. S’il ne tenait qu’à moi, tu ne serais pas ici ! Grand temps de t’apprendre un peu à obéir !

— Obéir ! s’étouffa Esmé. Rien de plus ringard !

— Ringard, ringard ! Qu’est-ce que j’en ai à faire, moi, de tes histoires de « tendances » et de *in* et de *ont* ? J’en ai soupé, de ta mode et de tes branchouilleries ! Tout ce que tu sais faire, c’est le lézard sur le toit pendant que moi, je me tape tout le boulot !

— Si je n’avais pas été sur le toit, je te rappelle, à l’heure qu’il est le sucrier serait entre les mains de V.D.C. ! D’ailleurs, je gardais...

— Je m’en moque bien, de ce que tu gardais ! Tu es virée !

— Tu ne peux pas me virer : je te flanque ma démission !

— Bon, va pour une séparation à l’amiable, grommela Olaf, et il braqua le lance-harpon sur Dewey. Ha ! et maintenant, à nous deux ! Toi, mon bonhomme, tu nous révéles ce qu’il faut taper sur ce digicode, et plus vite que ça ! Que j’aie faire mon petit marché dans cette laverie, un peu.

— La laverie ? ironisa Dewey. Vous n’y trouverez rien de bien affriolant, j’en ai peur. Quelques piles de draps sales, quatre ou cinq lave-linge et autant de sèche-linge, plus un petit stock de produits détachants que je vous déconseille de boire.

— Ha ! fit Olaf. Je ne suis pas né de la dernière pluie, même si j’ai gardé mon teint de jeune homme ! S’il n’y a rien dans cette laverie, hein, pourquoi avoir verrouillé la porte ? Pourquoi ?

— Peut-être est-ce juste un leurre, dit tranquillement Dewey – mais Violette, à nouveau, sentit sa main se crispier dans la sienne.

Olaf fronça le sourcil, son arme toujours braquée sur l’adversaire.

— Un leurre ?

— Vous savez bien ! Comme ces canards en plastique qu’on pose sur les étangs pour tromper les vrais canards, comme ces faux poissons qu’on attache aux hameçons...

— Si ce cadenas est un leurre, grand rat, dit Olaf, alors rien ne t’empêche de me révéler le code, pas vrai ?

— Fort bien, parut se décider Dewey, avec un effort manifeste pour garder son calme. Alors voici. Mon premier est une particularité médicale qu’ont en commun les trois jeunes Baudelaire.

Les enfants échangèrent un sourire furtif.

— Mon second est le nom de l’arme qui vous a fait orphelin, Olaf.

Les enfants échangèrent un regard perplexe.

— Et mon troisième est la fameuse question vertigineuse posée par Richard Wright dans son roman le plus célèbre.

Les sœurs Baudelaire se tournèrent vers leur frère, pleines d’espoir, mais il fit non de la tête, lentement.

— Pas le temps d’examiner le carnet de santé des Baudelaire, gronda Olaf. Et encore moins de me plonger dans un roman, même célèbre ! Alors tu vas me dire, et en toutes lettres...

— Les scélérats n'ont jamais le temps de lire, commenta Dewey. C'est l'une des raisons de leur scélérateuse.

— J'en ai jusque-là de tes laïus, gratte-papier ! rugit Olaf. Ha ! Je te préviens. Esmé va compter jusqu'à dix. Et si à dix je n'ai pas entendu les trois phrases à taper sur ce digicode, un de mes harpons te met en pièces ! Compris ? Esmé, tu comptes jusqu'à dix !

— Si ça me plaît ! rétorqua Esmé. Je ne suis pas à tes ordres. Et j'entends bien ne plus jamais l'être !

— Je le savais ! s'enflamma Jérôme. Je le savais, Esmé, que ta vraie noblesse de cœur l'emporterait ! Je le savais, que tu regagnerais le camp de la droiture et de la générosité ! Rien ne t'oblige à te balader en bikini indécent, Esmé. Reviens parmi nous, au nom de la justice et de la probité !

— Hé là ! minute, papillon, le tempéra Esmé. Ce n'est pas parce que je plaque mon fiancé que je rejoins les enfants de chœur. La justice, la probité, ça fait un peu rétro, imagine-toi. De nos jours, ce qui est tendance, c'est l'immoralité.

— Mais enfin, il n'y a pas que la mode, dans la vie ! intervint la juge Abbott. Cela dit, Esmé, je vous comprends. À votre âge, je ne trouvais rien de plus glamour que de voler des chevaux. Jusqu'au jour où j...

— C'est fini, de raconter vos vies ? aboya Olaf. La seule chose que je veuille entendre, c'est ce grand rat me donner ses trois phrases clés. Ou je l'embroche à la seconde même où je dirai dix. *Uuun !*

— Arrêtez ! s'affola la juge Abbott. Au nom de la loi !

— Deeeux !

— Arrêtez ! plaïda Jérôme. Au nom d...

— Trooois !

— *Stop !* cria Violette.

Et les trois enfants serrèrent les dents, car ils venaient de comprendre – comme vous l'avez compris – que les adultes ici présents n'allaient rien faire pour empêcher Olaf de compter jusqu'à dix et de tirer. Une fois de plus, la juge Abbott et Jérôme d'Eschemizerre allaient manquer de cran et d'initiative, comme tant d'autres cœurs nobles avant eux. Mais ce n'était pas le trio

Baudelaire, cette fois, qui allait pâtir de cette défection, du moins pas directement. C'était Dewey Dénouement.

Sans se concerter, sans un mot, tous trois échappèrent aux mains des adultes et vinrent se placer en bouclier devant le bibliothécaire.

— Non, vous ne l'embrocherez pas, s'entendit déclarer Klaus, surpris par ses propres mots. Vous devrez nous embrocher d'abord.

— Oudépozéarm, ajouta Prunille.

Dewey parut trop saisi pour émettre un son, mais le comte Olaf gloussa d'un air gourmand :

— Vous embrocher ? Ha ! Et pourquoi pas ? Pour ce qui est de choisir mes victimes, vous savez, je ne suis pas regardant ! *Quaaatre !*

Violette fit un pas en avant, le harpon dardé droit sur elle.

— Déposez cette arme, Olaf, dit-elle sans chevroter. Vous n'allez pas faire une chose pareille.

Le comte cligna des yeux, mais son arme ne dévia pas d'un millimètre.

— Pas faire une chose pareille ? Et pourquoi donc ? Si ce grand rat ne me révèle pas sur-le-champ comment accéder au sucrier, je tire – peu m'importe sur qui ! Ha ! *Ciiinq !*

Klaus à son tour s'avança.

— Rien ne vous oblige à faire cela, Olaf. Libre à vous de ne pas tirer !

— Et libre à toi de te changer en brochette, lardon, ricana le comte. *Siiix !*

— Sivoupley ! plaida Prunille, s'avançant à son tour. Le scélérat ne bougea pas d'un pouce. Les trois enfants continuèrent d'avancer vers le lance-harpon, en rempart protégeant Dewey.

— Seeept !

— Sivoupley ! implora de nouveau la benjamine. Lentement mais sûrement, le trio s'avançait vers l'arme, sous la voûte du grand hall, et seul le comptage d'Olaf ponctuait l'épais silence.

— *Huiiit !*

Les enfants firent un pas de plus.

— Neeeuuf !

Un dernier pas en avant, et sans un mot les trois enfants mirent la main sur l'arme, glaciale sous leurs gants blancs. Ils tentèrent de l'arracher des mains d'Olaf, mais il tenait bon et, durant de longues secondes, ils formèrent un groupe étrange, plus muet qu'une sculpture de marbre, autour de l'engin de mort. Violette regardait fixement le harpon dardé sur elle, Klaus regardait fixement la détente d'un rouge hurleur, Prunille regardait fixement les petits yeux luisants du comte, y cherchant désespérément une lueur de noblesse.

— Mais que faire d'autre ? murmura le malfrat soudain, si bas, si bas que les enfants ne furent pas certains d'avoir bien entendu.

— Nous remettre cette arme, répondit Violette, très calme. Ce n'est pas votre destin que d'accomplir un acte aussi vil.

— Nous remettre cette arme, lui fit écho Klaus. Ce n'est pas une fatalité que d'être quelqu'un de vil.

— Laforzadeldestino, dit simplement Prunille.

Et plus personne ne dit rien. Sous la voûte du grand hall, le silence était tel que les trois enfants entendirent Olaf inspirer un grand coup, comme pour mieux hurler : « *Dix !* »

Mais à cet instant précis se fit entendre un autre bruit, une sorte de petite toux sèche. Et en une seconde tout changea, car ainsi va le monde. En une seconde, vous pouvez craquer une allumette et déclencher un incendie qui fera des quantités de victimes. En une seconde, vous pouvez sortir du four un gâteau qui fera des quantités d'heureux, du moins si le gâteau est très gros et les heureux, pas trop affamés. En une seconde, vous pouvez modifier trois mots d'un poème de Robert Frost et transmettre un message codé à des camarades, en une seconde vous pouvez comprendre brusquement où est caché certain objet et prendre une décision à son sujet – soit aller le récupérer, soit le laisser au fond de sa cachette où nul ne le retrouvera jamais et où il finira oublié de tous, hormis de quelques âmes en peine, très éclairées mais très lasses, elles-mêmes oubliées de tous hormis de quelques âmes en peine, et ainsi de suite. Bref, en une seconde, une infinité de choses peuvent se produire, un peu comme si la seconde était un récipient fabuleux, capable de contenir à la fois une infinité de

secrets, bien rangés, bien cachés, élégamment camouflés, tels ceux que recélait l'hôtel Dénouement, ou plutôt le grand catalogue sous les eaux, par-dessous son reflet mouvant.

Pour en revenir à cet instant de mon récit, à cette seconde cruciale où une petite toux sèche se fit entendre, en une seconde le comte Olaf se retourna pour voir qui faisait son entrée, en une seconde il lâcha le lance-harpon entre les mains des enfants Baudelaire tandis qu'approchait l'arrivant, en pyjama orné d'un motif de dollars, l'air hébété et les yeux papillotants.

En une seconde, les enfants voulurent raffermir leur prise sur l'arme, lourde et froide et biscornue entre leurs doigts malhabiles, en une seconde elle leur échappa des mains pour choir au sol à grand fracas, en une seconde la détente cliqueta, en une seconde – toujours la même et longue seconde – le pénultième harpon se libéra et, avec un sifflement vicieux, fusa vers une cible au hasard pour lui porter un coup fatal.

— Mais qu'est-ce que... Qu'est-ce qui se passe ? s'informa Mr Poe dont le destin n'était pas de périr embroché par un harpon aveugle, du moins pas ce soir-là. Vous faites un tel potin que je vous entendais depuis ma chambre, au 174. Dites-moi un peu, que dian... (Il avisa les orphelins et se mit à bégayer, hagard) Enf... fants Baude... laire, mais que... ?

Et il se tut tout à fait, suffoquant, cherchant son souffle comme un poisson tiré de l'eau. Mais il n'était pas seul à suffoquer. Violette suffoquait ; Klaus suffoquait ; Prunille suffoquait ; la juge Abbott suffoquait ; Jérôme suffoquait ; et Féval et Bretzella et Otto – tous trois pourtant accoutumés à la violence en tant que monstres professionnels et comparses d'un malfrat de haut vol – et Carmélita et Esmé suffoquaient. Même le comte Olaf suffoquait, alors qu'un scélérat, d'ordinaire, ne perd le souffle que lorsqu'il tombe sur un magot ou se tord l'orteil contre un pied de meuble. Mais celui qui suffoquait le plus fort était Dewey Dénouement. Il cherchait son haleine si bruyamment que même l'horloge sonnante deux heures avec sa virulence coutumière ne parvint pas à couvrir tout à fait ce bruit atroce, entre râle et cri d'éborgé.

NoN !... NoN !... sonnait l'horloge, indifférente, mais les enfants n'entendaient que la suffocation de Dewey, tandis qu'il

titubait à reculons à travers la réception, une main sur ses côtes, l'autre sur la tige du harpon plantée dans son buste à angle aigu, telle une paille dans une briquette de jus de fruit ou un troisième bras maigre qui lui aurait poussé là.

— *Dewey* ! cria Violette.

— *Dewey* ! cria Klaus.

— *Dénouman* ! cria Prunille.

Mais le bibliothécaire, sans répondre, continuait de reculer en chancelant. Durant un moment, les enfants tétanisés le regardèrent sortir de l'hôtel, reculant toujours, et disparaître sur le perron à travers la vapeur bleue, puis ils s'élançèrent à sa suite. Trop tard : un *plouf* ! étouffé les prévint qu'il venait de basculer dans l'étang. Le temps pour eux de le rejoindre et déjà il commençait à couler, son corps tremblant ridant l'eau lisse de cercles sombres.

Aux dires de certains, le monde est un peu comme un étang : la plus infime action du moindre être vivant, pareille à un caillou jeté à l'eau, y provoque remous et ridules, et ces ondulations se propagent de proche en proche, plus loin, toujours plus loin, jusqu'à ce que pour finir le monde entier se retrouve changé par ce geste anodin – mais les enfants Baudelaire avaient mieux à faire qu'à réfléchir au geste anodin qui avait fait partir le coup ou à la façon dont, en une seconde, le monde avait changé. Ils se ruèrent au bord de l'étang où le bibliothécaire s'enfonçait. Klaus lui saisit une main, Prunille lui saisit l'autre, et Violette mit ses mains en coupe autour de son visage, comme on le fait pour reconforter quelqu'un qui pleure.

— Tout va s'arranger, pleurait-elle. Laissez-nous vous sortir de là.

Mais Dewey fit non de la tête, puis il eut une grimace, comme en un terrible effort pour parler.

— Vous allez vous en tirer, dit Klaus – bien qu'il sût obscurément, tant par ses lectures que par sa brève expérience de la vie, qu'il n'y avait guère de chances pour que tel fût le cas.

À nouveau, Dewey fit non de la tête. Seul son visage affleurait encore, et ses deux mains tremblantes. Au moins les enfants ne voyaient plus le harpon planté dans ses côtes, mais c'était une maigre consolation.

— Pardon ! dit Prunille. Fautanou !

Une fois de plus, Dewey fit non de la tête, cette fois de toutes ses forces, en violente dénégation. Il entrouvrit la bouche et, sortant une main de l'eau, désigna le ciel de nuit au-dessus de leurs têtes, avec un violent effort pour émettre un son.

— Kit, souffla-t-il enfin. Kit.

Là-dessus, échappant aux enfants, il acheva de sombrer dans l'eau noire, laissant les orphelins pleurer sans bruit sur les grâces qui leur étaient refusées et sur la férocité du monde.

Chapitre X



— M'enfin, c'est quoi ce barouf ? pestait une voix.

— J'aurais juré entendre un tir de lance-harpon ! criait une autre.

— Lance-harpon ? s'écriait une troisième. C'est censé être un hôtel, ici. Pas un stand de tir !

— Moi, j'ai entendu comme un *plouf* !

— Moi aussi ! Comme si quelqu'un venait de tomber à l'eau !

Les yeux sur la surface de l'étang qui redevenait lisse, les enfants agenouillés ne voyaient rien, n'entendaient rien. Dans

leur dos des fenêtres s'éclairaient, des volets s'ouvraient à tous les étages. Des silhouettes s'encadraient dans la lumière, des bras s'agitaient. Mais les enfants agenouillés au ras de l'eau, tout à leur douleur, étaient sourds à ce concert de cris.

— C'est bientôt fini, ce ramdam ? Y en a qui essaient de dormir, figurez-vous !

— Déjà qu'avec les grenouilles, faut tenir les fenêtres fermées !

— Et vous avez vu l'heure ? Croyez que c'est le moment de beugler comme ça ?

— C'est vrai, ça ! C'est quoi, ce chambard ?

— Voulez que je vous le dise, à quoi ça rime ? Quelqu'un s'est fait canarder au harpon et a fini dans l'étang !

— Reviens te coucher, Bruce !

— Moi, je peux pas dormir s'il y a des tueurs dans le secteur.

— Bon, d'accord ! S'il y a eu mort d'homme, plus qu'à rester debout en pyjama toute la nuit.

— Peux pas dormir, de toute manière. Pas pu fermer l'œil encore et tout ça, à cause de cette cuisine indienne à la noix !

— Quelqu'un pourrait-il me dire ce qui se passe au juste ? Les lecteurs du *Petit Pointilleux* voudront le savoir en détail !

Au son de cette voix flûtée, les enfants ravalèrent leurs pleurs, pour un temps du moins. Mieux valait s'assurer que le journal, pour une fois, n'aille pas raconter n'importe quoi.

— Il y a eu un accident ! cria Violette par-dessus son épaule, en direction de la journaliste. Un dramatique accident.

— L'un des gérants de l'hôtel est mort ! cria Klaus.

— Lequel ? s'enquit une voix depuis l'un des derniers étages. Frank ou Ernest ?

— Diouhay ! lança Prunille.

— Dewey n'existe pas, décréta une autre voix. C'est une figure de légende.

— Une figure de légende, sûrement pas ! s'indigna Violette. C'est un vrai bibl...

Mais Klaus la bâillonna d'une main et elle se tut net.

— Le catalogue de Dewey est secret, chuchota Klaus à ses sœurs. Il ne faut surtout pas en parler dans *Le Petit Pointilleux*.

— Maivéracité ? plaida Prunille.

— Non, Klaus a raison, lui chuchota Violette. Dewey nous avait demandé de le garder, son secret. Pas question de le trahir. (D'un revers de main, elle essuya ses larmes.) C'est la moindre des choses.

Dans leur dos, le concert de voix redoublait.

— Je n'avais pas saisi qu'il s'agissait d'une occasion triste, disait une nouvelle voix encore. Il nous faut ouvrir l'œil et le bon, mais n'intervenir qu'en cas d'absolue nécessité.

— Pas d'accord ! Il faut intervenir tout de suite, et n'ouvrir l'œil qu'en cas d'absolue nécessité.

— Ce qu'il faut faire, en réalité, c'est appeler les autorités !

— Appeler le gérant !

— Appeler les grooms !

— Appeler ma mère !

— Rechercher des indices !

— Rechercher l'arme du crime !

— Rechercher les suspects !

— Suspects ? C'est un hôtel chic, ici. Des suspects, il n'y en a pas !

— Oh ! les hôtels fourmillent de suspects, même les plus chics. J'ai bien vu une blanchisseuse qui portait une perruque suspecte !

— Et moi, un groom qui transportait un objet suspect !

— Et moi, un taxi qui amenait un client suspect !

— Et moi, un cuisinier qui préparait des plats suspects !

— Et moi, un employé qui se baladait avec une spatule suspecte !

— Et moi, un client à moitié caché par un nuage de fumée suspect !

— Et moi, un bébé avec une petite mèche de cheveux suspecte !

— Et moi, un gérant avec un uniforme suspect !

— Et moi, une grande bonne femme avec un bikini suspect !

— Moi, je n'ai rien vu et je ne vois rien ! Il fait plus noir qu'un corbeau par une nuit sans lune !

— Et moi, je vois quelque chose : je vois trois suspects au bord de l'étang, qui nous tournent le dos !

— Oui, ce sont eux qui ont répondu à la journaliste. Et ils veillent bien à ne pas se laisser voir en face !

— À tous les coups, ce sont les tueurs ! Cette façon de se cacher, c'est suspect !

— Descendons les arrêter avant qu'ils ne filent !

— Bon sang ! Je vois déjà le gros titre : *CRIME ABOMINABLE À L'HÔTEL DÉNOUEMENT* ! Un meurtre, c'est tellement plus vendeur qu'un accident.

— Haro, chuchota Prunille à ses aînés ; autrement dit : « Tu te rappelles ce que tu nous avais expliqué à propos de la psychologie des foules ? »

— Ho ho, Prunille a raison, dit Klaus très doucement, essuyant ses larmes à son tour. Cette foule est en train de se monter la tête. Avant longtemps, tous ces gens nous verront en tueurs.

— Pas complètement faux, reconnut Violette.

— Sornett ! protesta Prunille. Axidan.

— C'est un accident, d'accord, concéda Klaus. Mais quand même de notre faute.

— Demi, soutint Prunille.

— Malheureusement, dit Violette, ce n'est pas à nous d'en décider. Je crois que nous ferions mieux de rentrer et de parler à Jérôme et à la juge Abbott. Ils sauront que faire.

— Peut-être, dit Klaus, sceptique. Ou peut-être qu'il vaudrait mieux décamper.

— Karapatt ? demanda Prunille.

— Non, dit Violette. Je ne crois pas que filer soit une bonne idée. Au contraire. C'est le meilleur moyen de persuader tout le monde que nous sommes bel et bien des meurtriers.

— Ce que nous sommes peut-être, murmura Klaus. Mais d'un autre côté, Jérôme et la juge, tout à l'heure, ils ne nous ont pas soutenus une seconde, ils n'ont pas bougé d'une patte. Je ne les vois pas trop nous venir en aide maintenant.

Violette poussa un long soupir, entrecoupé d'un hoquet de pleur.

— Et si on filait, dit-elle très bas, on irait où ?

— N'importe. Quelque part où personne n'a jamais entendu parler du comte Olaf, ni de V.D.C., ni de rien. Il doit bien exister

au monde de vrais cœurs nobles et généreux, il suffirait de les trouver.

— Des gens de confiance, dit Violette, il va en arriver. Ils sont en route en ce moment même. Dewey nous avait dit d'attendre demain. Je crois qu'il vaudrait mieux rester.

— Sauf que, demain, fit valoir Klaus, il sera peut-être trop tard. Moi, je pense qu'il vaudrait mieux filer.

— Dilemm, dit Prunille ; autrement dit : « Chacune des deux solutions présente des avantages et des inconvénients. »

Mais ses aînés n'eurent pas le temps de répondre. Les trois enfants sentirent une ombre au-dessus d'eux et levèrent les yeux vers une grande silhouette dégingandée plantée dans leur dos. Sur ce fond de fenêtres éclairées, ils ne voyaient de l'arrivant qu'une ombre chinoise, exception faite du petit point rouge d'une cigarette allumée.

— Taxi ? s'informa l'ombre, désignant du geste le véhicule qui avait amené là Jérôme et la juge Abbott.

Les enfants délibérèrent du regard dans la pénombre, puis clignèrent des yeux vers l'inconnu. Le timbre de la voix leur rappelait quelque chose, mais peut-être était-ce seulement ce ton impénétrable, entendu tant de fois en ce lieu qu'il semblait tout ensemble énigmatique et familier.

— Nous ne savons pas trop encore, répondit Violette après un silence.

— Vous ne savez pas trop ? répéta l'inconnu. D'ordinaire, quand on prend un taxi, c'est pour aller quelque part et faire quelque chose de précis. Sûrement vous avez quelque chose à faire, quelque part où aller. Une grande romancière américaine a écrit un jour qu'aujourd'hui les gens voyagent plus vite, mais qu'il n'est pas certain que ce soit pour agir mieux. Malgré tout, peut-être agiriez-vous mieux si vous décidiez de voyager, là, maintenant, tout de suite.

— Nous n'avons pas d'argent, prévint Klaus.

— Vous n'avez pas de souci à vous faire à ce propos, pas si vous êtes qui je pense. (L'homme se pencha vers les trois enfants.) L'êtes-vous ? Êtes-vous bien qui je pense ?

À nouveau les enfants se consultèrent du regard dans l'ombre. Ils n'avaient aucun moyen de savoir, bien sûr, de quel

bord était l'inconnu – ami ou ennemi, cœur noble ou félon. En règle générale, il va sans dire, tout inconnu qui cherche à vous faire monter en voiture est quelqu'un dont il faut se méfier, et même à fuir comme la peste. D'un autre côté, toujours en règle générale, quelqu'un qui cite les grandes romancières américaines est rarement une brute épaisse. Enfin, en règle générale, quelqu'un qui vous dit que, si vous ne pouvez pas payer, ce n'est pas grave, ou qui fume la cigarette peut se révéler quelqu'un de très bien comme un voyou de la pire espèce. Bref, en règle générale, il est difficile de trancher – mais les orphelins Baudelaire n'étaient pas en règle générale. Ils étaient au bord d'un étang recélant un grave secret, au pied d'un hôtel dans lequel une foule commençait à broncher de façon inquiétante. Les enfants songaient à Dewey, ils revoyaient en boucle les terribles images du blessé sombrant dans l'eau noire – et brusquement ils comprirent. Alors qu'ils ignoraient s'ils étaient eux-mêmes dignes de confiance, comment l'auraient-ils su de l'inconnu penché vers eux ?

– Oncépa, dit Prunille enfin.

– Enfants Baudelaire ! les héla une voix depuis le perron, appel suivi d'une monumentale quinte de toux.

Mr Poe était là, en haut des marches, son grand mouchoir blanc sur le nez.

– Enfants Baudelaire ! répéta-t-il, renfonçant le mouchoir dans sa poche. Mais que se passe-t-il, enfin, dites-moi ? Où est cet homme sur qui vous avez tiré au lance-harpon ?

Les enfants étaient trop las, trop accablés pour reprendre Mr Poe sur sa façon de décrire les faits.

– Il est mort, dit simplement Violette.

Ses larmes étaient de retour.

Mr Poe toussa de nouveau, une petite toux de surprise, puis il descendit les marches et vint se planter devant le trio dont il gérait la fortune.

– Mort ? Mais que s'est-il passé ?

– Difficile à dire, hésita Klaus.

– Difficile à dire ? réprova Mr Poe. Mais je vous ai vus, moi, les enfants. Je vous ai vus, cette arme en main. Assurément vous pouvez m'expliquer ce qui s'est passé.

— Henribergson, répondit Prunille ; autrement dit : « C'est terriblement compliqué. »

Mais Mr Poe hocha la tête, comme s'il en savait déjà assez.

— Vous feriez mieux de rentrer à l'intérieur, dit-il avec un soupir d'infinie lassitude. Je dois dire, les enfants, que vous me décevez profondément. Tout le temps que j'ai été en charge de vous, j'ai eu beau me donner un mal fou, chaque fois que je vous ai trouvé un foyer, de terribles choses s'y sont produites. Depuis, vous avez décidé de voler de vos propres ailes, mais *Le Petit Pointilleux* ne cesse de relater vos méfaits, plus ignominieux chaque jour qui passe. Et voilà qu'aujourd'hui je vous retrouve, et c'est pour constater qu'une fois de plus un déplorable événement a eu lieu, et qu'un tuteur de plus est passé de vie à trépas. Vous devriez avoir honte.

Les enfants ne répondirent pas. Dewey Dénouement, bien évidemment, n'avait pas été leur tuteur, et cependant, à sa manière, il avait veillé sur eux. Et les enfants s'en voulaient affreusement d'avoir participé, malgré eux, à sa terrible fin. En silence, ils attendirent que Mr Poe en eût terminé de la quinte de toux suivante, après quoi ils le laissèrent poser une main sur l'épaule de Klaus, une main sur l'épaule de Violette et les pousser devant lui jusqu'à l'intérieur de l'hôtel.

— Certains sont d'avis que, dans les foyers brisés, le destin des enfants est de tomber dans le crime, marmonnait-il, chemin faisant. Je commence à croire qu'ils ont raison.

— Ce n'est pas notre destin, dit Klaus.

Mais le ton manquait d'assurance, et Mr Poe se contenta de lui jeter un regard aussi sévère que chagrin et de resserrer sa prise.

S'il vous est déjà arrivé de marcher poussé par quelqu'un de plus grand et plus fort que vous qui vous tient fermement par l'épaule, vous savez qu'il est des moyens plus plaisants d'avancer, mais les orphelins Baudelaire, à ce stade, ne se souciaient plus de rien. Menés par le banquier en odieux pyjama, ils gravirent le perron en automates, et ce n'est qu'au niveau du nuage de vapeur qu'ils songèrent à regarder en arrière, vers l'inconnu qui leur avait proposé de les emmener.

Dans l'intervalle, il avait regagné son taxi pour s'éloigner lentement de l'hôtel ; et, pas plus qu'ils ne savaient si c'était ou non quelqu'un de bien, les enfants n'auraient su dire s'ils étaient tristes ou soulagés de le voir partir. D'ailleurs, je dois avouer que moi-même, après des mois et des mois d'enquête, des nuits et des nuits sans sommeil, sans parler de lugubres après-midi au bord d'un étang à jeter caillou sur caillou dans l'espoir que quelqu'un allait remarquer les ridicules, je dois avouer, dis-je, que moi-même je n'ai aucun moyen de savoir si les trois enfants auraient dû être tristes ou soulagés de le voir partir.

Pourtant je sais qui est cet homme. Je sais où il alla ensuite, je sais le nom de la femme qui se cachait dans le coffre et la marque de l'instrument de musique soigneusement calé sur la banquette arrière, ainsi que les ingrédients du sandwich glissé dans la boîte à gants et la nature exacte du petit objet posé sur le siège du passager avant, tout humide encore au sortir de sa cachette – mais je ne saurais vous dire si les enfants Baudelaire auraient été plus heureux en sa compagnie, ou s'il valait mieux qu'il s'éloigne sans eux, avec un dernier regard pour eux dans son rétroviseur, serrant au creux de sa main tremblante une petite serviette de table brodée d'un monogramme.

Tout ce que je peux dire, c'est que leurs ennuis à l'hôtel Dénouement n'auraient pas été pour eux le pénultième péril, et qu'ils auraient sans doute connu encore bon nombre de rudes épreuves – de quoi remplir treize volumes de plus. Mais je n'ai aucun moyen de savoir si cela eût mieux valu pour eux, pas plus que je ne saurais dire s'il eût mieux valu pour moi poursuivre ma vie et mon œuvre au lieu de me lancer dans cette enquête sur l'histoire des orphelins Baudelaire, ni s'il eût mieux valu pour ma sœur se joindre aux trois enfants à l'hôtel Dénouement au lieu de faire cet aller-retour en ski nautique afin de retrouver le capitaine Virlevant, ni s'il eût mieux valu pour vous de monter à bord de ce taxi que vous avez vu dernièrement, et vous embarquer pour une série d'aventures bien à vous, au lieu de poursuivre sur sa lancée la vie qui est la vôtre.

Allez savoir ! Il n'y a aucun moyen. Quand il n'y a aucun moyen de savoir, on ne peut qu'imaginer, et j' imagine, sans grand risque de me tromper, que les enfants Baudelaire n'en

menèrent pas large lorsque, franchissant la porte de l'hôtel, ils virent la foule qui les attendait dans le grand hall éclairé a giorno.

— Les voilà ! cria quelqu'un, quelque part dans le fond.

Les enfants n'essayèrent même pas de voir qui c'était.

L'endroit était aussi bondé que lorsqu'ils avaient mis les pieds dans cet hôtel à perdre le nord – mais quelque chose avait changé par rapport à leur arrivée, la veille. Dans leurs tenues de grooms, ils étaient passés inaperçus au milieu de l'agitation générale, alors qu'à présent leur déguisement ne pouvait plus rien pour eux. Des centaines de paires d'yeux les inspectaient de la tête aux pieds.

Les trois enfants étaient surpris de voir tant de visages familiers, comme ressortis de chapitres oubliés de leur vie, et tant d'autres pour lesquels ils auraient été en peine de dire s'ils les reconnaissaient ou non. Tout le monde était en pyjama, en chemise de nuit ou autre accoutrement nocturne, et tout le monde clignait des yeux d'un air plus ou moins belliqueux, comme on tend à le faire après un réveil forcé, surtout à une heure indue. D'ordinaire, il est intéressant de voir ce que portent les gens au milieu de la nuit, mais l'expérience est plus savoureuse lorsqu'on n'est pas accusé de meurtre.

— C'est eux ! Les assassins !

— Oh ! mais ce ne sont pas des assassins ordinaires ! s'écria Geraldine Julienne, en longue chemise de nuit jaune poussin, avec un petit bonnet de douche sur la tête. Ce sont les orphelins Baudelaire !

Une onde de stupeur parcourut la foule pyjamatée, et les enfants regrettèrent de n'avoir plus leurs lunettes noires.

— Les orphelins Baudelaire ? s'écria M. le Directeur, dont le pyjama, pour une raison inconnue, portait les initiales L.S. brodées sur la poche. Je les connais, moi, ces trois-là ! Ils ont provoqué dans ma scierie toute une ribambelle d'accidents !

— Ces accidents n'étaient pas de leur fait, rectifia Charles. Ils étaient le fait du comte Olaf.

— Comte Olaf ? C'est l'une de leurs victimes, chevrota une vieille dame en robe de chambre fuchsia – Mrs Endemain, se

souvenaient les enfants, citoyenne de Villeneuve-des-Corbeaux. Même que c'est tout près de chez moi qu'ils l'ont assassiné !

— Pas du tout, c'était le comte Omar, rectifia l'un de ses concitoyens, un certain Mr Lesko, qui dormait apparemment dans son pantalon à carreaux.

— Les enfants Baudelaire n'ont jamais tué personne, ça, j'en suis certain, assura Jérôme d'Eschemizerre. J'ai été leur tuteur un temps, je les ai toujours trouvés gentils et bien élevés.

— C'étaient plutôt de bons élèves, si ma mémoire est bonne, dit Mr Remora, dont le bonnet de nuit ressemblait à une banane.

— *C'étaient plutôt de bons élèves, si ma mémoire est bonne,* singea le principal adjoint Nero. Et moi je dis : jamais de la vie ! Violette et Klaus ont lamentablement échoué à toutes sortes d'examens, et Prunille restera la pire secrétaire que j'aie connue !

— Moi je dis : ce sont des criminels, déclara Mme Alose, rajustant sa perruque. Et les criminels doivent être condamnés.

— Bien parlé ! approuva Féval. Ce sont des monstres. On ne laisse pas les monstres en liberté !

— Des criminels, eux ? Certainement pas, assura Hal de sa voix cassée. Et je suis bien placé pour le savoir.

— Oh ! mais moi aussi, je suis bien placée, intervint Esmé. Et je le proclame : il n'y a pas pire qu'eux.

Ses serres laquées d'argent étaient posées sur l'épaule de Carmelita, qui jubilait de voir ces trois-là emmenés comme du gibier de potence.

— À mon avis, ils sont pires que tout ce que vous dites ! décréta l'un des chasseurs de l'hôtel.

— Je dirais même plus : pires encore !

— Moi, je leur trouve l'air plutôt gentil ! dit quelqu'un que les enfants ne reconnurent pas.

— Moi, je leur trouve l'air plutôt sournois !

— Je leur trouve l'air plutôt vaillant !

— Je leur trouve l'air plutôt canaille !

— Je trouve qu'ils ressemblent à des grooms !

Et brusquement, *NoN !...* Tout le hall se mit à vibrer comme un immense bourdon de cathédrale. *NoN !...* L'horloge de

l'hôtel, implacable, sonnait trois heures du matin – *NoN!*... – tandis que Mr Poe, implacable, achevait de cornaquer les enfants jusqu'au fond du hall où attendait Frank ou Ernest, la mine sombre, devant une porte numérotée 121.

– Mesdames et messieurs ! lança bien haut une voix de femme lorsque s'éteignit le bourdonnement de la cloche.

Les enfants se retournèrent. Perchée sur un banc de bois, la juge Abbott frappait dans ses mains, réclamant le silence.

– Mesdames et messieurs ! Veuillez vous calmer. La question de décider si les enfants Baudelaire sont ou non coupables ne relève pas de votre compétence !

– Ça se discute, bougonna un monsieur ventru dont le pyjama s'ornait de saumons sautant en tous sens. Attendu qu'ils nous ont réveillés en pleine nuit...

– Cette affaire est du ressort de la Haute Cour, reprit la magistrate. Les autorités ont été alertées, et les autres juges de la Haute Cour sont en route. D'ici quelques heures, nous pourrons procéder au jugement.

– Je croyais que c'était jeudi, le procès ? s'étonna une dame à la chemise de nuit constellée de clowns dansants.

– Arriver en avance est la marque des gens de bien, assura la juge. Dès que les autres juges seront là, nous pourrons trancher sur cette affaire, ainsi que sur d'autres affaires d'égale importance, une bonne fois.

Une rumeur frondeuse parcourut l'assistance. Certains étaient d'accord ; d'autres, pas.

– Mouais, bon, admettons, grommela quelqu'un.

– Formidable ! gloussa Geraldine Julienne. Je vois d'ici le gros titre : *LES ORPHELINS BAUDELAIRE DÉCLARÉS COUPABLES PAR LA HAUTE COUR !*

– Personne n'est déclaré coupable, trancha la juge. Jamais, tant que le jugement n'a pas été rendu.

Pour la première fois, son regard se tourna vers les enfants et elle leur adressa un sourire. C'était une menue consolation, ce sourire, et les enfants le lui rendirent malgré leur effroi. La magistrate descendit de son banc et se fraya un chemin jusqu'à eux à travers la foule en émoi, Jérôme sur les talons.

— Ne vous en faites pas, les enfants, dit Jérôme au trio tremblant. Voyez, vous n'aurez même pas à attendre jeudi pour que justice soit rendue.

— Espérons-le, murmura Violette.

— Mais je croyais que les juges n'avaient pas le droit de se prononcer sur le cas de gens qu'ils connaissent, dit Klaus.

— En théorie, c'est vrai, confirma la juge. Mais en ce qui concerne le comte Olaf, je crois pouvoir être impartiale.

— D'ailleurs, souligna Jérôme, la Haute Cour comprend deux autres juges. L'opinion de Judy Sibyl ne sera pas la seule à compter.

— J'ai toute confiance en mes deux confrères, reprit la juge. Je les connais depuis des années. Chaque fois que je leur ai parlé de vous, les enfants, ils se sont montrés très attentifs. Malgré tout, en attendant leur arrivée, j'ai demandé au gérant de vous placer au 121, afin de vous protéger de cette foule.

Sans un mot, Frank ou Ernest déverrouilla la porte, qui s'ouvrit sur le réduit dans lequel Violette avait pris le lance-harpon.

— On nous enferme ? s'alarma Klaus.

— Seulement pour votre sécurité, répondit la juge. En attendant que débute le procès.

— Oui, oui, sous clé ! approuva une voix, et la foule s'écarta pour laisser passer le comte Olaf qui rejoignait le groupe à grands pas, les yeux étincelant de triomphe. Mettez-les sous clé, et vite ! Pas de criminels en liberté dans cet hôtel ! Qu'au moins les honnêtes gens soient tranquilles.

— Parce qu'il y a des honnêtes gens, ici ? demanda Bretzella.

— Ha ! glapit Olaf, puis il se ressaisit. Évidemment ! Enfin, je veux dire : pour l'essentiel. D'ailleurs, la Haute Cour tranchera sur la question de savoir qui est honnête et qui ne l'est pas. En attendant, ces orphelins doivent être sous les verrous.

— Bien dit ! approuva Otto, levant les deux mains.

— Ils ne sont pas seuls en cause, déclara la juge Abbott d'un ton sévère. De votre côté, comte Olaf, vous êtes accusé d'une foulditude d'actes vils, et la Haute Cour accorde le plus grand intérêt à votre cas. En attendant le début du procès, vous serez tenu sous clé au 165.

Alors, l'homme qui n'était peut-être pas Frank, mais Ernest, ou vice-versa, s'avança d'un pas d'arpenteur et prit le comte Olaf par le bras.

— Bien volontiers, déclara le comte. J'attendrai sereinement le verdict de la Haute Cour. Ha !

Les enfants s'entre-regardèrent, puis ils balayèrent des yeux le grand hall, qui grondait de plus belle. Se faire enfermer dans un placard à balais ne les enchantait pas spécialement, et ils n'aimaient guère non plus voir Olaf sourire à l'idée de passer devant la Haute Cour. Mais ils se voyaient plus mal encore discuter avec cette foule ombrageuse et sans un mot de plus, tête basse, ils entrèrent dans le cagibi. Jérôme et la juge Abbott leur adressèrent un petit signe, Mr Poe toussa dans son mouchoir et Frank ou Ernest s'avança, clé en main, pour verrouiller la porte. Les trois enfants se rappelèrent soudain que le gérant venait de perdre un frère, or ils savaient ce qu'on ressent lorsqu'on vient de perdre un être cher et ils en eurent le cœur serré pour lui.

— Navré, murmura Prunille pour eux trois, levant vers lui un minois désolé.

Il baissa les yeux vers la petite et battit des paupières. Était-ce Frank, persuadé que les trois enfants venaient d'accomplir un acte odieux ? Était-ce Ernest, estimant qu'ils avaient réussi un joli coup ? Quoi qu'il en soit, le gérant parut surpris de ce petit mot de condoléances. Il eut un bref hochement de tête — impénétrable, indéchiffrable —, puis la clé joua dans la serrure et les enfants se retrouvèrent seuls.

La porte du 121 était étonnamment épaisse et, malgré une fente sous le battant, qui laissait passer un rai de lumière, elle étouffait si bien les sons que le brouhaha de la réception se retrouva tout à coup réduit à un bourdonnement de ruche. Les trois enfants se laissèrent tomber à terre, exténués par leur rude journée et, surtout, leur terrible nuit. Ils retirèrent leurs chaussures, se blottirent en petit tas dans cet espace réduit, cherchant la position la moins inconfortable et, durant un moment, ils écoutèrent d'une oreille distraite la rumeur qui leur parvenait de l'extérieur.

— Qu'allons-nous devenir ? demanda Violette enfin.

— Boule de gomme, dit Klaus.

— Il aurait peut-être mieux valu filer, finalement. Comme tu le disais.

— Mais peut-être aussi que, grâce à ce procès, les criminels verront leurs crimes enfin punis.

— Crimolaf ? demanda Prunille d'une toute petite voix. Oucrimnou ?

Ses aînés ne répondirent pas. La question était claire, mais ils n'avaient pas la réponse. À la place, ils serrèrent leur cadette très fort contre eux, et Klaus passa un bras autour de Violette, et Violette passa un bras autour de Klaus, et la conversation s'arrêta là, sur un long, très long soupir.

Si vous vous étiez trouvé dans le hall de l'hôtel, cette nuit-là, vous n'auriez pas entendu un son à travers la porte 121. Il vous aurait fallu la franchir pour entendre les trois enfants pleurer tout bas, tout bas, presque sans bruit, jusqu'à tomber de sommeil enfin – faute d'avoir la réponse à la question de Prunille.

Chapitre XI



Un vieux, vieux proverbe – qui remonte au temps jadis, au temps d’avant le schisme – assure que jamais on ne devrait assister à l’élaboration des lois, pas plus qu’à celle des saucisses. Ce qui se comprend aisément, car pour confectionner les saucisses il faut prendre toutes sortes de morceaux d’animaux variés et les assembler de manière à les rendre présentables sur la table du dîner, et pour confectionner les lois il faut prendre toutes sortes de morceaux d’idées variées et les assembler de manière à les rendre présentables en tous lieux – sauf peut-être à la table du dîner où la plupart des gens préfèrent manger tranquilles plutôt que de songer à l’assemblage de morceaux pas nécessairement ragoûtants.

La Haute Cour, comme la plupart des tribunaux, ne mettait jamais le nez dans la préparation des lois, mais elle avait pour rôle leur interprétation. Or interpréter les lois est une tâche à peu près aussi complexe et ténébreuse que leur fabrication – et, tout comme l’interprétation des saucisses, elle ne devrait se faire qu’à l’abri des regards.

« Interprétation » des saucisses, l'expression vous égare peut-être. Je n'en dirai que quelques mots. Si vous pouviez vous rendre au bord de cet étang qui aujourd'hui ne reflète plus rien que des décombres sous un ciel vide, et si vous retrouviez le souterrain secret qui mène à ces archives sous les eaux, endormies là depuis tant d'années, vous pourriez y lire le compte rendu navrant d'une interprétation de saucisses qui tourna mal et aboutit à la destruction d'un précieux batyscaphe, tout cela parce que, malencontreusement, j'avais cru que dans mon assiette les saucisses composaient un K, alors que le serveur avait essayé de former un R. Vous trouveriez également un autre compte rendu navrant, celui d'une interprétation de la loi qui tourna plus mal encore – quoique faire le voyage pour lire ce deuxième compte rendu serait sans grand intérêt, étant donné que le récit va en être fait dans les derniers chapitres du présent volume, et si j'étais vous je m'abstiendrais de lire quelque chose d'aussi consternant.

Bref, tandis que Violette, Klaus et Prunille dormaient par à-coups, tant bien que mal et plutôt mal que bien, en petit tas derrière la porte 121, les préparatifs avançaient en vue du procès annoncé, durant lequel les juges de la Haute Cour allaient devoir interpréter la loi et trancher sur la noblesse de cœur ou la vilénie du comte Olaf et des orphelins Baudelaire. Mais les enfants eurent la surprise d'apprendre, lorsqu'ils furent tirés du sommeil au matin par un tambourinement à la porte, qu'ils ne verraient pas de leurs yeux la loi se faire interpréter.

— Voici vos bandeaux, les enfants, leur dit le gérant qui ouvrit la porte, et il tendit au trio trois bouts d'étoffe noire.

Les enfants soupçonnèrent qu'il s'agissait d'Ernest, car il n'avait même pas dit bonjour.

— Bandeaux ? s'étonna Violette.

— Oui, à mettre sur vos yeux. Tout le monde a les yeux bandés, à la Haute Cour. Excepté les juges, bien évidemment. Vous n'avez donc jamais entendu l'expression : « La justice est aveugle » ? Vous n'avez jamais vu la Justice représentée avec un bandeau sur les yeux ?

— Si, dit Klaus, mais j'avais toujours pensé que l'idée était qu'elle ne doit pas se laisser influencer. Je croyais que c'était symbolique.

— La Haute Cour a décidé que c'était à prendre avec le plus grand sérieux. Et que chacun, hormis les juges, devait se bander les yeux avant le début d'un procès.

— Ubu, commenta Prunille ; autrement dit : « Drôle d'interprétation. »

Mais ses aînés jugèrent plus sage de ne pas traduire.

— Je vous ai apporté un peu de thé, aussi, dit le gérant, produisant un plateau chargé d'une théière et de trois tasses. J'ai pensé que cela pourrait vous donner des forces pour le procès.

Peut-être était-ce Frank, après tout ?

— C'est gentil à vous, dit Violette.

— Je suis désolé, il n'y a pas de sucre.

— Pas grave, dit Klaus – et, subrepticement, il rechercha une page récente de son précieux calepin. Euh, reprit-il, le thé devrait toujours être amer comme l'absinthe, et mordant comme un glaive à deux tranchants.

Le gérant lui dédia un petit sourire impénétrable.

— Buvez ce thé, dit-il. Dans quelques minutes, je reviendrai vous chercher pour le procès.

Sur ce, Frank ou Ernest, il tourna les talons et referma la porte.

— Pourquoi as-tu dit ça, à propos du thé ? voulut savoir Violette.

— Je me suis demandé soudain s'il n'était pas en train de nous glisser des choses en langage codé. J'ai pensé que peut-être, si nous lui donnions la bonne réponse, il nous en dirait plus et nous y verrions plus clair.

— Nébul, dit Prunille.

— Bien d'accord, avoua Violette. Moi non plus, je ne comprends plus rien à rien. Je ne suis même plus très sûre de faire la différence entre les gens bien et les autres.

— Kit disait que le seul moyen de distinguer un brave d'un scélérat, c'était d'être très attentif et de former son jugement. Former son jugement, c'est bien joli, comme conseil, mais ça

n'aide pas beaucoup. Ça ramène tout droit à la question : comment ?

— Aujourd'hui, c'est la Haute Cour qui va former son jugement pour nous, dit Violette. Peut-être que ça nous sera plus utile.

— Ounéfast, dit Prunille.

L'aînée sourit à sa petite sœur et se pencha vers elle pour l'aider à remettre ses chaussures.

— Si seulement nos parents pouvaient voir comme tu as grandi ! soupira-t-elle. Mère disait toujours que, du jour où tu saurais marcher, tu irais loin.

— Je doute qu'elle ait eu en tête le cagibi 121 à l'hôtel Dénouement, dit Klaus, soufflant sur son thé.

— Ce qu'elle avait en tête, dit Violette, va le savoir ! Encore une question qui restera sans réponse.

Prunille but une gorgée de son thé, bel et bien amer comme l'absinthe et mordant comme un glaive à deux tranchants – mais la petite était mal placée pour en juger, s'y connaissant fort peu en armes blanches et encore moins en plantes au renom douteux. Puis elle dit d'un ton hésitant :

— Poppa et Momma... fléchett ?

Mais ses aînés n'eurent pas le temps d'essayer seulement de lui répondre, car de nouveau on frappa à la porte.

— Finissez votre thé bien vite, cria Frank ou Ernest à travers l'épais battant, et bandez-vous les yeux. Le procès va commencer.

Les enfants se hâtèrent d'obéir. Ils burent une dernière gorgée de thé amer, achevèrent de nouer leurs lacets, puis se bandèrent les yeux d'étoffe noire.

— Ça y est ! annonça Violette. On est prêts.

Ils entendirent la porte grincer, ils entendirent Frank ou Ernest s'avancer vers eux et demander :

— Où êtes-vous ?

— Ici, dit Violette. Vous ne nous voyez pas ?

— Bien sûr que non, j'ai les yeux bandés, moi aussi. Donnez-moi la main, que je vous emmène.

L'aînée des Baudelaire tendit le bras et, à tâtons, trouva une grande main rêche à la recherche de la sienne. Klaus saisit la

main de Violette, Prunille saisit la main de Klaus, et la petite farandole s'engagea dans le hall.

L'expression « des aveugles guidant des aveugles », empruntée à un certain Matthieu, est rarement à prendre au pied de la lettre, en tout cas guère plus que : « La justice est aveugle. » On l'emploie d'ordinaire pour décrire une situation confuse dans laquelle les gens censés être aux commandes n'y connaissent rien de plus que les autres. Et l'image n'est pas fautive, comme les enfants Baudelaire allaient le découvrir. Car, lorsque bel et bien des aveugles guident des aveugles, la situation confuse est assurée.

Sous leurs bandeaux noirs, les trois enfants ne voyaient strictement rien, mais ils entendaient fort bien, et toute la salle n'était qu'un immense fatras sonore d'appels, de jurons, de cris étouffés, de bruits de collision entre des personnes ou contre des objets inertes. Violette reçut un doigt dans l'œil, ou plutôt, par chance, dans le bandeau. Klaus fut pris pour un certain Jerry et eut droit à une fervente embrassade avant de recevoir des excuses. Et Prunille, confondue avec une potiche, faillit bien se retrouver changée en porte-parapluie.

Par-dessus le tohu-bohu, les enfants entendirent l'horloge égrener douze *NoN!* insistants, et ils en déduisirent qu'ils n'avaient pas si mal dormi, pour finir. Le mercredi était déjà à moitié écoulé, ce qui signifiait que le jeudi, censé leur amener toutes sortes de renforts, n'était plus si lointain du tout.

— Votre attention, s'il vous plaît !

La voix de la juge Abbott n'était pas lointaine non plus, et elle s'accompagnait de coups de marteau décidés.

Non que quiconque eût jugé bon de planter des clous à cet instant, mais la magistrate maniait l'un de ces petits maillets dont se servent les juges pour réclamer le silence.

— Mesdames et messieurs, s'il vous plaît ! Le procès va commencer. Veuillez vous asseoir, je vous prie !

— Nous asseoir, on ne demanderait pas mieux ! dit quelqu'un. Mais où trouver un siège, quand on n'y voit rien ?

— Allez-y à tâtons, conseilla la magistrate. Un peu plus à droite, monsieur ! Encore, encore... Un peu en arr...

— Ouille !

— Un peu en arrière, disais-je... Voilà ! Asseyez-vous, monsieur. Et maintenant, les autres, suivez son exemple !

— Suivre son exemple ? On n'a rien vu !

— On ne peut pas soulever nos bandeaux, un peu ? Juste pour un coup d'œil ?

Mais la juge resta intraitable.

— Les coups d'œil sont strictement interdits ! Notre système de justice n'est pas parfait, mais c'est le seul que nous ayons. Je vous rappelle que siègent ici trois juges de la Haute Cour. Il a été décidé que vous deviez avoir les yeux bandés, et vous les aurez bandés. Si vous jetiez un coup d'œil, vous vous rendriez coupable d'outrage à la cour ! L'« outrage », je vous le rappelle, est toute parole ou tout geste par lequel un citoyen exprime son mépris à l'égard d'un représentant de l'autorité. L'outrage à magistrat est une infraction passible de lourdes peines.

— On le sait, ce qu'est l'outrage à magistrat ! revendiqua une voix que les enfants ne reconnurent pas.

— Je donnais cette définition à l'intention des jeunes Baudelaire, dit la juge.

Les enfants hochèrent la tête en signe de remerciement, bien que chacun d'eux connût parfaitement le mot « outrage ». L'oncle Monty le leur avait expliqué, un soir, en sortant du cinéma.

— Enfants Baudelaire, reprit la juge, faites trois pas sur la droite. Un de plus. Maintenant, un en avant. Voilà ! Vous avez trouvé le banc des accusés. Asseyez-vous, je vous prie.

Les enfants prirent place sur l'un des bancs de bois de la réception. Le gérant lâcha la main de Violette et ils l'entendirent se cogner dans quelque chose comme il regagnait l'assistance qui commençait à se stabiliser.

Enfin les raclements, les jurons étouffés, les bruits de choc cessèrent. Apparemment, chacun avait trouvé où se poser et, après quelques derniers coups de marteau et appels au silence, la juge Abbott toussota.

— Mesdames, messieurs et autres, commença-t-elle-et sa voix s'élevait non loin des enfants, droit devant eux. La Haute Cour a eu vent, ces temps derniers, d'un certain nombre de crimes et délits hautement crapuleux restés impunis à ce jour, et

cette haute crapulerie exerce ses méfaits à une cadence accélérée. Nous avons prévu de tenir ce procès demain, mais la mort violente de Mr Dénouement nous incite à prendre un peu d'avance, dans l'intérêt de la justice. Nous allons entendre chacun des témoins, recueillir tous les éléments de preuve et déterminer qui est responsable de tels méfaits. Les coupables seront remis aux mains des autorités, lesquelles montent la garde à l'extérieur et, pour l'heure, veillent à ce que nul ne s'évade tant que ce procès est en cours.

— En parlant de coupables ! intervint le comte Olaf haut et clair. À la fin de ce procès, j'invite tout le monde à un grand cocktail très, très tendance, organisé à mon initiative ! Les dames bien argentées sont tout particulièrement bienvenues !

— C'est moi qui l'organise, ce cocktail ! siffla Esmé. Les messieurs bien argentés se verront remettre un cadeau gratuit.

— Un cadeau, c'est toujours gratuit, fit observer Frank ou Ernest.

— Vous sortez de la question ! réprimanda la juge avec un coup de marteau. Nous parlons de justice, non de mondanités. À présent, les accusés veulent-ils bien se lever et indiquer leurs nom et profession pour nos registres ?

Il y eut un silence, puis les enfants Baudelaire se levèrent, hésitants.

— Et vous aussi, comte Olaf, ordonna la magistrate d'un ton ferme.

À la droite des enfants, il y eut un craquement, et ils comprirent que le scélérat était assis à leurs côtés.

— Nom ? demanda la juge.

— Comte Olaf, répondit le comte Olaf.

— Que faites-vous dans la vie ?

— Imprésario, répondit le comte.

Ce qui n'était pas tout à fait faux, ni tout à fait exact non plus, mais le mot rendait un son ronflant...

— Et plaidez-vous coupable ou non coupable ?

— Non coupable, assura le comte Olaf, et les enfants crurent littéralement « entendre » son sourire aux dents jaunes. Je suis plus innocent que l'agneau qui vient de naître.

Un murmure parcourut l'assemblée, ridicule à la surface d'un étang.

— Vous pouvez vous rasseoir, dit la juge avec un petit coup de marteau. Enfants, à vous. Donnez-nous vos noms, je vous prie.

— Violette Baudelaire, dit Violette Baudelaire.

— Klaus Baudelaire, dit Klaus Baudelaire.

— Prunilaire, dit Prunille Baudelaire.

Ils entendirent une plume crisser sur du papier ; la juge écrivait tout ce qui était dit.

— Et que faites-vous dans la vie ?

Que répondre à cette question ? Les trois enfants ne savaient trop. Dans la vie, récemment, ils avaient fait beaucoup de choses, les unes officielles, les autres pas, les unes avouables et les autres, pas. Ils réfléchirent avec fièvre et chacun, tour à tour, donna la réponse qui lui semblait la plus juste.

— Volontaire, dit Violette.

— Groom, dit Klaus.

— Anfan, dit Prunille.

— Objection, Votre Honneur ! s'écria le comte Olaf à leur droite. Leur principale activité consiste à être orphelins, et héritiers d'une grosse fortune !

— Objection notée, dit la juge. À présent, enfants Baudelaire, plaidez-vous coupables ou non coupables ?

À nouveau, les enfants hésitèrent. Coupables ou non coupables de quoi ? La juge ne l'avait pas précisé, et le silence plein d'attente qui emplissait la salle ne les incitait pas à l'interroger.

Si la question était à prendre dans un sens général, les trois enfants se sentaient plutôt innocents, même s'ils avaient commis, comme tout un chacun, quelques actes répréhensibles. Mais peut-être la question était-elle plus précise, et les enfants ne voulaient pas mentir, surtout pas devant un tribunal. C'est Klaus qui, songeant à leur voisin de banc, trouva une réponse acceptable.

— Nous sommes relativement innocents, dit-il.

À nouveau un murmure parcourut l'assemblée.

La plume de la juge Abbott crissa sur le papier, bientôt couverte par un glapissement de Geraldine Julienne :

— Je vois d’ici le gros titre : *PROCÈS DÉNOUEMENT – TOUT LE MONDE INNOCENT !* Quand les lecteurs du *Petit Pointilleux* vont v...

— Personne n’est innocent ! coupa la juge Abbott, frappant un coup de marteau. Je veux dire : pas encore. C’est la cour qui en jugera. À présent, j’invite tous ceux qui se trouvent dans ce tribunal et qui disposent de preuves à charge ou à décharge, de pièces à conviction, d’indices et d’adminicules qu’ils souhaiteraient remettre à la cour de bien vouloir s’approcher et les déposer sur ce bureau.

En moins de dix secondes, le grand hall se changea en un pandémonium, mot signifiant ici : « foule de personnes aux yeux bandés se bousculant à qui mieux mieux afin d’aller remettre à trois juges divers documents et objets ». Les enfants se rassirent prudemment, se contentant d’essayer de démêler les sons de ce tohu-bohu – sons superposés, croisés, entortillés les uns aux autres et bien impossibles à rendre par écrit, même si mon éditeur acceptait les effets de surimpression. L’idéal serait de pouvoir lire en même temps toutes les lignes des trois pages qui suivent – encore que mieux vaudrait ne pas les lire du tout.

— Je remets à la cour ces coupures de journaux ! annonçait Geraldine Julienne.

— Je remets ce registre d’embauche ! annonçait M. le Directeur.

— Je remets cette étude sur une gestion durable de la forêt ! annonçait Charles.

— ... ces registres de notes ! annonçait Mr Remora.

— ... ces plans de banques ! annonçait Mme Alose.

— ... cette pile de paperasses ! annonçait le proviseur adjoint Nero.

— ... ces vestiges d’archives ! annonçait Hal.

— ... ces relevés financiers ! annonçait Mr Poe.

— ... ces listes de règles ! annonçait Mr Lasko.

— ... ce traité constitutionnel ! annonçait Mrs Endemain.

— ... ces affiches pour le parc Caligari ! annonçait Féval.

- ... ces planches d'anatomie ! annonçait Bretzella.
- ... ces gants interchangeable ! annonçait Otto.
- ... ce papier à lettres incrusté de rubis ! annonçait Esmé.
- ... ce livre écrit par moi et ne parlant que de moi, annonçait Carmelita.

- ... ce calepin ! annonçait Frank ou Ernest.
- ... cet autre calepin ! annonçait Ernest ou Frank.
- ... ces télégrammes ! annonçait une voix inconnue.

Car des dizaines de voix inconnues, en plus des voix familières, annonçaient remettre aux juges des dizaines de choses parfois farfelues, et les enfants Baudelaire tendaient l'oreille intensément. Certains des éléments remis à la cour leur semblaient, a priori, plutôt de nature à les disculper, expression signifiant ici : « leur semblant plutôt bons pour eux », et leur faisaient le cœur plus léger, mais d'autres semblaient terriblement accablants, mot signifiant ici : « aggravant lourdement leur cas », et les trois enfants en étaient accablés.

- Je remets ces photos !
- ... ces dossiers médicaux !
- ... ces articles de magazine !
- ... ces sonnets !
- ... ces cartes et plans !
- ... ces manuels de cuisine !
- ... ces bouts de papier !
- ... ces scénarios de films !
- ... ces dictionnaires de rimes !
- ... ces lettres d'amour !
- ... ces livrets d'opéra !
- ... ces thésaurus ou thésauri, je n'ai jamais su ce qu'il faut dire !
- ... ces certificats de mariage !
- ... ces commentaires du Talmud !
- ... ces dernières volontés !
- ... ces catalogues de vente aux enchères !
- ... ces manuels de codage !
- ... ces traités de mycologie !
- ... ces menus de restaurant !
- ... ces horaires de ferry-boat !

- ... ces programmes de théâtre !
- ... ces cartes de visite professionnelles !
- ... ces notes de service !
- ... ces romans !
- ... ces cookies !

— ... ces pièces et indices que je refuse de nommer !

Enfin, sur un gros *plomp* ! la voix de Jérôme s'éleva :

— Je remets cette histoire complète de l'injustice et du non-droit à travers les âges !

Il y eut des applaudissements, et quelques quolibets aussi, suivant le bord auquel chacun appartenait. La juge Abbott dut jouer de son marteau plusieurs fois avant d'obtenir le silence.

— Bien, dit-elle. Et maintenant, avant que la Haute Cour n'examine tout ceci, nous allons demander à chacun des accusés de nous raconter son histoire afin d'expliquer ses actes. Nous vous autorisons à prendre tout votre temps, mais nous vous prions instamment de ne rien omettre d'important. Comte Olaf, veuillez commencer.

Le banc craqua de nouveau. Le scélérat se levait. Les enfants l'entendirent pousser un gros soupir, et son haleine odieuse leur valut un haut-le-cœur.

— Mesdames et messieurs, dit-il, je suis si totalement innocent que le mot *innocent* devrait être inscrit sur mon front. I comme inoffensif. N comme « Non, je n'ai rien fait ». O comme...

— « Innocent » s'écrit avec deux *n*, l'interrompit la juge.

— L'orthographe ne compte pas, marmonna Olaf.

— L'orthographe compte, dit-elle.

— Bon, alors « innocence » devrait s'écrire ainsi : O, L, A, F
Et ma déclaration s'arrête là.

Le banc craqua et faillit basculer. Le scélérat s'était rassis.

— Vous n'avez rien à dire de plus ? insista la juge, surprise.

— Rien.

— Je vous ai pourtant demandé de ne rien omettre d'important.

— La seule chose importante, c'est moi. Et je suis innocent. Je suis bien certain que, dans l'énorme pile que je devine là, il y

a cent fois plus de preuves de mon innocence que de ma culpabilité.

— Parfait, dit la juge, incertaine. Enfants Baudelaire, à vous.

Les enfants se levèrent, les jambes un peu molles, et une fois de plus ne surent trop que dire.

— Allez-y, les encouragea la juge d'une voix douce. Racontez votre histoire. Nous vous écoutons.

Les enfants se tordirent les mains. Raconter leur histoire ? Depuis des mois, leur semblait-il, ils attendaient cette occasion. Bien sûr, ils en avaient livré des bribes à Mr Poe, et l'essentiel était consigné dans le gros carnet de Klaus, et ils en avaient un peu discuté, aussi, avec leurs amis Beauxdraps ainsi qu'avec quelques bonnes âmes croisées en chemin. Mais jamais encore ils n'avaient raconté à personne *toute* l'histoire depuis le début, depuis ce sombre après-midi où, sur la plage de Malamer, ils avaient appris la tragique disparition de leurs parents, et jusqu'à cet après-midi même, sombre aussi, où ils se tenaient devant trois juges de la Haute Cour, espérant très fort que les scélérats qui leur pourrissaient la vie allaient enfin devoir répondre de leurs actes.

À vrai dire, raconter leur histoire en entier, ils n'avaient jamais essayé. Peut-être faute de temps, peut-être faute d'auditoire, peut-être parce qu'ils la trouvaient trop triste pour oser seulement commencer. Là, debout devant la Haute Cour, les yeux bandés, ils revoyaient leurs parents, ils revoyaient leurs traits attentifs quand ils écoutaient leurs enfants, justement. De temps à autre, lorsque l'un des rejetons Baudelaire racontait quelque chose à ses parents et qu'il était interrompu dans ses élans – par une sonnerie de téléphone, un bruit au-dehors ou la remarque d'un frère ou d'une sœur –, le père ou la mère lançait au coupeur de parole : « Silence ! le tribunal ne t'a pas convoqué ! » Puis il se tournait vers celui des enfants qui avait été interrompu et, d'un hochement de tête, lui faisait signe de reprendre son récit. Debout les uns contre les autres, oubliant le banc de bois qui craquait derrière eux, les trois enfants se mirent en devoir de raconter l'histoire de leur vie, l'histoire qu'ils avaient attendu si longtemps de pouvoir raconter.

— Voilà, commença Violette. Un après-midi, nous étions sur la plage de Malamer, mon frère et ma petite sœur et moi. J'étais en train d'inventer un récupérateur de galet après ricochet. Klaus examinait les bestioles dans une flaque d'eau de mer. Et soudain Prunille a vu Mr Poe qui venait vers nous.

— Hmm, fit la juge Abbott.

Mais ce n'était pas un « hmm » pensif, et Violette songea que, peut-être, c'était un de ces « hmm » qu'on marmotte lorsqu'on ne sait trop que dire.

— Poursuivez, dit une grosse voix caverneuse en provenance du banc des juges. Ma consœur réfléchit.

— Alors, enchaîna Klaus, Mr Poe nous annonça qu'il y avait eu un terrible incendie. Notre maison avait brûlé et nos parents, disparu dans l'incendie.

— Hmm, fit à nouveau la juge Abbott.

Mais ce n'était pas un « hmm » de compassion, et Klaus songea que, peut-être, elle était en train de siroter une gorgée de thé pour se donner des forces.

— Veuillez continuer, dit une nouvelle voix, horriblement éraillée, comme si le troisième juge avait passé des heures à crier. La juge Abbott est très émue par votre histoire.

— Bildungsroman, résuma Prunille.

Ce qui signifiait : « Et notre histoire, depuis ce jour, n'a été qu'un long apprentissage de la dureté du monde et des insondables mystères qu'il cache dans tous les coins. »

Mais ses aînés n'eurent pas le temps de traduire. La juge Abbott émit un nouveau « hmm », et celui-là était le plus étrange de tous. Ce n'était pas un « hmm » pensif, ce n'était pas un de ces « hmm » qu'on marmotte quand on ne sait trop que dire, et moins encore un « hmm » de compassion, pas plus que le « hmm » qu'on fait en sirotant une gorgée de thé chaud. Et Prunille, brusquement, se dit qu'elle connaissait ce « hmm »-là. Elle-même l'avait prononcé, elle ne s'en souvenait que trop bien, peu après le triste jour sur la plage, elle l'avait prononcé dans une cage à oiseau suspendue au-dessus du vide, tout en haut d'une tourelle chez le comte Olaf en personne – elle l'avait prononcé avec un gros bout de bande adhésive sur la bouche.

La petite se figea, à l'instant même où Klaus se figeait parce qu'il venait de reconnaître la voix du deuxième juge, et où Violette se figeait parce qu'elle venait de reconnaître la voix du troisième. Puis les trois enfants, en tremblant, se cherchèrent mutuellement à tâtons.

— Qu'est-ce qu'on fait ? souffla Violette tout bas, tout bas.

— Coudeuil, souffla Prunille.

— Trop risqué, rappela Klaus. Ce serait de l'outrage à magistrat.

— Alors, les orphelins ? Ensuite ? s'impacienta la voix caverneuse.

— Oui ! dit la voix éraillée. Continuez. On vous attend.

Mais les enfants ne pouvaient pas continuer. Et tant pis s'ils avaient attendu si longtemps de pouvoir la raconter, cette histoire. Au son de ces voix-là, ils n'avaient d'autre choix que de retirer leurs bandeaux. Outrage à la cour ? Ils s'en moquaient. Car si les deux autres juges étaient bien qui ils pensaient, alors cette Haute Cour ne méritait que mépris.

Sans un mot de plus, les orphelins dénouèrent leurs bandeaux.

Le coup d'œil fut un choc. Battant des cils dans la lumière trop vive, ils regardèrent d'abord droit devant eux et virent le bureau des grooms, plus qu'à moitié enfoui sous le monceau d'éléments de preuve que la foule avait remis aux juges – coupures de journaux, registre d'embauche, étude sur une saine gestion de la forêt, registres de notes, plans de banques, paperasses administratives, vestiges d'archives, relevés financiers, listes de règles, traité constitutionnel, affiches pour le parc Caligari, planches d'anatomie, gants interchangeables, papier à lettres incrusté de rubis, livre à la gloire de Carmelita Spats, carnet de bord de Frank ou d'Ernest, carnet de bord d'Ernest ou de Frank, télégrammes, photos, dossiers médicaux, articles de magazine, sonnets, cartes et plans, manuels de cuisine, bouts de papier, scénarios de films, dictionnaires de rimes, lettres d'amour, livrets d'opéra, thésaurus ou thésauri, certificats de mariage, commentaires du Talmud, dernières volontés, vieux catalogues de vente aux enchères, manuels de code, traités de mycologie, menus de restaurant, horaires de

ferry-boat, programmes de théâtre, cartes de visite professionnelles, romans, cookies, pièces à conviction et indices que quelqu'un avait refusé de nommer et histoire complète de l'injustice et du non-droit à travers les âges, bref, tout ce que Dewey Dénouement aurait tant aimé pouvoir cataloguer...

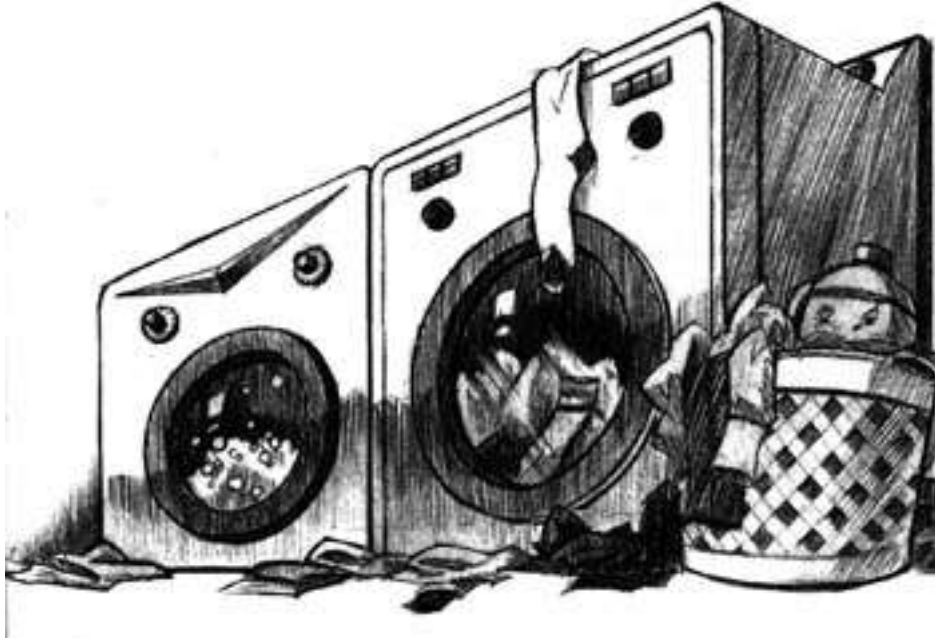
Ce qui manquait derrière ce bureau, en revanche, c'était la juge Abbott, et les enfants, se retournant pour jeter un coup d'œil circulaire, s'avisèrent que quelqu'un d'autre manquait aussi : il n'y avait plus personne sur leur banc, plus rien que les vilaines traces laissées sur le bois par les verres mouillés de malotrus négligeant de se servir de sous-verres.

Frénétiquement, les enfants parcoururent du regard la foule aux yeux bandés qui attendait la suite de leur récit, et finirent par repérer le comte Olaf à l'autre bout du grand hall. La juge Abbott était là-bas aussi, calée sous le bras du comte – un peu comme un parapluie porté par quelqu'un aux deux mains prises. Aucune des mains griffues du comte n'était prise à proprement parler, mais toutes deux étaient fort occupées, l'une à achever de couvrir la bouche de la magistrate avec de la bande adhésive, l'autre à presser sur le bouton d'appel d'un ascenseur. Le lance-harpon, dont le dernier harpon étincelait, féroce, était appuyé contre le mur, à portée de main du scélérat.

Ce seul spectacle était déjà passablement alarmant mais, lorsque le regard des enfants revint vers l'avant, ils constatèrent qu'il y avait pire. Car les deux personnages assis là, chacun à une extrémité, les coudes plantés sur la montagne de preuves et indices, étaient ceux dont les trois enfants avaient espéré le plus fort ne jamais, jamais les revoir de leur vie – deux spécimens du genre humain si monstrueux, si abjects que je refuse de prononcer leur nom ou de l'écrire noir sur blanc. Tout au plus puis-je les nommer « l'homme à barbe mais sans cheveux » et « la femme à cheveux mais sans barbe ».

Et, pour les orphelins Baudelaire, avoir ces deux-là en face d'eux, c'était recevoir dans les yeux toute la vilénie du monde.

Chapitre XII



L'homme à barbe mais sans cheveux se leva d'un bloc derrière le bureau et ses genoux, dans la manœuvre, firent carillonner les clochettes qui avaient appelé les orphelins à leur devoir de grooms. La femme à cheveux mais sans barbe pointa vers les enfants un doigt aussi tordu que son âme. Ce doigt, elle se l'était cassé des années plus tôt, lors d'une querelle homérique autour d'une partie de tric-trac – mais cette histoire-là aussi réclamerait au moins treize volumes, or, dans l'histoire des enfants Baudelaire, le doigt en question n'intervient qu'ici et je m'abstiendrai donc de la raconter.

— Les Baudelaire ont retiré leurs bandeaux ! dénonça la misérable de sa voix sépulcrale.

— Oui ! confirma le misérable de sa voix de poulie rouillée. Outrage à la cour !

— Absolument ! les défia Violette. Cette cour est une honte et ne vaut que mépris !

— Deux de ses magistrats sont des criminels notoires ! renchérit Klaus, et l'assistance en eut le souffle coupé.

— Coudeuil ! cria Prunille.

— Tout coup d'œil est strictement interdit ! rugit l'homme à barbe mais sans cheveux. Quiconque jette un coup d'œil sera livré aux autorités !

— Retirez vos bandeaux, tous ! implora Violette en direction de l'assistance. Le comte Olaf est en train d'enlever la juge Abbott ! Vite ! Là-bas ! Près des ascenseurs ! En ce moment même !

— Hmm-hmm ! confirma la juge Abbott à travers la bande adhésive.

— Ridicule ! dit la femme à cheveux mais sans barbe. La juge Abbott est en train de déguster un caramel au sel de mer ! Elle a les dents un peu collées, c'est tout !

— Elle ne déguste rien du tout ! s'insurgea Klaus. S'il y a des volontaires dans cette salle, qu'ils retirent leurs bandeaux et nous viennent en aide, vite !

— Ces sales gamins essayent de vous rouler ! cria l'homme à barbe mais sans cheveux. Gardez bien vos bandeaux sur les yeux !

— Oui, et gare à qui enlève le sien ! tempêta la femme à cheveux mais sans barbe. Le but de ces petites crapules, c'est de faire arrêter les honnêtes gens !

— Non ! Autantic ! cria Prunille. Véracité !

— J'ai dans l'idée que ces enfants disent vrai, risqua Jérôme, quoique sans faire mine de retirer son bandeau.

— Ces petits truands ? se récria Esmé. Ils mentent comme des arracheurs de dents ! Pire que mon ex-fiancé !

— Moi, je les crois ! dit Charles, tripotant son bandeau. La malfaisance, ils connaissent. Ils l'ont déjà rencontrée plus de quatre fois !

— Je les croirai quand j'aurai le temps ! décréta M. le Directeur dont on n'aurait su dire, derrière sa fumée, s'il portait un bandeau ou non. Ces trois-là, je les ai vus à l'œuvre : des trublions, oui !

— Ils ne disent que la vérité ! lança Frank. Encore que, sait-on jamais ? peut-être était-ce Ernest après tout.

— Ils ne font que raconter des histoires ! lança Ernest. Encore que, sait-on jamais ? peut-être était-ce Frank après tout.

— Ce sont de bons élèves ! lança Mr Rémora.

— Des cancre nuls en tout ! contra Nero.

— Des braqueurs de banque ! lança Mme Alose, dont le loup de velours noir dépassait sous son bandeau.

— Braqu...queurs de banque ? s'étrangla Mr Poe. Qui a dit ça ?

— Ils sont coupables ! s'égosilla l'homme à barbe mais sans cheveux, bien que la Haute Cour ne fût censée délivrer son verdict qu'après avoir dûment examiné chacune des pièces versées au dossier.

— Ils sont innocents ! cria Hal.

— Ce sont des monstres ! cria Féval.

— Fourbes et retors ! cria Bretzella.

— Dignes des manchettes de journaux ! cria Geraldine Julienne.

— Ils sont la duplicité incarnée ! cria Otto.

— Ils sont en train de filer ! cria la femme à cheveux mais sans barbe.

Et pour une fois elle ne mentait pas. Voyant que nul ne faisait mine de rattraper Olaf ni de lui arracher la juge Abbott, voyant que tous les présents s'apprêtaient à les lâcher, comme tant d'autres avant eux, pourtant censés être nobles de cœur et dignes de confiance, les trois enfants fonçaient tête baissée en direction du comte Olaf, lequel venait maintenant, la juge toujours sous le bras, d'empoigner le lance-harpon.

Si vous faites partie des chapardeurs de bonbons – ce qui, j'espère, n'est pas le cas –, vous savez qu'aller à pas de loup et foncer tête baissée sont deux activités assez incompatibles. Mais si vous aviez l'expérience des enfants Baudelaire, vous sauriez aussi que malgré tout, avec un peu de pratique, on peut bel et bien foncer en catimini – surtout au milieu d'une foule aux yeux bandés.

— Rattrapons-les ! hurla une voix.

— Les rattraper, ces trois-là ? se lamenta Mrs Endemain. Il y faudrait tout un village ! Et surtout, il faudrait y voir clair !

— On garde les bandeaux ! ordonna Mr Lesko. Pas d'outrage à la cour ! Allons-y à tâtons ! Vite, bloquons l'entrée !

— L'entrée, pas la peine ! rappela l'homme à barbe mais sans cheveux. Elle est déjà gardée. Mais ces petits scélérats gagnent les ascenseurs ! Retenez-les, bon sang !

— Mais ne retenez pas n'importe qui, même près des ascenseurs ! ajouta la femme à cheveux mais sans barbe, les yeux sur le comte Olaf.

Sur ce, l'un des ascenseurs signala son arrivée d'un clignotement frénétique, et les enfants achevèrent leur course à travers une forêt de bras tendus à l'aveuglette, dans toutes les directions à la fois.

— Fouillez l'hôtel de fond en comble ! grinça la poulie rouillée, et ramenez ici tout suspect !

— Nous saurons faire le tri ! gronda la voix caverneuse. Juger, c'est notre métier – pas le vôtre !

NoN !...

D'un coup unique et bien senti, qui résonna longuement à travers le grand hall où les aveugles guidaient les aveugles, l'horloge de l'hôtel, hautaine, sonnait une heure de l'après-midi juste comme le trio Baudelaire atteignait les ascenseurs. Le comte Olaf avait déjà traîné la juge Abbott dans la cabine et venait de presser sur le bouton refermant les portes, mais Prunille, de son petit pied, bloqua celles-ci en position ouverte – geste risqué auquel peu de gens se risquent, et que je vous déconseille formellement.

Olaf se pencha vers les trois enfants et leur chuchota, féroce :

— Laissez-moi filer, scorpions ! Ou j'annonce bien fort où vous êtes.

Mais Olaf n'avait pas le monopole du chuchotis féroce.

— Laissez-nous prendre cet ascenseur, siffla Violette sur le même ton, ou c'est *nous* qui dénonçons où vous êtes !

— Hmm, fit la juge Abbott.

Le comte fusilla les enfants du regard, ils le lui rendirent en triple. Enfin le scélérat s'effaça et laissa entrer les enfants.

— Sous-sol ?

Ils hésitèrent. Dans leur hâte à échapper à la foule et à rejoindre la juge, ils n'avaient pas songé une seconde à l'étape suivante.

— Peu importe, dit Klaus très vite. Où vous allez.

— Ha ! gloussa Olaf. C'est que j'ai deux ou trois petites courses à faire, moi. Pour commencer, je fonce au sous-sol, histoire de récupérer ce sucrier. Après ça, cap sur le toit et sur ce fameux champignon. Ha ! Ensuite, retour à la réception, pour en menacer tout le monde. Ha ! Et pour finir, retour sur le toit, cette fois pour prendre le large.

— Râpédavance, dit Prunille ; autrement dit : « Vous courez à l'échec. »

Et curieusement Olaf parut comprendre car il se pencha vers la petite, fronçant son vilain sourcil.

— Ta mère m'a dit la même chose, un jour. Imagine-toi, j'avais sept ans, par là, quand...

Mais déjà l'ascenseur rouvrait ses portes sur le sous-sol et le malfrat s'interrompit. Vivement, il traîna la juge hors de l'ascenseur et ordonna :

— Suivez-moi !

Les trois enfants, bien évidemment, avaient à peu près autant envie de suivre ce triste sire que de se tartiner les cheveux de double crème, mais ils s'interrogèrent mutuellement du regard et ne trouvèrent pas d'autre option.

— Le sucrier, rappela Violette, ne comptez pas le récupérer. La porte est verrouillée par digicode culturel.

— Ah ! et tu crois que ça va m'arrêter ? dit Olaf, s'immobilisant devant la porte 025, sur laquelle le cadenas étalait ses fils tortueux, tels que Prunille les avait placés. Cet hôtel est une immense bibliothèque, imagine-toi. Et, dans une bibliothèque, on peut obtenir tout ce qu'on veut dès lors qu'on dispose d'une chose.

— Catalog ? suggéra Prunille.

— Non, répondit Olaf, et il braqua son arme sur la juge Abbott. Otage.

Là-dessus, de son autre main, il entreprit de décoller la bande adhésive qui bâillonnait la magistrate, le plus lentement possible car c'est ainsi que cela brûle le plus.

— Chère madame, l'informa-t-il avec un sourire mauvais, vous allez m'aider à déverrouiller ce cadenas.

Elle se raidit.

— Jamais de la vie ! Ces trois enfants vont m'aider à vous ramener à la réception, en vous y traînant s'il le faut, afin que justice soit rendue !

— Justice ? pouffa le comte Olaf. Jamais justice n'est rendue, nulle part. Pas plus ici qu'ailleurs.

— Si j'étais vous, j'en serais moins sûr ! triompha la juge, et elle brandit une chose qu'elle tenait dans son dos.

Les enfants regardèrent, pleins d'espoir, l'arme qu'elle exhibait là, mais tous leurs espoirs retombèrent lorsqu'ils virent de quoi il s'agissait.

— *Odieuse Lâchetés des Affamée de Fortune*, lut la magistrate à voix haute, montrant fièrement l'histoire complète de l'injustice et du non-droit à travers les âges, par Jérôme S. d'Eschemizerre. Comte Olaf, dit-elle, sévère, sachez qu'il y a là-dedans suffisamment de charges contre vous pour vous faire croupir en prison jusqu'à la fin de vos jours !

— Madame la juge, hésita Violette. Euh, Judy Sibyl... Vos deux collègues de la Haute Cour sont des complices du comte Olaf. Jamais ces deux-là ne le mettront en prison.

— Quoi ? ! Mais c'est impossible ! Je les connais depuis des années ! Je leur ai raconté tous vos malheurs au jour le jour, et ils ont toujours eu l'oreille attentive.

— L'oreille attentive, ha ! s'esclaffa Olaf. Ils me refilaient l'information aussi sec, que je puisse rattraper ces scorpions ! Vrai ! vous m'avez rendu de fiers services, voisine ! Sans vous en douter un instant. Ha !

La magistrate prit appui contre la potiche la plus proche et ses yeux s'emplirent de larmes.

— Mes pauvres enfants, dit-elle, une fois de plus je vous ai trahis. Bien malgré moi. Je croyais vous rendre service et, voyez ! je ne faisais que vous mettre plus en danger encore. Je croyais que justice vous serait rendue si votre histoire était connue de la Haute Cour et...

— Leur histoire ? se gaussa Olaf. Qui voulez-vous qu'elle intéresse ? Quand bien même vous la raconteriez par le menu,

en treize volumes, qui voudrait lire des horreurs pareilles ? Ces orphelins, je leur ai damé le pion ! Tout comme j'ai damé le pion à quiconque était assez noble ou assez borné pour se mettre en travers de mon chemin. Et je continuerai à les écraser tous, jusqu'à la fin de mon histoire – ou, comme disent les Français, jusqu'à son *noblesse oblige*.

— Dénouman, rectifia Prunille.

Mais le comte fit la sourde oreille, son attention tout entière tournée vers l'engin qui verrouillait la porte.

— D'après ce grand niais de bibliothécaire, les premiers mots à taper sur cette ânerie de digicode correspondent à une particularité médicale commune aux trois enfants Baudelaire. (Il se tourna vers la juge Abbott.) Dites-moi de quoi il s'agit, ou je vous fais avaler ce harpon.

— Jamais ! se rebiffa la juge. J'ai peut-être failli à tous mes devoirs envers ces orphelins, je ne faillirai pas envers V.D.C. Ce sucrier, vous ne l'aurez pas, quand bien même vous me passeriez sur le corps.

C'est alors que Klaus dit d'une voix tranquille :

— Je vais vous les donner, moi, ces mots.

Ses sœurs et la juge ouvrirent des yeux ronds. Même le comte Olaf semblait un peu abasourdi.

— Me les donner ?

— Absolument. Comme vous l'avez souligné vous-même, personne n'a rien fait pour nous, en fin de compte. Tout le monde nous a laissés tomber. Même les gens bien, les braves, les cœurs nobles. Au nom de quoi protégerions-nous ce sucrier ?

— Klaus ! se récrièrent ses sœurs en chœur.

— Non ! se récria la juge en solo.

Le comte Olaf semblait toujours un peu saisi, mais il eut un haussement d'épaules.

— Bien. Alors, quelle est cette particularité médicale que vous avez en commun, tous trois ?

— Nous sommes allergiques aux pastilles de menthe.

Et prestement, s'approchant du clavier, Klaus tapa d'un doigt : A, L, L, E, R, G, I, E, A, U, X, P, A, S, T, I, L, L, E, S, D, E, M, E, N, T, H, E. Aussitôt, l'engin se mit à crépiter tout doux.

— Génial ! s'extasia le comte Olaf. Il s'échauffe. Bon, et maintenant tire-toi de là, Quat'z yeux ! Je peux taper moi-même la suite, l'arme qui m'a fait orphelin. Voyons voir. (Il récita d'avance, un doigt en l'air au-dessus du clavier.) F, L, A, I, C, H...

— Hé ! l'arrêta Klaus. Ça ne peut pas être ça. Il n'y a pas de mot qui s'écrive comme ça.

— L'orthographe ne compte pas, grogna le comte Olaf.

— Bien sûr que si, elle compte. Dites-moi le nom de cette arme, que je le tape pour vous.

Lentement, le comte s'éclaira d'un sourire diabolique, un sourire à vous changer en pierre.

— Et comment, je vais te le dire ! C'étaient des fléchettes empoisonnées.

Klaus échangea avec ses sœurs un regard sombre et, dans un sombre silence, tapa sur le clavier : F, L, E, C, H, E, T, T, E, S, E, M, P, O, I, S, O, N, N, E, E, S. L'engin se mit à bourdonner doucement. Le comte Olaf en transe regardait les câbles en pattes d'araignée frémir imperceptiblement du côté de la serrure.

— Ça marche ! jubilait-il, se purléchant les lèvres. Oh ! la saveur du sucre est vraiment plus que douce...

Klaus tira son carnet de sa poche et, durant de longues secondes, il en lut un passage intensément. Puis il se tourna vers la juge et désigna l'ouvrage de Jérôme.

— Vous pourriez me prêter ce livre un instant, madame, s'il vous plaît ? La troisième série de mots correspond à la « fameuse question vertigineuse posée par Richard Wright dans son roman le plus célèbre ». Richard Wright est un romancier américain de l'école réaliste qui a beaucoup écrit sur l'injustice et les problèmes de discrimination raciale ; je suis prêt à parier qu'il est cité dans une histoire complète de l'injustice et du non-droit à travers les âges.

— Tu ne vas pas lire tout ce gros bouquin ! éclata Olaf. La populace nous aura retrouvés avant que tu aies fini le premier chapitre !

— Je vais juste jeter un coup d’œil à l’index, dit Klaus. Comme j’avais fait chez tante Agrippine, quand nous avons décodé son message pour retrouver sa cachette.

Le comte se caressa le menton.

— Je m’étais toujours demandé comment tu avais fait ça, dit-il, pensif et presque admiratif.

Klaus feuilleta le gros ouvrage, à la recherche de l’index final. Un index – mais vous le savez –, c’est la liste alphabétique de tous les mots clés d’un ouvrage, avec les numéros de pages permettant de retrouver les passages.

— « Wright, Richard », lut Klaus à voix haute. « Question vertigineuse dans *Un Enfant de ce pays*, p. 581. »

— Un peu avant la page 600, dit le comte Olaf, comme pour faire avancer les choses.

D’une main exercée, Klaus feuilleta jusqu’à la bonne page, puis il la parcourut en diagonale, clignant des yeux derrière ses lunettes.

— Vu, dit-il à mi-voix, et il lut la phrase en silence. Intéressante question, en effet.

— On s’en fiche, explosa Olaf, de savoir si elle est intéressante ou pas ! Tape-la, un point c’est tout !

Klaus réprima un sourire et se mit à taper avec ardeur sur le clavier du digicode. Mais ses sœurs s’approchèrent de lui, et chacune d’elles lui pressa une épaule.

— Pourquoiif ? chuchota Prunille ; autrement dit : « Pourquoi jouer le jeu d’Olaf ? »

— Prunille a raison, dit Violette. Pourquoi aider Olaf à entrer dans cette laverie ?

Le garçon tapa la fin de la phrase, E, C, R, O, U, L, E, R, et se tourna tranquillement vers ses sœurs.

— Parce que le sucrier n’y est pas.

Et il poussa la porte.

— Comment ça, rugit le comte, le sucrier n’y est pas ? Bien sûr que si, il y est !

— Je crains qu’Olaf n’ait raison, Klaus, dit la juge.

Tu as entendu ce qui a été dit. Quand les corbeaux ont été touchés par le harpon, ils sont tombés sur le papier gluant et ils ont lâché le sucrier dans la manche d’aération.

— Oui, oui, dit Klaus. À ce qu’il paraît.

— Trêve de sottises ! s’impatenta le comte et, brandissant le lance-harpon, il fit irruption dans la pièce.

Il ne lui fallut pas des heures, cependant, pour réaliser que Klaus disait vrai. La laverie de l’hôtel Dénouement n’avait rien d’une salle de bal, tout juste de quoi loger quatre ou cinq lave-linge et autant de sèche-linge, un ou deux monceaux de draps sales et cinq ou six récipients de plastique contenant des détachants liquides qu’il vidait mieux ne pas boire, comme l’avait dit Dewey. Dans un angle du plafond, un conduit ouvrait sur la manche d’aération destinée à évacuer la vapeur. Mais rien ne permettait d’affirmer que le sucrier était passé par là pour atterrir dans la pièce, car nul sucrier n’était en vue où que ce fût sur le plancher. Frémissant de fureur, le comte Olaf ouvrit le hublot de chacune des machines l’une après l’autre, il inspecta l’intérieur de chaque tambour et referma le hublot en pestant. Puis il empoigna une brassée de draps sales, la souleva, la secoua, la laissa retomber par terre d’un air dégoûté.

Et tout du long il répétait, postillonnant de dépit :

— Mais où est-il ? Enfin, où est-il ?

— C’est un secret, répondit Klaus. Un secret disparu avec Dewey Dénouement.

Alors le comte pivota pour se planter face aux enfants, qui jamais, jamais de leur vie ne l’avaient vu dans un tel état. Ses yeux crachaient le feu, son sourire disait sa faim, une immense faim de nuire. Le rictus rappelait celui de Dewey blessé sombrant dans l’étang, celui d’une douleur indicible, comme si sa propre cruauté mettait Olaf à l’agonie.

— Dewey Dénouement, siffla-t-il entre ses dents. Eh bien ! il ne sera pas le seul de son espèce à périr aujourd’hui. Sucrier ou pas sucrier, je détruirai tout ce qui respire dans cet hôtel. Je vais libérer la fausse golmotte médusoïde et tous mourront dans d’atroces souffrances, les volontaires comme les félons. Ceux de mon bord m’ont trahi au moins aussi souvent que mes ennemis, je vais me faire une joie de les liquider. Tous ! Puis je jetterai à l’eau ce bateau qui est sur le toit, et je prendrai le large, la voile au vent...

— Si vous jetez le bateau à l'eau depuis le toit, fit observer Violette, vous n'avez aucune chance de prendre le large à son bord ensuite. Il ne survivra pas à sa chute, pas de si haut. L'impact sera trop violent. Il se fera pulvériser en touchant l'eau, à cause de l'énergie cinétique.

— Bon, je vois que l'énergie cinétique compte aussi parmi mes ennemis, grommela Olaf.

— Mais moi, je peux vous aider à mettre ce bateau à l'eau sans trop de dommages, ajouta Violette.

Ses cadets et la juge Abbott la regardèrent, éberlués. Même le comte Olaf semblait un peu abasourdi.

— Tu ferais ça ?

— Absolument, assura Violette. Comme vous l'avez souligné vous-même, tout le monde nous a laissés tomber, en fin de compte... Même les gens bien, les braves, les cœurs nobles. Pourquoi ne pas vous aider à mettre ce bateau à l'eau ?

— Violette ! se récrièrent ses cadets en chœur.

— Non ! se récria la juge en solo.

Le comte Olaf semblait toujours légèrement perplexe, mais il eut un haussement d'épaules.

— Parfait, dit-il. Que te faut-il ?

— Une grande brassée de ces draps sales suffira, dit Violette. Je vais les nouer ensemble pour en faire un parachute de freinage. Comme dans les monts Mainmorte, quand j'ai stoppé cette roulotte en folie.

Le comte se caressa le menton.

— Je m'étais toujours demandé comment tu avais fait ça, dit-il, pensif et presque admiratif.

Mais déjà Violette se chargeait d'une grande brassée de draps, s'efforçant de choisir les moins sales.

— En route pour le toit, dit-elle à mi-voix.

Ses cadets s'approchèrent d'elle, et chacun d'eux lui pressa une épaule.

— Pourquoi ? chuchota Prunille.

— Prunille a raison, dit Klaus. Pourquoi aider Olaf à s'évader ?

L'aînée des Baudelaire regarda les draps sur son bras, puis son frère et sa sœur.

— Parce qu’il va nous emmener avec lui, dit-elle.

— Moi ? s’écria Olaf. Et pourquoi diantre le ferais-je ?

— Parce que deux bras ne vous suffiront pas pour manœuvrer ce bateau, dit Violette. Et que, de notre côté, il nous faut quitter cet hôtel sans nous faire repérer.

— Pas faux, reconnut Olaf. Et vous auriez fini entre mes griffes de toute façon. Venez.

— Minutt ! dit Prunille. Corunnchôz !

Tous les regards se tournèrent vers la benjamine, mais son petit visage était impénétrable. Le comte Olaf répéta, la toisant de haut :

— Encore une chose ? Et quoi donc ?

Les aînés Baudelaire observèrent leur petite sœur et une ridicule glacée leur parcourut l’échine, un peu comme si un gros caillou avait été jeté entre eux trois.

Il est très difficile, en ce monde, de faire son chemin sans commettre quelques coups bas de loin en loin, parce que le monde lui-même a tendance à envoyer des coups bas. Chaque fois que les enfants Baudelaire s’étaient retrouvés acculés, ne comprenant plus rien à rien, ne sachant plus que faire, et que la tentation leur était venue d’avoir recours à un coup bas, il leur avait semblé cheminer sur une ligne de crête très étroite, en équilibre précaire et dans le noir, risquant à chaque instant de basculer dans un océan de bassesse. Klaus s’était senti sur ce fil du rasoir quelques minutes plus tôt, au moment de proposer son aide à Olaf pour ouvrir la porte de la laverie, même si le sucrier ne se trouvait pas à l’intérieur. Violette s’était sentie sur ce fil du rasoir peu après, au moment de proposer son aide à Olaf pour son évvasion en bateau, même si cela leur donnait une chance de s’évader aussi. Mais lorsqu’ils entendirent les mots de leur petite sœur, à l’instant même où l’horloge intraitable lançait *deux NoN !* sans appel, ils eurent l’impression que, cette fois, ils perdaient bel et bien l’équilibre et déboulaient vers l’abîme, loin, très loin de ce qui restait encore au monde de droiture et de noblesse.

— Feu, dit Prunille. Brulôtel. Et les trois enfants se sentirent en chute libre.



Chapitre XIII

— **h**a ! s'écria le comte Olaf. Alors là, c'est le pompon !
Et, avec un éclair d'exultation dans les yeux, il tapota le petit crâne de Prunille de sa main libre, l'autre tenant fermement le lance-harpon, et ajouta :
— À la bonne heure ! En voilà une, au moins, qui pourrait bien marcher sur mes traces. Je le savais, que j'étais un bon tuteur, finalement !

nu pou tuteur finalement !
est rien marcher sur mes traces. Je le savais donc j'étais
— A la bonne heure ! En voilà une, au moins, qui pourrait
tenant fermement le lance-harpon, et ajouta :
il tapota le petit crâne de Prunille de sa main libre, l'autre
Et, avec un éclair d'exultation dans les yeux,
bombon !
a ! s'écria le comte Olaf. Alors là, c'est le

Chapitre XIII

— Vous n'êtes *pas* un bon tuteur, dit Violette, et Prunille n'est pas une incendiaire. Simplement, elle est toute petite ; elle ne sait pas ce qu'elle dit.

— Brulôtel, persista Prunille.

Klaus s'accroupit et regarda sa jeune sœur dans les yeux.

— Tu n'es pas malade, au moins, Prunille ?

Une pensée horrible lui traversait l'esprit : et si le champignon mortel qui avait failli asphyxier la petite trois jours plus tôt avait laissé des séquelles ? Klaus avait trouvé l'antidote de justesse, mais le remède avait-il suffi ?

— Vaibien, dit Prunille. Feu. Brulôtel.

— À la bonne heure ! s'extasia Olaf. L'adorable enfant ! Si seulement cette peste de Carmelita avait ton punch ! De mon côté, j'ai tellement de choses en tête que l'idée de brûler l'endroit ne m'était même pas venue. Et pourtant, même débordé, on ne devrait jamais renoncer à ses menus plaisirs.

— Vos menus plaisirs, comte Olaf, sont tout simplement des crimes, désapprouva la juge Abbott d'un ton ferme. Les jeunes Baudelaire souhaitent peut-être se joindre à vos noires actions, mais moi, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous mettre des bâtons dans les roues.

— Le petit hic, voisine, railla Olaf, c'est que *rien* n'est en votre pouvoir. Vos collègues de la Haute Cour se trouvent être de mes bons amis, et vos chers volontaires sont pour l'heure en train de tourner en rond à la réception, les yeux bandés. Sans compter que j'ai ce joujou...

— Moi, j'ai l'histoire complète de l'injustice et du non-droit à travers les âges ! riposta la magistrate. Cet ouvrage a de quoi vous...

Mais le scélérat se désintéressait de la discussion. Son arme toujours braquée sur la juge, il se tourna vers les enfants.

— C'est vous qui allez allumer ce feu, orphelins, dit-il, forçant la magistrate à reculer dans le couloir avec lui. Moi, je tiens cette brave dame en respect.

— Ouim'sieu, dit Prunille.

— Non ! s'affola la juge.

— Mais qu'est-ce qui te prend, Prunille ? demanda Violette à sa cadette. Tu risques de faire du mal à des innocents !

— Tu crois vraiment qu'Olaf a besoin de toi pour nuire ? demanda Klaus.

Prunille parcourut du regard la laverie, puis elle leva les yeux vers ses aînés. Sans un mot, elle fit non de la tête, comme si l'heure n'était pas à ce genre de discussion.

— Help, dit-elle seulement.

Alors, avec un gros soupir, ses aînés cessèrent de discuter. Prunille avait sûrement ses raisons, même si celles-ci leur semblaient bien impénétrables.

Le comte étouffa un glapissement de triomphe.

— Ha ! dit-il, orphelins, vous allez prendre une grande leçon ! Écoutez bien. Pour commencer, étalez par terre ces draps sales. Ensuite, prenez ces bidons, là-bas. Oui, ceux qui ont une flamme dessinée dessus. Leur contenu est hautement inflammable. Maintenant, déversez ce contenu sur les draps, en en mettant bien partout.

Dents serrées, Violette étala au sol ceux des draps qu'elle n'avait pas sélectionnés. Klaus et Prunille ouvrirent les bidons et en déversèrent le contenu sur la toile, en veillant bien à ne pas s'éclabousser. Une odeur agressive envahit la pièce. Les enfants se tournèrent vers Olaf.

— Après ? s'informa Prunille.

— Après, il n'y a plus besoin que d'une allumette et d'un peu de petit-bois ou équivalent, dit Olaf, plongeant sa main libre dans sa poche. Des allumettes, j'en ai toujours sur moi, et mes ennemis... mes ennemis fournissent l'allume-feu, conclut-il en arrachant des mains de la juge Odieuses *Lâchetés des Affamée de Fortune*. Voyez ? dit-il. Pour finir, ce bouquin va servir à quelque chose.

Et, d'un geste calculé, il lança le gros volume au milieu des draps arrosés, manquant de peu les enfants qui se hâtaient de sortir à leur tour. Au passage, ils eurent le temps de voir l'ouvrage s'ouvrir sur ce qui ressemblait à un schéma détaillé, avec des flèches, des pointillés et tout un paragraphe de notes par-dessous. Klaus se tordit le cou pour voir s'il pouvait lire quelque chose, mais tout ce qu'il eut le temps de saisir fut : « souterrain secret ». Déjà, Olaf grattait une allumette. Les enfants ne firent qu'un bond jusqu'au couloir et Olaf, d'une main experte, jeta l'allumette au milieu du volume ouvert. Le papier prit feu comme à regret, puis le livre se mit à rougeoyer doucement.

— Oh, souffla Prunille très bas, et elle s'appuya contre ses aînés.

Sans un mot, les trois enfants et les deux adultes regardèrent le livre se consumer sans hâte.

Un livre qui brûle est un triste, triste spectacle, car bien qu'un livre ne soit rien de plus qu'un peu d'encre et de papier, tout se passe comme si les idées qu'il contenait disparaissaient

en fumée à mesure que les pages se font cendres et que la reliure – qui n’est jamais qu’un peu de carton, de colle et de fil cousu – noircit et se tord sous la morsure des flammes. Brûler un livre, c’est faire preuve de mépris pour tout le travail de réflexion dont sont nés les idées, pour les efforts dont sont nés les assemblages de mots, les phrases, sans parler de tous les ennuis que peut subir un auteur, depuis le bataillon de termites cherchant à détruire ses notes jusqu’au rocher que quelqu’un fait rouler en direction de l’illustrateur qui attendait, au bord d’un étang, la livraison du manuscrit.

La juge Abbott contemplait ce spectacle d’un air choqué, songeant peut-être à tout le mal que s’était donné Jérôme, et aux criminels que ces pages auraient pu et dû envoyer sous les verrous. Le comte Olaf contemplait ce spectacle d’un air de délectation suprême, songeant peut-être à toutes ces bibliothèques qu’il avait déjà fait partir en fumée. Mais pour ce qui est des orphelins Baudelaire, vous et moi savons – sans « peut-être » – à quoi ils songeaient en regardant l’œuvre de Jérôme se faire ronger par les flammes. Ils songeaient à l’incendie qui les avait privés, le même jour, de leurs parents et de leur logis, et jetés dans le vaste monde, contraints de voler de leurs propres ailes – expression signifiant ici : « errer de tuteur en tuteur, de catastrophe en catastrophe, s’efforçant d’éclaircir les mystères qui flottaient au-dessus d’eux comme la fumée noire d’un sinistre ». Oui, les enfants Baudelaire songeaient à ce premier incendie dans leur vie, et se demandaient si celui-ci allait être le dernier.

– Nous ferions mieux de ne pas prendre racine, dit brusquement Olaf. D’après mon expérience, lorsque les flammes vont trouver le détachant, tout va s’embraser en un clin d’œil. Je crains fort que le cocktail ne soit annulé, mais, en faisant vite, nous devrions avoir encore le temps de contaminer tout l’hôtel avec les spores du champignon mortel avant de filer. Ha ! Aux ascenseurs, presto !

Et il s’élança dans le couloir, lance-harpon sous le bras, traînant la juge Abbott d’une main ferme. Les enfants suivirent à contrecœur.

À côté des portes d'ascenseur était affiché un petit panneau, identique à celui qui s'affichait au même endroit à la réception. C'est un avis que vous-même connaissez sans doute par cœur, car il figure en principe à proximité de tous les ascenseurs.

EN CAS D'INCENDIE, NE PAS UTILISER L'ASCENSEUR.
PRENDRE LES ESCALIERS.

— Scalié, dit Prunille, indiquant l'avis.

— Pas pour nous, répondit Olaf, dédaigneux.

Et il pressa sur le bouton d'appel.

— Pericoloso, insista Prunille. Scalié.

— Oh ! ça va, microbe, dit Olaf. C'est peut-être toi qui as eu l'idée de mettre le feu, mais je reste le boss, compris ? Si nous prenons les escaliers, jamais nous n'aurons le temps d'aller chercher ce champignon et de faire notre petite distribution. Ce sera l'ascenseur.

— Barb, fit Prunille très bas, et son petit front se plissa, pensif.

Violette et Klaus n'y comprenaient plus rien. Pourquoi une petite fille n'hésitant pas à allumer un incendie criminel refusait-elle de désobéir à un point de règlement ? Le feu venait à peine de se déclarer. À l'évidence, prendre l'ascenseur ne présentait encore aucun danger. Mais la petite leva les yeux vers ses aînés, et, avec un sourire malin, elle précisa :

— Preludio.

— Quoi ? aboya Olaf.

Et, comme l'ascenseur tardait à venir, il pressa trois fois de suite sur le bouton d'appel – ce qui n'a jamais fait venir un ascenseur plus vite.

— Euh, ce qu'elle veut dire, improvisa Violette, c'est qu'elle est enchantée de sa première leçon de pyromanie.

Bien évidemment, ce n'était pas là du tout, mais du tout, ce qu'entendait Prunille par « Preludio ». En réalité, la benjamine faisait allusion à un excellent week-end que la famille Baudelaire avait passé naguère dans un hôtel de ce nom. Comme l'avait reconnu Kit Snicket, l'hôtel Preludio était un

établissement charmant, et j'ai le plaisir de signaler qu'il existe toujours, petite consolation, et que sa salle de bal s'orne toujours de ses fameux lustres en forme de méduses qui montent et s'abaissent en ondulant au rythme de la musique de l'orchestre, que la librairie du rez-de-chaussée a toujours pour spécialité les romanciers américains de l'école réaliste, et que la piscine à ciel ouvert est toujours aussi belle, fidèle miroir de l'hôtel dont le reflet ondule et chatoie au gré des ébats des nageurs.

Mais les enfants Baudelaire ne songeaient ni aux lustres, ni à la librairie, ni même à la piscine, dans laquelle pourtant Prunille avait soufflé ses premières bulles. Non, ils songeaient à une espièglerie que leur père leur avait enseignée ce week-end-là, dans l'un de ses moments d'humeur folâtre. Pour jouer le tour en question – et ici *tour* signifie : « farce faite à des gens qui prennent l'ascenseur avec vous » – il faut être sur le point de sortir de la cabine alors que les autres usagers poursuivent vers les étages supérieurs. La mère des jeunes Baudelaire avait houspillé son mari, elle ne voulait pas le laisser montrer ce tour à leurs enfants. Ce n'était pas une espièglerie, disait-elle, mais une mauvaise plaisanterie, qui manquait de dignité. Manquer de dignité ? avait plaidé le père. Pas plus que les tours de magie avec des petits pains qu'elle-même leur avait montrés ce matin-là au restaurant de l'hôtel. La bisbille parentale, bien sûr, n'était pas le meilleur de ce souvenir, mais Violette et Klaus comprirent immédiatement ce que leur petite sœur avait en tête. Et, lorsque le comte Olaf s'engouffra dans l'ascenseur qui venait enfin d'arriver, les trois enfants l'y suivirent puis, se tournant vers le tableau de bord, ils appuyèrent vivement sur les boutons de tous les étages, du premier au dernier.

Lorsque leur père avait joué ce tour, à l'hôtel Preludio, l'unique usagère de l'ascenseur après la descente des Baudelaire au troisième, une dame horripilante du nom d'Eleanora, s'était vu infliger un arrêt à tous les étages avant de pouvoir gagner sa chambre au douzième ; mais à l'hôtel Dénouement la blague faisait d'une pierre deux coups, expression signifiant ici : « présentait un double avantage et soulageait grandement la conscience des enfants ».

— Qu'est-ce que vous fabriquez ? jappa le comte Olaf. Jamais nous n'atteindrons les spores mortels à temps pour contaminer tout le monde !

— Au moins, nous pourrons crier au feu à chaque étage, compris aussitôt la juge Abbott, et prévenir le plus de gens possible !

— Due piccioni, conclut Prunille, et elle échangea avec ses aînés un minuscule sourire en coin.

Mais déjà l'ascenseur ouvrait ses portes au niveau 1. Le vaste hall d'accueil était pour ainsi dire désert, chacun ayant apparemment suivi les instructions des deux juges diaboliques : aller fouiller l'hôtel de fond en comble et à tâtons.

— Au feu ! hurla Violette, passant la tête dans le couloir. Écoutez tous ! L'hôtel est en feu ! Enlevez vos bandeaux ! Évacuation générale ! Au feu !

L'homme à barbe mais sans cheveux se trouvait non loin de là, une main sur l'épaule de Jérôme qu'il semblait pousser sans ménagement.

— Au feu ? dit-il de son étrange voix éraillée. Bien vu, Olaf !

— Comment ça, bien vu, Olaf ? s' alarma Jérôme, soucieux sous son bandeau.

— Je n'ai jamais dit : « Bien vu, Olaf », j'ai dit : « J'ai vu Olaf ! » s'empessa de rectifier l'autre, poussant Jérôme vers l'ascenseur. Vite ! Il faut l'arrêter !

— Olaf ici ? s'écria probablement Frank, qui longeait le mur à tâtons, escorté de son frère. Je m'en occupe !

— Hé mais, les Baudelaire ? J'ai bien entendu une voix de Baudelaire ? s'écria probablement Ernest. Je me charge d'eux ! Où sont-ils ?

— Dans l'ascenseur ! lança une voix caverneuse.

Et la femme à cheveux mais sans barbe se rua vers l'ascenseur depuis l'autre bout de la réception, mais déjà les portes à glissière se refermaient en chuintant.

— Au feu ! hurla Violette avec l'énergie du désespoir. Appelez les pompiers !

— Lesquels ? demanda une voix.

Mais les enfants n'auraient su dire si c'était celle de Frank ou d'Ernest, car les portes s'étaient refermées sur les braves et les scélérats, et l'ascenseur reprenait doucement sa montée.

— Ces deux juges avaient promis que, si j'attendais demain, je verrais tous mes ennemis réduits à néant, marmonna Olaf comme pour lui-même. Et maintenant les voilà qui parlent de m'arrêter. Je le savais, qu'un jour ils me lâcheraient.

Les enfants se retinrent de rappeler au comte que lui-même avait parlé de faire bénéficier tout l'hôtel des vertus d'un champignon mortel, mais déjà l'ascenseur rouvrait ses portes.

— Au feu ! lança Klaus à pleine voix dans le couloir. L'hôtel brûle ! Vite ! Enlevez vos bandeaux et évacuez sans délai !

— Au feu ? piailla la voix d'Esmé.

Et les enfants, à leur surprise, virent qu'elle avait toujours les yeux bandés. Peut-être estimait-elle que le bandeau était très tendance ?

— Qui a dit ça ? ajouta-t-elle, un peu égarée.

— C'est Klaus Baudelaire, répondit Klaus. Vite ! Sortez de cet hôtel !

— Klaus ? c'est rien qu'un pifgalette ! décréta Carmelita, caressant d'une main une potiche. Il essaie la ruse pour nous échapper. Enlevons nos bandeaux !

— Non ! cria Olaf, surtout, n'enlevez pas vos bandeaux ! Les Baudelaire ont commis un outrage à la cour, ils cherchent à vous entraîner dans le même crime ! Il n'y a pas de feu du tout. Ou un si petit feu qu'il n'y a vraiment pas de quoi paniquer !

— Ce n'est pas une ruse ! le contredit Klaus. Au contraire, c'est Olaf qui essaie de vous tromper !

— J'aimerais bien savoir lequel de vous deux croire, dit Esmé. Mais vous autres, orphelins, vous êtes aussi charlatans que mon ex-fiancé !

— Fichez-nous la paix ! siffla Carmelita, se cognant au mur. On se débrouille très bien toutes seules !

Là-dessus, les portes se refermèrent et la discussion fut close. L'instant d'après, avec un hoquet, l'ascenseur s'immobilisait de nouveau et Prunille passa la tête à la porte pour hurler de toutes ses forces afin d'être entendue de tous, droits et tordus, braves et lâches, nobles et félons :

— Feu ! Ofeu ! Scalié ! Scalié ! Passenseurs !

— Pr... Prunille Baudelaire ? s'étonna Mr Poe, reconnaissant la petite voix. (Tourné dans la mauvaise direction, il élevait son grand mouchoir blanc vers son bandeau noir.) Prunille, n'ajoute pas la fausse alerte à la liste de tes crimes !

— Ce n'est pas une fausse alerte ! intervint la juge Abbott. C'est un vrai début d'incendie, Mr Poe ! Quittez immédiatement cet hôtel !

— Quitter ? Mon devoir me l'interdit, répondit Mr Poe, toussant dans son mouchoir. Je suis toujours en charge des affaires Baudelaire, et la fortune de leurs par...

Mais les portes se refermèrent sur cette déclaration, et une fois de plus les trois enfants furent emmenés loin du banquier.

À chaque arrêt de l'ascenseur, le scénario se reproduisait peu ou prou. Au fil des étages, les enfants entrevirent Mme Alose, avec son loup de carnaval sous son bandeau. Ils entrevirent Mr Rémora, qui errait avec le principal adjoint Nero. Ils entrevirent Geraldine Julienne, cramponnée à son micro, et Charles et M. le Directeur, tels des alpinistes encordés. Ils entrevirent Féval, et Otto, et Bretzella, tenant le papier gluant que Klaus avait accroché à la fenêtre du sauna. Ils entrevirent Mr Lesko en pleine chamaille avec Mrs Endemain, ils entrevirent un barbu à guitare qui riait avec une vieille dame à chapeau corbeau, ils entrevirent des tas de gens qu'ils ne connaissaient ni d'Ève ni d'Adam – expression signifiant ici : « qu'ils n'avaient jamais croisés, ou instantanément oubliés » –, des gens qui tous erraient à travers l'hôtel à l'aveuglette, en quête de suspects.

Certains voulaient bien croire les enfants lorsque ceux-ci criaient au feu, les suppliant d'évacuer l'hôtel au plus vite. D'autres croyaient le comte Olaf lorsque celui-ci leur disait que les enfants mentaient. D'autres enfin croyaient la juge Abbott lorsqu'elle leur disait que le comte Olaf mentait lorsqu'il disait que les enfants mentaient. Mais à chaque étage l'escale de l'ascenseur était brève, et c'est tout juste si les enfants avaient le temps de glaner des images fugitives, des éclats de sons. Ils entendirent Mme Alose marmotter quelque chose à propos d'une voiture pour filer, ils entendirent Mr Rémora parler de bananes frites. Ils entendirent Mr Nero s'inquiéter de son étui à

violon, ils entendirent Geraldine glapir au sujet d'un gros titre, ils entendirent Charles et M. le Directeur se quereller sur la question de savoir si les incendies étaient bons ou non pour l'industrie du bois. Ils entendirent Féval demander si les plans tenaient toujours, pour les hors-d'œuvre, ils entendirent Bretzella parler de plumer des corbeaux, ou peut-être était-ce des pigeons, ils entendirent Otto se plaindre qu'il s'était poissé les deux mains, ils entendirent Mr Lesko traiter Mrs Endemain de vieille toupie, ils entendirent le barbu à guitare entonner un chant pour la dame à chapeau corbeau, ils entendirent une voix d'homme appeler « Bruce ! Bruce ! », une voix de femme appeler sa mère, ils entendirent des flopées d'appels, de noms lancés – noms qui parfois leur étaient connus, mais plus souvent ne leur disaient rien, ou pas grand-chose...

Et, durant ce bref trajet en ascenseur, les enfants furent pris de vertige, le vertige de songer que chaque étage recélait tant d'histoires personnelles, entrecroisées ou sans rapport aucun, mêlées ou juxtaposées. Des histoires dont ils ne savaient rien ou si peu, des histoires qui resteraient pour eux d'insondables mystères, tout comme elles le sont restées pour moi après tant d'années d'enquêtes, de recherches et de solitude.

Mais peut-être certaines de ces histoires sont-elles moins mystérieuses pour vous, si l'occasion vous a été donnée de connaître un peu mieux les personnes en question. Peut-être Mme Alose a-t-elle changé de nom et vit-elle à trois rues de chez vous, peut-être Mr Rémora est-il toujours Mr Rémora mais s'est-il lassé des bananes. Peut-être Mr Nero travaille-t-il aujourd'hui comme chef de rayon dans une supérette, peut-être Geraldine Julienne enseigne-t-elle les arts ménagers dans un collège. Peut-être Charles et M. le Directeur ne sont-ils plus partenaires, peut-être l'un d'eux s'est-il assis en face de vous dans le bus tout récemment. Peut-être Féval, Otto et Bretzella font-ils toujours de longues parties de dominos, peut-être les avez-vous remarqués dans le train, après avoir noté que l'un d'eux maniait ses dominos des deux mains. Peut-être Mr Lesko est-il devenu votre voisin, peut-être Mrs Endemain est-elle devenue votre belle-sœur, votre tante par alliance. Peut-être avez-vous croisé les gérants de l'hôtel Dénouement, ou les juges

de la Haute Cour, ou les serveurs du café Salmonella ou du Clown Anxieux, peut-être avez-vous rencontré un spécialiste de l'histoire de l'injustice et du non-droit à travers les âges, qui vous a convaincu d'en devenir un vous-même.

Peut-être votre propre vie vous semble-t-elle manquer d'énigmes, peut-être aucun de vos proches ne vous semble-t-il un mystère sans fond – mais lorsque l'ascenseur s'arrêta pour la dernière fois, lorsque ses portes s'ouvrirent sur le toit de l'hôtel Dénouement, les enfants Baudelaire, quant à eux, eurent le sentiment de se retrouver sur un abrupt au bord d'un abîme, pris de vertige à l'idée que plus rien n'était certain du tout. Ils ne savaient pas qui allait survivre à l'incendie qu'ils avaient contribué à provoquer. Ils ne savaient pas qui les classait du côté des braves et qui les voyait en félons, qui les estimait innocents et qui les estimait coupables. Ils ne savaient pas si leurs actes, malgré tous leurs efforts pour agir au mieux, faisaient d'eux des gens de bien ou des scélérats – ou quelque chose entre les deux. En cette minute, sur ce toit en terrasse, ils voyaient leurs jeunes vies comme des livres assez peu épais que des flammèches léchaient sans bruit, comme elles l'avaient fait, un quart d'heure plus tôt, de la grosse histoire complète de l'injustice et du non-droit à travers les âges – à présent réduite en cendres au cœur d'un brasier qui prenait de l'ampleur de seconde en seconde.

— Venez voir ! cria le comte Olaf, penché par-dessus le bord de la terrasse du côté de l'entrée.

Les enfants le rejoignirent et regardèrent en contrebas. Une épaisse fumée noire, crachée par les ouvertures du sous-sol, flottait au-dessus de l'étang, ne laissant entrevoir de son miroir que des flaques éparses aux formes énigmatiques et mouvantes. Tout au pied de l'immeuble, par les trouées de la fumée, on voyait courir en tous sens des silhouettes minuscules dont il était difficile d'affirmer s'il s'agissait des autorités ou d'occupants de l'hôtel fuyant la fournaise.

Olaf continuait d'observer en silence, et les enfants n'auraient su dire s'il avait l'air déçu ou en extase.

— Grâce à vous, orphelins, marmonna-t-il, il est trop tard pour empoisonner tout l'hôtel avec le champignon mortel, mais au moins nous y avons mis le feu.

La juge Abbott aussi contemplait en silence la fumée qui se déversait du sous-sol et commençait à monter sans hâte, éparpillée par la brise.

— Grâce à vous, orphelins, dit-elle, cet hôtel sera détruit par le feu mais, au moins, Olaf n'aura pas pu empoisonner tout le monde avec son champignon.

— Le feu est lent à se propager, reprit Olaf d'un ton de regret. Cet hôtel est trop bien construit. Si ça se trouve, les gens vont tous parvenir à s'échapper.

— Lent à se propager, peut-être, dit la juge. N'empêche qu'il se propage. D'ailleurs, même si tous en réchappent, comte Olaf, provoquer un incendie reste un crime.

Les enfants échangèrent un regard, mais ils n'eurent pas le temps d'ouvrir la bouche que tout l'hôtel eut un tremblement. L'eau de la piscine se mit à clapoter doucement contre la coque du bateau de bois, léchant sa hideuse figure de proue, le poulpe en train d'étouffer un scaphandrier.

— Le feu affaiblit les structures du bâtiment, diagnostiqua Violette.

— Il serait temps de filer, dit Klaus.

— Pronto, conclut Prunille.

Laissant là les adultes, les trois enfants se tournèrent vers le bateau amarré au bord de la piscine. Violette déposa la brassée de draps à ses pieds, elle retira son calot de groom, tira de sa poche le ruban que lui avait donné Kit et attacha ses cheveux. Klaus tira de sa poche son gros carnet et entreprit de le feuilleter. Prunille ne tira rien de sa poche, mais elle passa sa langue sur ses petites dents tranchantes comme pour les fourbir, mot signifiant ici : « les préparer à ce qui allait suivre ».

Violette examina l'embarcation d'un œil critique.

— Je vais attacher le parachute de freinage à cette figure de proue, dit-elle. Je dois pouvoir faire un nœud langue-du-diable autour du casque de scaphandre, là... Ah tiens, reprit-elle d'un ton tranquille, voilà où Olaf a caché la fausse golmotte médusoïde. Pas mal vu, comme cachette, d'ailleurs.

Klaus examina ses notes d'un œil critique.

— Il faudra que j'incline la voile de manière à lui faire prendre le vent. Sinon, même avec le parachute de freinage, un objet aussi lourd risque de tomber nez en avant et de couler à pic. (Il se tut un instant.) C'est ce qui est arrivé au sucrier, reprit-il. Couler à pic. Dewey Dénouement a laissé tout le monde s'imaginer qu'il avait roulé dans la laverie, mais c'était pour que personne n'aille le chercher au fond de l'étang.

— Ram ! dit simplement Prunille, montrant du doigt les spatules dont Féval s'était servi pour retourner les amateurs de bains de soleil.

— Bonne idée, Prunille, approuva Violette, puis son regard se tourna vers la mer d'un gris incertain. Peut-être que nos amis nous trouveront, murmura-t-elle. Hector ne devrait pas tarder à arriver. Et les Beauxdraps, et Kit Snicket...

— Et Fiona, ajouta Klaus.

— Non, dit Prunille.

— Comment ça, non ? demanda Violette.

Tout en parlant, d'une enjambée prudente, elle monta à bord du bateau, puis se glissa jusqu'à la proue, cramponnée à un cordage.

— Ils ont dit qu'ils seraient là jeudi, rappela Klaus.

Tout en parlant, il cueillit sa cadette sous les aisselles, la transféra sur le bateau et l'y suivit d'un bond léger. La surface du pont, tout compris, excédait à peine celle d'un grand matelas, mais c'était suffisant pour les trois enfants et peut-être un ou deux passagers de plus.

— Et jeudi, c'est demain, conclut Klaus.

— Fum, dit simplement Prunille.

Et de son petit doigt, éloquemment, elle désignait la fumée qui montait sans hâte au-dessus du bâtiment.

Ses aînés eurent un petit choc. Ils avaient presque oublié que Kit leur avait dit qu'elle observerait le ciel, à la recherche d'un signal, au cas où le rendez-vous de jeudi serait annulé.

— Voilà donc pourquoi tu as voulu allumer ce feu ! comprit Violette qui continuait d'attacher les draps, solidement, à la figure de proue. En guise de signal.

— Les gens de V.D.C. le verront, dit Klaus. Et ils sauront qu'il ne faut plus venir.

La petite fit oui de la tête, vigoureusement.

— Lieussur jamèplussur, dit-elle.

Ce qui était une phrase très construite dans la bouche d'une si petite fille, et une phrase bien triste, aussi.

— Peut-être que nos amis nous trouveront malgré tout, dit Violette. Peut-être sont-ils les derniers cœurs nobles que nous connaissions.

— Sauf que, murmura Klaus, quand ils sauront ce que nous avons fait, ils ne voudront peut-être plus être nos amis.

Violette vit le nœud qu'elle consolidait danser derrière un rideau de larmes.

— C'est vrai, dit-elle très bas. Nous avons tué quelqu'un.

— Axidan, dit Prunille d'un ton ferme.

— Et mis le feu à un hôtel.

— Signal, dit Prunille.

— Nous avons nos raisons, concéda Violette. N'empêche que c'était mal.

— Nous rêvions de noblesse, de droiture, dit Klaus, et nous avons commis des tas de coups tordus.

— Assénobl, dit Prunille – mais l'immeuble frémit de nouveau, comme s'il n'était pas d'accord. Violette se cramponna au poulpe, Klaus et Prunille se cramponnèrent l'un à l'autre, et le galion miniature battit du flanc contre le bord du bassin.

— Venez donc nous donner un coup de main ! cria Violette aux adultes, toujours plongés dans la contemplation du bas de l'immeuble. (Tout en parlant, elle dénouait les amarres.) Prenez ces spatules, et venez pousser le bateau vers le bord d'en face !

— Je n'aime pas beaucoup qu'on me donne des ordres, gronda Olaf.

Mais il suivit la juge vers l'angle de terrasse où gisaient les spatules. Chacun en saisit une et tous deux se mirent en devoir de repousser le bateau, un peu comme on repousse une araignée tombée dans une baignoire. L'embarcation, docile, alla s'immobiliser à l'autre bout du bassin, tout près de l'aplomb, côté océan.

— Et maintenant, dit Violette, plus qu'à le tirer hors de l'eau et à le placer bien en équilibre au ras de l'aplomb. Il n'est pas si lourd, on doit y arriver. Attention, c'est moi qui dis exactement dans quelle position le mettre. Ho hisse !

Ce ne fut pas si facile et le comte Olaf maugréa tant qu'il put, mais, à force d'ahaner – mot signifiant ici et ailleurs : « souffler comme des bœufs » –, ils parvinrent à placer l'embarcation dans l'exacte position calculée par Violette, prête pour le grand saut.

Violette reprit place à bord la première, dans une posture stratégique, elle vérifia ses nœuds une dernière fois, montra à ses cadets où se placer puis se tourna vers les adultes :

— Montez à bord ! Les pieds ici, comte Olaf.

— Évidemment, que je monte à bord ! tempêta le comte, non sans un regard aigu vers le casque de scaphandrier. C'est moi le capitaine !

Il jeta sa spatule sur le pont, manquant de peu les pieds de Klaus, et bondit à bord du bateau, qui eut un petit sursaut en direction du vide.

— À vous, madame la juge ! dit Klaus, tendant une main.

Mais la juge Abbott posa sa spatule à bord et se tourna vers les enfants, le regard infiniment triste.

— Non, dit-elle – et ils virent qu'elle pleurait. Non, je ne viens pas. Ce serait mal.

— Dégoumaco, dit Prunille ; autrement dit : « Je ne comprends pas. »

— Pas question pour moi de fuir le lieu du crime, reprit la magistrate. Et vous aussi, enfants, vous devriez venir avec moi, afin de vous expliquer auprès des autorités.

— Pas sûr qu'on nous comprenne, dit Violette, apprêtant son parachute de freinage. Sans compter le risque qu'un ennemi se soit infiltré dans leurs rangs, comme vos deux collègues à la Haute Cour.

— Peut-être, soupira la juge. Ce n'est pas une excuse pour se dérober.

Le comte toisa de haut son ancienne voisine, puis il se retourna vers les enfants :

— Eh ! qu'elle rôtitse, si ça lui chante. Pour nous, il est temps d'y aller.

La juge fit un pas en avant et saisit un tentacule du poulpe de bois, comme pour retenir le bateau.

— Certains sont d'avis que, dans les foyers brisés, le destin des enfants est de tomber dans le crime, dit-elle à travers ses larmes. Ne vous laissez pas frapper par cette fatalité, enfants Baudelaire.

— Ce bateau est le seul foyer qui nous reste, dit Klaus qui ajustait la voile. Il est notre dernier havre.

— Tout ce temps, je vous ai suivis, reprit la juge, la main crispée sur le tentacule de bois. Tant de fois il s'en est fallu de peu ! Mais toujours je vous ai vus redisparaître, du jour où Mr Poe vous a emmenés en voiture au sortir du théâtre jusqu'à...jusqu'à pas plus tard qu'hier, quand Kit Snicket a jeté son taxi à travers ces buissons. Non, je ne vous laisserai pas partir, enfants Baudelaire !

Alors Prunille s'approcha d'elle et, une fraction de seconde, ses aînés la crurent prête à descendre du bateau. Mais non, elle s'arrêta, regarda la juge au visage baigné de larmes et lui dédia un petit sourire contrit.

— Kenavo, dit-elle ; autrement dit : « Au revoir. »

Sur quoi, sans prévenir, un bon coup, elle mordit la main de la magistrate.

Avec un cri de douleur et de chagrin horrifié, la juge Abbott lâcha la figure de proue. L'hôtel eut un nouveau frisson, la juge alla choir dans le bassin, le bateau en équilibre instable frémit. Alors Violette fit porter tout son poids sur le point stratégique – et l'embarcation bascula dans le vide, juste comme l'horloge de l'hôtel sonnait l'heure pour la dernière fois.

NoN !... NoN !... NoN !... répétait l'horloge inflexible, et les enfants hurlèrent dans le bateau en chute libre.

Même le comte Olaf hurla « Maman ! », car durant de longues secondes il leur sembla à tous les quatre que leur dernière heure était arrivée et que jamais le bateau ne survivrait à sa chute, à cause de l'énergie cinétique. Mais Violette libéra le parachute de freinage, les draps sales se gonflèrent de vent et, à mi-course, l'embarcation parut hésiter. Alors Klaus orienta la

voile, et au lieu de piquer droit vers les vagues le petit bateau se mit à planer de biais, un peu comme un oiseau prend appui sur le vent pour reposer ses ailes lasses, surtout s'il vient de loin et transporte un objet lourd et important.

Durant un moment qui parut fort long mais fut en réalité très bref, le galion en réduction sembla naviguer dans les airs, comme s'il sortait droit d'un conte et, malgré leur terreur absolue, les enfants ne purent s'empêcher de s'émerveiller un brin. Puis, avec un *plouf!* monumental, la coque de bois toucha l'eau et tint bon malgré l'impact, à bonne distance de l'hôtel en feu.

Durant un autre terrible moment, le bateau parut prêt à couler comme l'avait fait Dewey dans l'étang, Dewey parti garder son catalogue sous les eaux et tous les secrets cachés là, laissant la femme qu'il aimait en détresse et enceinte. Mais la coque remonta sur l'eau, la figure de proue se redressa, la voile prit le vent pour de bon et le comte saisit sa spatule pour la tendre à Prunille.

— Rame, moustique ! ordonna-t-il, puis il se mit à glousser. Vous êtes à ma merci, orphelins ! Cette fois, au moins, je vous tiens ! Nous voilà dans le même bateau.

Les enfants regardèrent le scélérat, puis la côte. Un bref instant ils furent tentés de sauter à l'eau et de regagner la terre ferme à la nage. Mais lorsqu'ils regardèrent mieux l'hôtel, et la fumée qui s'échappait des fenêtres en lourdes volutes paresseuses, et les flammes qui s'incurvaient le long de cette façade amoureusement dessinée, ils comprirent que la terre ferme serait au moins aussi dangereuse pour eux que la mer. Au pied de l'hôtel, quoique à distance respectable de l'immeuble, grouillaient de minuscules silhouettes qui couraient, gesticulaient, certaines montrant la mer avec insistance. À nouveau, la bâtisse parut frémir.

L'hôtel Dénouement, semblait-il, allait finir par s'écrouler, et les enfants Baudelaire aimaient mieux prendre le large. La mer était traîtresse, bien sûr, et leur soi-disant capitaine plus traître encore. Pourtant, en cet instant, la mer était pour les enfants le dernier lieu sûr.

C'est bien une question vertigineuse, pour ne pas dire abyssale, que celle posée par Richard Wright, romancier américain de l'école réaliste, dans son roman le plus célèbre, *Un Enfant de ce pays* : « Qui peut dire quand un choc minime, rompant le fragile équilibre entre ordre social et aspirations exacerbées, enverra nos gratte-ciel s'écrouler ? »

Ce n'est pas une question facile à déchiffrer, elle peut même sembler rédigée quelque peu en langage codé, mais après y avoir beaucoup réfléchi je crois avoir plus ou moins percé le sens de cette phrase énigmatique. « Ordre social », par exemple, est une expression en rapport avec la façon dont les humains organisent leur vie en société, un peu comme le système décimal Dewey, ou comme les procédures rigides de la Haute Cour. Et « aspirations exacerbées » semble désigner ce que les gens désirent très fort, comme la fortune Baudelaire pour certains, ou comme un sucrier bien précis, ou comme un lieu sûr où des orphelins seuls au monde se sentiraient enfin chez eux. Donc, voici mon interprétation. Il me semble que Mr Wright juge notre monde un peu branlant et se pose la question suivante : et s'il suffisait d'un minuscule événement, aussi anodin que la chute d'un caillou dans un étang, pour provoquer des trains d'ondes dans le vaste système du monde et tout ébranler de proche en proche avec tant de force que, pour finir, même des choses massives et solides – d'immenses immeubles, par exemple – s'écroulent et tombent en poussière ?

Les enfants Baudelaire, bien sûr, n'avaient pas d'exemplaire d'*Un Enfant de ce pays* sur le petit bateau de bois qui était leur nouveau logis. Et même Klaus, qui avait tapé la fameuse phrase sur le digicode culturel, ne l'avait pas retenue par cœur. Cependant, tout en regardant depuis le large brûler l'hôtel Dénouement, tous trois s'interrogeaient avec fièvre, et les questions qu'ils se posaient rappelaient assez celle de Mr Wright.

Ils s'interrogeaient sur leurs observations de flâneurs, qui avaient laissé tant de mystères intacts. Ils s'interrogeaient sur leurs actes de grooms, qui avaient provoqué tant de chaos. Et ils s'interrogeaient sur leur noblesse de cœur, se demandant si leur destin n'était pas, finalement, de devenir moins nobles, moins

vallants, moins dignes de confiance qu'ils n'avaient rêvé de l'être.

Debout dans le même bateau qu'Olaf, Olaf le scélérat notoire, les enfants se tournèrent vers la mer, la mer où ils espéraient voir venir leurs amis dignes de confiance. Et, les yeux sur l'horizon gris, ils s'interrogèrent de plus belle. Ce qu'ils avaient fait les tourmentait fort, mais... qu'auraient-ils pu faire d'autre ? Et, question plus vertigineuse encore, *qui* allaient-ils devenir ?

FIN





LEMONY SNICKET

relate par le menu, depuis des années, la vie des orphelins Baudelaire, ne s'interrompant que de loin en loin pour dormir ou répondre aux convocations du tribunal. Dans ses rares moments de loisir, il se ronge les ongles et les sangs, et s'interroge : et si ses ennemis avaient raison, pour finir ?

BRETT HELQUIST est né à Ganado (Arizona), il a grandi à Orem (Utah) et vit aujourd'hui à Brooklyn (New York). Depuis son passage aux Beaux-Arts de l'université Brigham Young, il ne lâche plus ses crayons que pour dormir. Parfois, son travail le déprime tant qu'il s'envoie des fleurs à lui-même – mais l'effet est très décevant.



ROSE-MARIE VASSALLO traduit par le menu, depuis des années, les aventures des orphelins Baudelaire, ce qui lui vaut triple ration de doutes et la hantise d'une convocation au tribunal. Il lui arrive de s'interrompre pour dormir, il lui arrive aussi de traduire en dormant – mais l'effet est très décevant.

Bien cher s'diteur,
La fin est proche.

Avec mes sentiments respectueux,
Lemouy Suicket.

